

EDMOND LAMBERT

VOYAGE

D'UN

Canadien Français

en France

DEUXIÈME ÉDITION

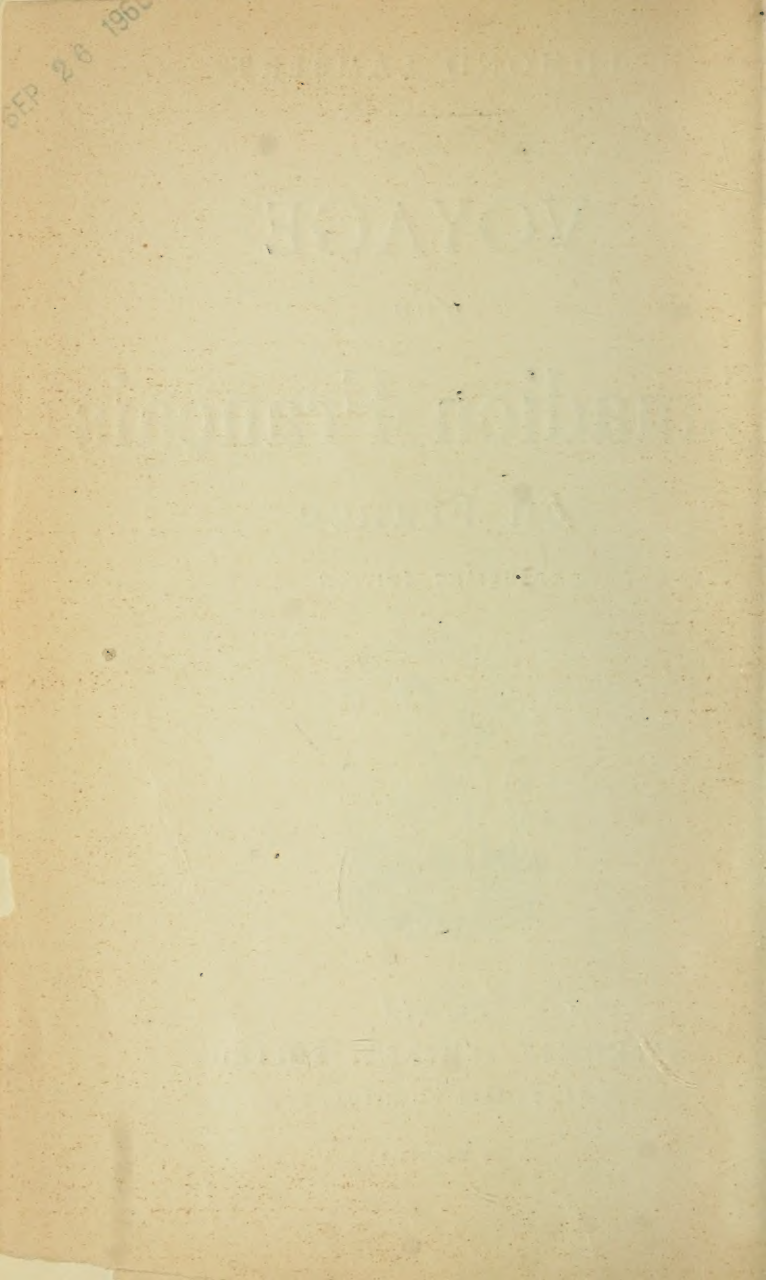


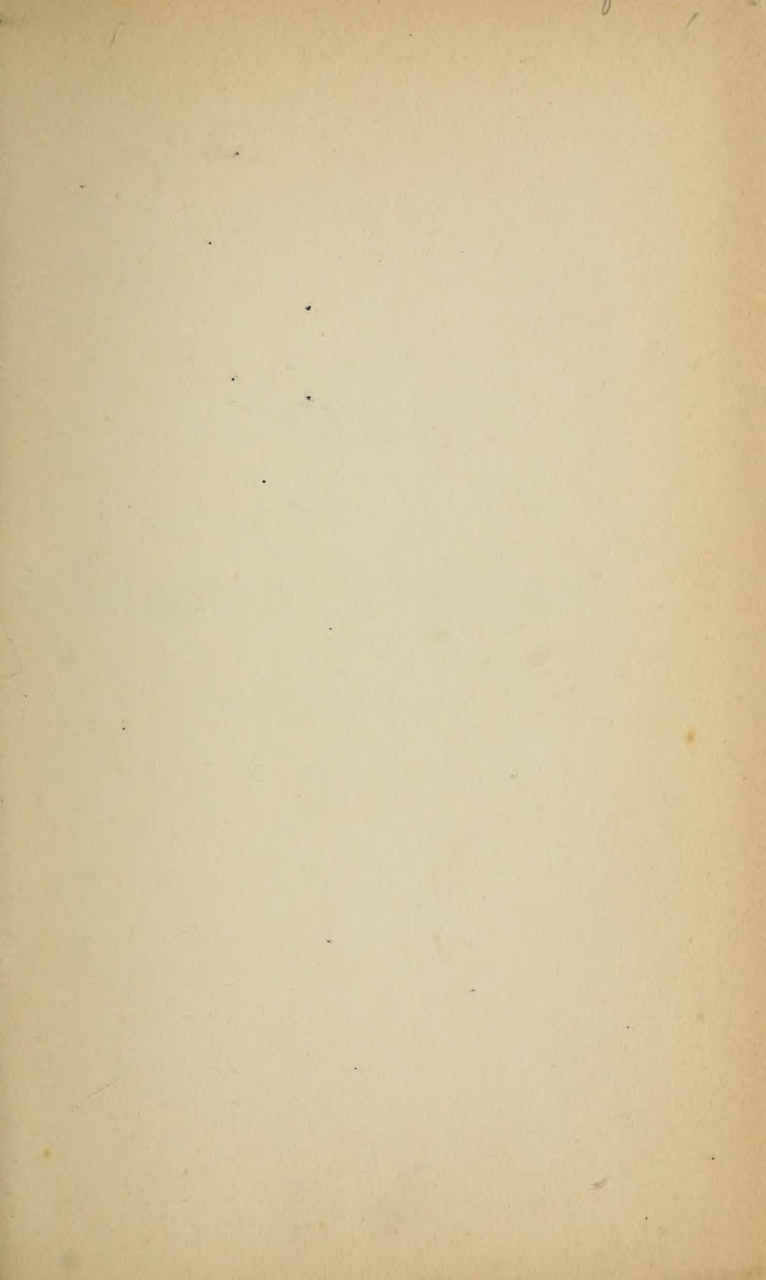
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII


SEP 26 196



VOYAGE

D'UN

Canadien Français

en France

EDMOND LAMBERT

VOYAGE

D'UN

Canadien Français

en France



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

AU LECTEUR

Je raconte ici les impressions qu'un Canadien a éprouvées en France : et si parfois les réflexions que je fais sur des considérations extérieures à mon sujet m'entraînent hors de l'itinéraire de mon voyage, c'est que, logiquement et sans artifice, la considération de l'état social et industriel ou autre en France m'a souvent suggéré des pensées bonnes à exprimer.

L'AUTEUR.

Voyage d'un Canadien Français en France

CHAPITRE PREMIER

L'éducation première du Canadien. — Sentiments éprouvés au contact de la France. — Départ de Paris à bicyclette. — Bois de Boulogne. — Touristes étrangers. — Visite à un compatriote. — Coteau de Louveciennes.

Chez nous, quand l'enfant commence à aller à l'école, on l'arme de bonne heure d'un Manuel d'Histoire du Canada. Je crois que, jusqu'à l'âge de douze ans, il étudie autant l'Histoire du Canada que l'Histoire sainte; on est si fier de son origine... Et puis, c'est une méthode par laquelle l'enfant acquiert du même coup de bonnes notions de l'Histoire de France : il apprend de bonne heure que François Ier, qui commissionna Jacques Cartier vers le Saint-Laurent, soutenait avec éclat la gloire des armées françaises; qu'il fut tellement ab-

sorbé par les guerres d'Espagne, que l'Angleterre en profita pour lui arracher une première fois les colonies d'Amérique; il apprend que, dans la suite, le Canada revint sous l'égide de la France. Il voit avec peine que, un siècle plus tard, l'Acadie est cédée de nouveau aux Anglais. L'enfant se croit toujours Français; ce n'est que vers l'âge de onze ou douze ans qu'un beau jour, fatigué de lire l'Histoire sans la comprendre, intrigué par cette succession de dominations anglaise et française, il se hasarde à demander carrément au professeur si nous appartenons bien à la France.

Quelle déception! quelles intimes colères il éprouve à la réponse inespérée du maître: *mais non, nous sommes à l'Angleterre.* Depuis ce moment, il ne rêve plus que du jour où la France, victorieuse dans une prochaine guerre avec nos maîtres, redeviendra notre patrie...

A quinze ans les idées changent encore. Bref il reste dans l'esprit de l'enfant cette impression terrifiante, cette pensée horrible... qu'il est un orphelin... Alors naît un désir violent de connaître ce pays dont le nom et la gloire ont rempli son éducation, une envie ardente de voir la France. La France! le plus beau nom, le plus doux, le plus digne, le seul qui soit jalousé, envié, béni, adoré... Voir la France et puis mourir... Si Naples en est jalouse, certes, je ne

l'en blâme pas ; à cet âge, pour le jeune Canadien, il y a de quoi...

Pour quitter sa famille, il faut user de subterfuge bien souvent, quoique l'on comprenne au Canada, mieux qu'ici, le goût des voyages et des déplacements ; il est des jeunes gens qui, en étudiant la médecine, ne songent qu'au voyage de France qu'ils se feront payer par leur famille dans le but de venir se perfectionner au contact de la Faculté de médecine de Paris. Un médecin qui a passé par Paris a son avenir assuré. J'avoue que quand j'arrivai à Paris pour voir l'Exposition, j'avais mon billet de retour ; et il est depuis longtemps périmé.

* * *

En voyant les côtes de France, lors de mon arrivée, je crus faire une découverte : c'était la vérité des livres que j'avais étudiés que je découvrais. Ce que je n'avais connu qu'en rêve et dans mon imagination prenait une forme qui m'apparaissait. J'éprouvai alors une sorte de confirmation de l'Histoire. Et quand je débarquai à Dieppe et que je me sentis les pieds sur

la terre de France, dont quelques années auparavant j'aurais désiré posséder un simple caillou, j'eus la sensation d'un homme qui, après avoir longtemps combattu, rentre enfin en possession de son bien. A cette sensation de triomphe succéda ensuite un sentiment de curiosité, quelque chose d'analogue à ce que l'on éprouve en revoyant, après une longue absence, le village où l'on a passé son enfance.

Pour quiconque n'a jamais vu que son clocher, il est difficile d'imaginer ce que peut être un autre monde, surtout un monde ancien dont on a entendu raconter tant de merveilleuses histoires. Quand on est enfant, on apprend l'Histoire un peu comme on écoute le récit des contes des *Mille et une Nuits*. Le Canadien conserve le souvenir de la France avec une vénération douce et inquiétante à la fois; il adore ce pays sans le connaître. C'est un culte qui ressemble à sa religion profonde. Il souhaite de voir sa mère-patrie commander à l'univers; il s'enorgueillit de sa gloire et de sa grandeur. Dans les rues, dans les Parlements, dans les assemblées les plus solennelles comme dans les conseils les plus humbles du plus reculé des bourgs français, on se bat encore pour la France et on soutient son nom avec une ténacité aveugle qui déconcerte de plus en plus la classe dirigeante de l'élément anglais, et les

rares voyageurs français qui viennent chez nous sont accueillis comme des envoyés extraordinaires et pleins d'autorité. Aux jours de fête on arbore le drapeau tricolore et pour lui on se bat à la moindre provocation, à la moindre insulte de la part de nos voisins.

Tout récemment encore, à l'occasion de la visite du duc d'York et de Cornouailles à Québec, la population du quartier Saint-Roch s'est battue avec les marins de l'escadre royale anglaise, et a porté en triomphe dans les rues de la ville les matelots du navire français le *d'Estrées,* qui se trouvait là. On polémique dans les journaux sur la bonne manière d'écrire et de parler le français, on fonde des instituts, des cercles, des écoles littéraires, des clubs de bon parler français ; on crée des théâtres qui portent les noms de : « Français », « Palais-Royal », « Nouveautés », etc. On invoque l'autorité de l'Académie, de Littré, de Bescherelle ; on organise des meetings considérables où un conférencier de mérite vient prouver que le bon langage français est le nôtre. Plusieurs parmi nous, dans les campagnes, ne connaissent encore que le drapeau tricolore.

Mon premier mouvement en débarquant en France avait été un mouvement de curiosité, et, peu après, me venait la réflexion suivante : ici c'est le Français qui gouverne, il doit faire

bon de se sentir libre de toute domination étrangère. L'Anglais ne viendra pas ici m'imposer ses lois et ses ordonnances.

Je ne m'étais jamais bien représenté ce que pouvait être un pays gouverné par des Français, ayant été élevé dans l'esprit de sujétion et de loyauté envers l'Angleterre, et je me croyais devenu libre. Plus tard, en voyant les palais de l'Exposition et les vieux monuments du génie national, j'étais heureux de penser que toutes ces belles choses n'étaient pas aux Anglais.

Tous les voyageurs canadiens ont écrit qu'il existe des ressemblances frappantes entre le peuple français du Canada et les habitants de l'ouest de la France. Emard, Drolet, Routhier et Tardivel furent tous saisis d'un agréable étonnement, et ils ont raconté en termes touchants l'émotion ressentie sur le sol de la patrie absente. Dans ses notes de voyage, M. Tardivel dit qu'il a éprouvé quelque part, dans l'ouest de la France, une sensation du pays canadien, et qu'il avait l'illusion d'être dans une paroisse de Québec. Il me tardait de voir ces campagnes de France, *dont le paysan*, au dire de M. Georges Chisholm (Europe V. I, art. France), après Élisée Reclus, *a su faire du pays la contrée la plus productive de la terre.*

Nos historiens attestent continuellement

d'une certaine influence providentielle dans la composition de la population canadienne ; pour l'extension de la civilisation française et de la foi chrétienne dans le Nouveau-Monde, il fallait, disent-ils, prendre au cœur même de la France, et à une époque choisie de son existence, des rameaux vivaces et robustes pour que, transplantés dans les forêts de l'Amérique, ils ne périssent pas par l'étouffement ; il fallait des descendants de Jacques Cartier, de Duguay-Trouin, de Du Guesclin, de Jeanne de Laval et de La Roche-Jacquelein, car l'Amérique devait être le rendez-vous de ce que l'Europe contenait de plus hardi et de plus aventureux ; et il fallait des hommes d'un esprit apostolique et désintéressé pour servir d'intermédiaires entre la civilisation et la sauvagerie [1]. Ces hommes se sont trouvés dans la race française ; l'Anglais, soit inélasticité ou inaptitude naturelle, n'a jamaïs pu gagner la sympathie des sauvages.

Il était tout naturel qu'après avoir passé une année à Paris, j'éprouvasse la nostalgie du pays et que je sentisse le besoin d'aller dans les campagnes demander les sensations dont j'avais

1. Dès 1740, un colon réfugié chez les Chicassas formait le projet d'établir une république parfaite, c'est-à-dire une espèce de société communiste où tous les hommes seraient égaux. Il intitulait son projet *le Royaume du Paradis*. (V. Archives au Ministère des Colonies. Collection Moreau Saint-Méry.)

besoin ; nulle campagne n'aurait pu me rappeler le Canada mieux que la Normandie et la Bretagne.

Sur les côtes normande et bretonne on se sent la tentation d'accuser la mer et les siècles du mal dont nous avons souffert dans notre long exil ; mais ni l'océan ni le passé ne pourraient aujourd'hui consoler notre deuil, et la nation canadienne entière reviendrait verser des larmes sur le sol granitique de la vieille Armorique, que rien ne saurait lui rendre ce qu'elle a perdu, c'est-à-dire sa première jeunesse, pleine d'aspirations et de rêves, la jeunesse qu'elle a vécue sous l'égide de la France.

Quand la connaissance intime du peuple et du pays de notre origine à commencé à exciter chez moi ce sentiment de mélancolique regret que j'ai traîné derrière moi au retour de mon voyage, il m'a semblé que toute la race française d'Amérique souffrait avec moi de son exil, de ses irréparables pertes et de ses deuils éternels. Le peuple canadien, abandonné par la France et exposé à une mort lamentable aux mains des nombreux ennemis de son nom et de sa race, a dû, pour protéger sa vie, s'enfoncer tout vivant dans la solitude et le silence. Les enfants, sortant de la retraite honteuse de leurs pères, viendront-ils, au grand jour, sur les chemins qui conduisent à la maison de l'an-

cêtre pour détester et pour maudire le toit familial, innocent du crime? Non.

Les auteurs de la faute politique qui nous a livrés à des luttes inégales et atrocement cruelles, ont été et restent coupables à nos yeux; mais la famille qui pleure sur les fautes du passé a droit à notre affection puisque nous avons survécu au malheur. Et si, après un siècle et demi, un petit-fils de l'exilé, le front chargé de légendaires souvenirs et l'âme habituée aux rancœurs, venant s'asseoir au seuil de l'antique maison paternelle, y entend parler de ces chagrins d'autrefois qui ont endeuillé la maison; s'il saisit dans le langage des descendants de son ancêtre les expressions de famille qu'il entendit; si, quand vient le soir, il voit la famille se réunir autour d'une grande flambée de cheminée et parler sa langue avec un accent qui est le sien; si, au milieu de la nuit, il entend sortir d'une fenêtre une voix douce qui chante un refrain que son père lui avait appris en exil, son âme est doucement émue, et, subjugué par ces mots, par cette voix, par cet accent, il s'arrête, découvre son front et savoure délicieusement les larmes qui remplissent ses yeux. Il repasse dans sa mémoire tous les récits que lui fit son père et il sent que ces forêts, ces montagnes, ces fleuves et ces rochers, comme le sol et l'atmosphère même, ne sont pas inconnus, mais qu'ils pos-

sèdent quelque chose qui lui appartient. Et reportant sa pensée vers le pays d'adoption, il sent la douleur immense que tout ce peuple aurait à revivre un instant des affections brisées d'un passé irréparable.

Telle est la sensation que j'allai chercher dans la campagne de France et dont je voudrais redire à mes compatriotes la douce profondeur.

*
* *

Je suis donc parti de Paris à bicyclette par un frais matin de la fin d'août; tous les Parisiens, fuyant la canicule et le travail, avaient déjà quitté la ville depuis longtemps. Je me dirigeai vers le bois de Boulogne qui est situé à la sortie ouest de Paris; c'est peut-être le plus bel endroit de promenade du monde. Il est trop grand pour s'appeler *bocage* et trop peu sauvage pour qu'on le nomme *forêt;* il s'étend sur un espace de 2,200 acres.

Qu'on imagine une de ces vieilles forêts du Canada à laquelle la main de l'homme donnerait l'agencement, la propreté et l'élégance; qu'après avoir déblayé le sol et enlevé toutes les

herbes qui poussent autour des pins gigantesques on n'y laisse que le gazon recouvert çà et là de quelques plaques d'aiguillettes rouges tombées de la chevelure de ces géants résineux de nos montagnes ; que dans les vallons on ait créé des lacs transparents et des lagunes ondoyantes et gracieuses sillonnées de luxueux petits canots que croisent les cygnes et les cigognes; que mille routes macadamisées et jaunes comme des tapis rouges fanés forment un dédale enchanteur dans la nuit de cette forêt de fraîcheur et d'ombre ; que çà et là les plus riches équipages, les cyclistes même s'y donnent rendez-vous comme dans un lieu de délices, où vers la fin de la journée l'homme irait méditer et vivre heureux durant quelques heures... et l'on aura une idée de ce que sont ces nouveaux Champs Élysées.

On y respire cette senteur aromatique de résine qui ne se trouve que dans les forêts séculaires de l'Amérique.

Au milieu du bois de Boulogne se trouve le jardin d'Acclimation, où l'on a enfermé dans des cavernes artificielles et dans de petits enclos faits de grilles de fer, pour le plaisir des yeux, la faune universelle, depuis le roi du désert jusqu'au gracieux petit oiseau de Paradis. On y rencontre là des autruches attelées à de petits carosses qui promènent des enfants : leur

marche, hélas ! ne décrit plus, comme dans les sables de l'Arabie, les immenses courbes que doivent calculer les chasseurs pour former dans leur poursuite la corde de l'arc décrit par la bête ; plus loin, ce sont d'énormes éléphants que montent de jeunes Parisiennes et les élégantes de Paris ; ailleurs des zèbres sont montés par des enfants et conduits à travers le jardin, où ils croisent des antilopes, des girafes et des chèvres de toutes races. Plus loin, dans une immense cage en fer de la hauteur de vingt pieds, on voit une multitude de singes de toutes grandeurs, laids et fripons ; la vue quotidienne des curieux et le contact de l'homme leur a communiqué un je ne sais quoi de gouailleur et d'espiègle qui les rend osés, fins et intelligents comme le gamin de Paris.

Je m'arrêtai plus loin à examiner des phoques qui, couchés sur le sommet des rochers artificiels qui surplombent le bassin où ils vivent, dressaient voluptueusement leur tête, petite et fauve, tout inondée des ondes fraîches de leur bain matinal, vers un soleil qui commençait à répandre d'ardents rayons. L'atmosphère était d'émail, avec des reflets de sabre clair, et teintée dans le sous-bois comme le globe bombé des vases bleus de Sèvres. L'azur du dôme qui recouvrait ce paradis terrestre n'était voilé que par de rares fils d'araignées, détachés de la

cime des arbres et portant à un bout le tisserand subtil et humble qui, quittant les sommets ardents des arbres, se balançait lentement en voguant dans l'azur sur l'épave fine et soyeuse qui le transportera sous les frondaisons, à l'ombre, ou au bord des lagunes bleues de leur royaume.

Je songeais aux symboles variés de cette vilaine bête : au Canada, l'araignée du matin est d'un mauvais augure : il faut la tuer pour qu'elle porte bonheur. Une Canadienne se reprocherait toute la vie d'avoir manqué de tuer la première araignée aperçue au matin. Cette superstition se retrouve aussi en Italie, mais avec cette différence que là il faut brûler l'araignée. Dans la dix-huitième histoire du VI[e] livre d'Afanasieff, il est écrit que la jeune fille, poursuivie par la méchante sorcière, a déployé le voile qu'avec le secours d'une autre jeune fille, qui est la lune, elle avait brodé d'or : aussitôt s'étend une immense mer de feu où va se plonger la vieille sorcière. Est-ce de cette histoire indoue qu'est venue la croyance italienne qui fait brûler l'araignée du matin?

Je quittai la sauvagerie raffinée de ces lieux pour gagner le fond du bois, afin de m'engager dans une route départementale qui me conduirait vers la Normandie.

Je contournai bientôt le mont Valérien, masse

imposante de roc qui domine Paris et dont la forteresse noire et crénelée servait à protéger la capitale dans les temps d'invasion. Ce rocher énorme, qui a 61 mètres au-dessus du sol, sert de prison et d'arsenal à la fois ; c'était, jusqu'en 1841, l'emplacement d'un vieux couvent du temps de Louis XIII. Enfin je pris la grande et somptueuse route qui conduit à Versailles, ville aristocratique et siège des grands d'autrefois ; c'est là que Louis XIV a fait revivre les légendes mythologiques des Grecs et des Romains avec les fêtes éblouissantes et pompeuses des divinités païennes.

C'est par erreur que je m'étais engagé sur cette route, qui n'est pas le chemin le plus direct pour aller à Évreux ; j'étais tellement charmé par la richesse et la vigueur du paysage et par la grâce des lieux que je n'osais me renseigner auprès des passants, de peur de m'être trompé et d'avoir à abandonner une si délicieuse route pour prendre d'autres chemins moins agréables. J'éperonnais avec passion, et mon coursier, affolé par l'ivresse de son cavalier, passait comme une vision à travers cette haute et fraîche allée de charmes, sans le moindre soubresaut. Je me croyais à la veille d'entrer dans la campagne de France et sur le point de quitter pour de longs jours la ville avec ses bruits et la circulation des innom-

brables étrangers qu'on rencontre sur tous les boulevards de Paris, quand tout à coup je joignis deux de ces voitures ineffables appelées par les Parisiens des *tapissières,* traînées chacune par quatre chevaux et qu'on rencontre à Paris autour des principaux monuments; ridelles formidables que les agences de voyages remplissent tous les matins d'Anglais, d'Allemands, de Russes et d'Américains. Elles passent à travers Paris en s'arrêtant auprès des monuments et des principaux édifices. Ainsi, sur la terre que je croyais la plus purement française, dans la campagne, la première rencontre que je fis fut celle de toute une masse d'étrangers, dont les accents saxons et scandinaves m'étaient aussi importuns qu'ils étaient inattendus. Je m'éloignai rapidement de ce cauchemar ambulant pour m'enfoncer une bonne fois dans la véritable France.

*
* *

Plus tard, cependant, je rencontrai encore des Anglais et des Américains; la côte bretonne est évidemment recherchée de ces grands gour-

mands de l'univers; à Trouville, à Paramé, à Saint-Malo, au Mont Saint-Michel, à Morlaix et jusqu'à Nantes et à Pornic, partout le même fantôme se dressait devant moi avec son air flegmatique et hautain faisant tache au milieu de ces populations chaleureuses et courtoises. Mon Dieu! je ne leur reproche pas leur goût artistique, ni leur amour pour le beau et la poésie de France... mais le sentiment que j'éprouvais à leur vue était peut-être identique à celui qu'ils éprouvent eux-mêmes quand sous le ciel français ils rencontrent, par hasard, de leurs propres compatriotes gênants et ennuyeux.

J'arrive enfin à Ville-d'Avray, qui n'est située qu'à quelques minutes de Versailles, et je me résigne à demander mon chemin. Ainsi que je l'avais pressenti, on m'annonça que je n'étais pas du tout sur la route d'Évreux, qu'il me fallait retourner, ou alors passer par une route moins bonne; le bon paysan qui m'indiqua le chemin ajouta : « Vous passerez par Marnes-la-Coquette... » Je consulte ma carte et je n'y trouve pas Marnes-la-Coquette. Je repris : « Il y a bien Marnes, ici, en allant vers Vaucresson.

— Ah! dit-il, ce n'est pas ça; pourtant c'est sur la route qui conduit à Vaucresson; mais c'est Marnes-la-Coquette! »

Ma carte me paraissait pourtant complète : elle indiquait les moindres routes, les forêts, les montées et les descentes. J'étais dans l'indécision, quand un autre habitant de Ville-d'Avray s'approche de nous et me rassure en me disant que Marnes et *Marnes-la-Coquette* ne sont qu'une seule et même commune. J'étais rassuré. Je me dirigeai donc du côté de Marnes-la-Coquette.

Je ne regrettais nullement d'avoir parcouru la route de Versailles et d'avoir allongé ma course. Le soleil devenait ardent, et comme je marchais dans un chemin vicinal, dénué des douceurs et des agréments de la majestueuse route de Versailles, je commençai à perdre un peu les illusions du départ. De plus, les côtes commençaient à se faire sentir.

Comme j'allais passer par Vaucresson, je projetai de m'y reposer quelque peu chez un de mes amis : un compatriote qui, depuis quelques jours, habite avec sa famille une petite villa, à la campagne. La perspective d'arriver comme une bombe parmi eux me remplissait de confiance et me donnait à espérer un dédommagement des fatigues de la première étape. Mon ami ignorait peut-être mon départ pour la Bretagne... Je me forgeais, comme dirait La Fontaine, une félicité de surprises.

J'arrivais bientôt à Marnes-la-Coquette et j'allais m'enfoncer dans le chemin de la forêt,

quand tout à coup j'entends la gardienne de l'entrée qui m'appelle pour me dire qu'il est défendu de passer là aujourd'hui.

« Je ne peux pas vous laisser passer, dit-elle.

— Qu'y a-t-il?

— C'est la fête de saint Fiacre.

— Saint Fiacre?

— Oui, reprit-elle aussitôt ; le bois est occupé par les horticulteurs, qui y font leur fête. »

Bref, la fidèle gardienne des tranquilles disciples de saint Fiacre m'indiqua une autre route et j'arrivai à Vaucresson vers une heure de l'après-midi. J'allai à la recherche de mon compatriote. Je m'informai auprès du boucher, du boulanger, au bureau de poste et aux agences de terrain, sans pouvoir apprendre où résidait cette famille ; enfin, une petite épicière m'assura qu'il y avait sur la route de Garches, à la villa *Rubis,* une famille Montet, arrivée tout récemment. Je fais donc un saut — un saut de deux kilomètres — à ladite villa *Rubis,* et je demande si Montet est là. On me répond qu'il est à Paris.

« Et Mme Montet n'y est pas? »

On me fit passer au salon, où je fus étonné de trouver tant de meubles différents de ceux que j'avais connus chez Mme Montet, à Paris. Enfin, une dame en robe de chambre, décoiffée, entre au salon en me saluant gracieusement.

Je me mets à sourire et à la regarder, stupéfait.

« Vous n'êtes pas Madame Montet? lui dis-je.

— C'est moi, monsieur.

— Mais ce n'est pas vous que j'ai connue pour la femme de mon ami Montet?

— Si, monsieur. »

J'allais la croire et m'accuser de folie, quand je lui demandai si sa sœur était avec elle.

« Non, reprit-elle, elle est allée chez des amies, à Paris. »

Je me croyais de plus en plus en fausse route et, cédant encore une fois au doute effrayant qui me torturait, je lui dis :

« Mais M. Montet est bien journaliste, n'est-ce pas?

— Mais pas du tout, monsieur; mon mari est architecte. »

Ma stupéfaction fut grande : le nom de mon ami est *Montet* et celui de cette famille *Monteux*.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse!

(La Fontaine, III, 6).

Ajoutez à cela qu'un gros chien jaune, gardien de la villa, qui m'avait laissé entrer dans le jardin sans le moindre murmure, a failli me dévorer la main droite au moment où je fermais la barrière sur moi, à ma sortie. On eût dit que,

honteux de m'avoir laissé entrer sans protestation, il bouillait de rage à me voir là et ne désirait rien moins que ma destruction complète; mais il s'y prenait trop tard : j'étais en dehors.

De toutes ces démarches, je fus quitte pour me passer de déjeuner et perdre une heure.

J'étais à Saint-Germain-en-Laye vers trois heures. Je ne voudrais pas avoir à raconter d'aventures extraordinaires, mais je ne puis passer sous silence ce qui m'arriva à Marly : que ceux-là seuls qui auraient l'intention de passer par cette route à bicyclette lisent le reste du chapitre.

Sur la route de Vaucresson à Saint-Germain-en-Laye, il y a une petite commune appelée Marly, où le président de la République va souvent chasser; elle est située au pied du coteau de Louveciennes, au fond d'un immense bassin. La route qui descend dans ce vallon a plus d'un kilomètre d'inclinaison. Insouciant, je m'y engageai avec confiance, mais je ne fus pas lent à m'apercevoir que cette inclinaison devenait de plus en plus raide et peut-être dangereuse. Je voulus ralentir la marche, en modérant le mouvement des pédales, mais il était trop tard : je sautais sur ma selle à chaque tour de pédale. Je voulus tenter un dernier effort, vainement; mon pied glissa finalement en arrière et je perdis complètement les étriers.

La descente devint plus rapide ; je roulais à une allure vertigineuse. Inutile d'essayer de reprendre pied sur ma machine : je risquais de me faire casser les jambes. Je roulais dans l'inconnu à une vitesse incontrôlable ; dans l'affolement où j'étais, je cherchai des yeux un endroit, une jetée sur le bord de la route, où je pourrais aller me heurter sans trop m'écrabouiller ; mais je n'en vis point. Il fallut me résigner à descendre : je sonnais une alarme continue, afin de prévenir les voyageurs du péril où j'étais et pour faire garer ceux qui pourraient se trouver sur ma route. Comme le chemin faisait un contour, il m'était impossible de prévoir les rencontres et j'ignorais complètement où et comment se terminerait cette folle chevauchée. Enfin j'aperçus, au bout de la route, qui redevenait droite, au fond du vallon, le petit village de Marly : j'y voyais d'énormes voitures de marchands et une foule de gens qu'avaient attirés les sons éclatants de détresse que j'avais tirés de ma corne ; je voyais avec désespoir que le pavé du village était fait de grosses dalles en pierre, comme il y en a encore tant à Paris et qui sont tellement arrondies par le frottement des roues qu'elles ressemblent à de grosses billes juxtaposées ; enfin, je touchais à un sol beaucoup moins incliné, et c'était mon salut ; cependant la vitesse accélérée ne me per-

mettait pas de tourner sur ce méchant pavé, pour prendre la direction de droite, où la route remontait. Je dus passer tout droit sur la place centrale du village et donner carrément sur un talus en pierre de taille de vingt centimètres de hauteur, que ma machine franchit comme l'éclair. Le contrecoup cependant ralentit l'allure et j'allai m'arrêter brusquement sur la fontaine.

J'étais atterré : je pensais qu'une puissance supérieure, une sorte de providence venait de me protéger. On fit cercle autour de moi; honteux de ce méfait et ne voulant pas donner d'explications ni de détails, j'essayai de sourire en me redressant, et je repartis.

J'appris plus tard que cette descente est très renommée pour les nombreuses victimes qu'elle a faites.

Comment donc?...

*
* *

C'est à Marly ou Marly-la-Machine que le fameux charpentier Renquin Swalm établit en 1676 la célèbre machine hydraulique qui a

fourni pendant un siècle de l'eau à la ville et au parc de Versailles. Renquin Swalm ne savait pas lire, mais les résultats auxquels il aboutit dans sa recherche d'un pouvoir hydraulique, gigantesque pour l'époque, lui ont assuré l'immortalité; à cette époque la science mécanique n'était pas encore très avancée.

Il construisit une digue longitudinale, divisant le cours de la Seine en deux : puis il établit sur la rive gauche un barrage destiné à créer la force motrice voulue.

Quatorze roues, placées au pied du barrage, activaient trois séries de deux cent vingt et une pompes foulantes : la première, composée de soixante-quatre pompes, puisait l'eau de la Seine pour la monter dans un bassin situé à une hauteur perpendiculaire de soixante-quatre mètres. La deuxième série, composée de soixante-dix-neuf pompes, mues par les roues hydrauliques, portaient les eaux dans un autre bassin situé à une hauteur de cent quatre mètres au-dessus du niveau de la rivière. Enfin, la troisième série de soixante-dix-huit pompes refoulait l'eau dans un réservoir situé sur le sommet du coteau, à une distance de mille deux cent vingt-six mètres de la rivière et à une hauteur perpendiculaire de cent cinquante-quatre mètres. Puis, à l'aide du magnifique aqueduc dit de Louveciennes, ce puissant et primitif en-

gin fournit jusqu'à cinq mille sept cent mètres cubes d'eau ; plus tard, ce pouvoir tomba jusqu'à deux cent trente mètres cubes. Cent ans plus tard on songea à le remplacer.

En 1859, l'ingénieur Dufrayer installa un véritable chef-d'œuvre de construction hydraulique : une machine mue par l'eau et pouvant donner jusqu'à sept et huit mille mètres cubes d'eau.

CHAPITRE II

Saint-Germain-en-Laye; la Saint-Fiacre. — Sociologie. — Réflexions à bicyclette : Évreux. — Visite à un maire. — Rencontre d'un *brave* dragon. — Affabilité et sincère dévouement du Français; types. — Logique d'un normand. — Jeunesse canadienne et jeunesse française. — Batailles de coqs. — Lisieux; jeunes filles sérieuses.

J'arrivai bientôt à Saint-Germain-en-Laye. En entrant dans cette petite ville calme où naquit Louis XIV, la vue s'arrête sur le vieux château et la petite chapelle que saint Louis a fait construire. Le *vieux château*, qui a été construit par Louis le Gros, sert aujourd'hui de *Musée des antiquités nationales*, où sont renfermés les objets de toute nature provenant des époques les plus reculées de la Gaule jusqu'à celle des Carlovingiens : silex, inscriptions celtiques et romaines, mythologie gauloise, moulages de têtes d'animaux préhistoriques, armes, etc.

J'entendais depuis quelque temps un battement de tambour tonitruant, des éclats de bugle

et de piston et des fusées de notes à contre-temps qui sortaient sûrement du pavillon d'un baryton quelconqne — c'était un tohu-bohu de sons musicaux cherchant à s'accorder avant l'exécution d'un morceau — quand, arrivant sur la grande place, je vis là une foule de jeunes gens et de jeunes filles réunis autour de deux ou trois bannières. Deux groupes d'hommes portaient sur leurs épaules chacun une arche ou tabernacle quelconque : c'était, dans l'une de ces arches, une statue de saint Fiacre, de près d'un mètre de haut, reposant sur un trône, recouvert d'un clocheton ; quatre jeunes filles de vingt ans, vêtues élégamment, tenaient à chacun des angles de cette arche les larges pans de rubans qui ornaient le trône du patron des horticulteurs. Ces jeunes filles causaient gaîment avec de jeunes garçons qui les suivaient de près dans les rangs de la procession qui se mettait en mouvement. Dans l'autre arche, sur un large pavois, reposait une sorte de pyramide brillante d'or et de couleurs chatoyantes : je crus que c'était un pain ou un gâteau de circonstance. Aux coins du pavois que quatre hommes portaient également sur leurs épaules, il y avait quatre petites fillettes de quatorze ou quinze ans portant les bouts de ruban qui en retombaient. Deux ou trois bannières servaient d'enseigne de ralliement ; c'était une fête empreinte

du double caractère religieux et mondain : quelque chose comme les célébrations qu'on faisait autrefois, au temps des corporations ouvrières. Cette procession ressemblait beaucoup à nos grandes démonstrations nationales de la Saint-Jean, au Canada. C'était la fête des horticulteurs dont saint Fiacre est le patron.

Autrefois, pourrait-on dire, les corporations ouvrières eurent pour objet de perfectionner le métier ; elles ont aujourd'hui pour effet de le gâter. Étant donné qu'on s'applique aujourd'hui à supprimer autant que possible le travail personnel, le métier fait place à l'industrie et la vie devient plus difficile par suite des grands perfectionnements mécaniques. S'il existait encore plus de corporations ouvrières et de syndicats de travailleurs, peut-être y aurait-il plus de justice et d'harmonie dans les rapports sociaux ; l'association des travailleurs a pour but le relèvement du travail et de la condition de l'ouvrier. En tous cas, la société aurait moins à craindre des soulèvements brutaux et des excès séditieux d'une partie quelconque des travailleurs. Au Canada et aux États-Unis comme en Australie, cette œuvre de relèvement s'accomplit grâce aux efforts toujours constants et sages du *parti social démocratique* et du *parti ouvrier socialiste*. Surtout dans les sociétés où les institutions sont constitutionnelles et progressives à la fois, un

parti politique qui est fort est moins dangereux qu'un clan quelconque ou, comme on dit, une clique; son action est en même temps plus puissante et plus féconde.

Si en France les Conseils généraux, prenant un peu plus d'autonomie qu'ils n'en ont, établissaient des comités d'arbitrage pour régler les différends entre patrons et ouvriers; si de plus ils acquéraient la liberté de légiférer sur l'existence des *trusts* ou syndicats de patrons qui ne sont pas d'utilité nationale; si, à l'exemple de la Fédération américaine du travail, le gouvernement français appelait annuellement les délégués des Conseils généraux pour s'occuper en commun, une fois l'an, des grands intérêts du travailleur, il semble que les aspirations de l'ouvrier et les rêves même du socialisme seraient comme à l'étude, et la révolution sociale ne serait plus une menace continuelle. Les gouvernements sont généralement fournis de ministères nombreux dont les fonctions consistent à travailler au développement national : aucun gouvernement cependant, sauf les États-Unis peut-être, n'a encore constitué un ministère s'occupant spécialement du relèvement individuel des membres de la société.

Dans la plupart des États-Unis, on a adopté de huit à douze heures comme maximum d'une journée de labeur pour certaines catégories

d'ouvriers ; et chaque jour l'état poursuit l'amélioration graduelle de la condition sociale des travailleurs. Cet esprit actif et libéral du gouvernement a été inspiré par les nombreuses associations ouvrières du pays. Chacun sait que l'association et la mutualité sont, nulle part plus qu'aux États-Unis, en honneur et en prospérité : aussi, nul mieux que l'Américain n'en connaît le pouvoir et l'avantage,

Instituez des syndicats de travailleurs ; classez-les par catégories et reliez toute la masse. Ayez des bulletins mensuels officiels très répandus, dans lesquels vous enregistriez chaque progrès : ces bulletins seront le plus éloquent plaidoyer auprès des ouvriers non syndiqués ; ils les convaincront bientôt de la nécessité de se grouper pour réclamer leurs droits en toute circonstance : à l'atelier, au Conseil général, à la Chambre des députés, et, si telle est sa destinée, au Conseil international des producteurs. L'ouvrier français se désintéresse trop de la politique générale de son pays. Si chaque citoyen faisait son devoir comme aux États-Unis et au Canada, il y aurait moins d'abstentions aux élections et plus de dévouement envers les siens et les autres : ceux qui parfois ont le plus de raison de se plaindre de l'aristocratie sont bien souvent les plus paresseux et les plus veules quand il s'agit de se dévouer pour la cause de la démocratie. Il en est

de même pour une foule de monarchistes qui sont scandalisés, disent-ils, du régime maçonnique, etc., du gouvernement actuel et qui n'oseraient jamais se déranger pour la chose publique. Ce n'est pas le dégoût que peut inspirer telle ou telle administration qui améliore la situation, c'est l'esprit de sacrifice et de dévouement qui devrait surgir et entraîner les volontés vers l'action constante et pénible qui, seule, produit l'évolution. Autrement, c'est la révolution qui marque le progrès.

Saint Fiacre, dit le docteur Todd dans son livre sur saint Patrice, fut le premier à qui le titre d'évêque fut conféré par l'apôtre d'Irlande. Il est réclamé par les Écossais et les Irlandais : il fut, au dire des chroniqueurs, thaumaturge, savant, anachorète et jardinier. Quand saint Fiacre arriva à Meaux, il demanda l'autorisation de vivre, solitaire, dans la forêt de Breuil : l'évêque la lui donna, et c'est alors qu'il se livra à la culture et qu'il se fit remarquer par de nombreuses guérisons qu'il opéra dans la Brie. On conserve une longue litanie de saint Fiacre dans laquelle sont énumérés ses hauts faits.

.·.

Je partis dans la direction d'Évreux. La route était de plus en plus douce et agréable. De chaque côté, trois rangées d'arbres grands et verts se dressaient à chaque pas pour me tenir compagnie. Ils répandaient un frais et vivifiant ombrage. La bicyclette immobilise un peu notre regard et quand on cesse de regarder le sol ou la cime des arbres au fond des vallons, on reporte les yeux ailleurs, parfois sur son camarade qui file quelques pas en avant. Cette vue, comme toutes les autres, vous suggère mille réflexions insignifiantes : on lui examine les épaules et on se demande si l'homme est vraiment une créature supérieure, estimable... Si sa taille est inflexible et droite, on juge qu'il n'a pas de vie ; si elle est molle et ondoyante, elle nous déplaît. On devient acariâtre, irréductible. Bref, l'esprit se fourvoie pour aller s'échouer dans un détestable pessimisme. — Il y a toujours moyen de dénigrer toute chose, tant l'esprit humain est paradoxal ; — puis on en vient à faire des comparai-

sons, on pense des préférences... Au bout de cinq minutes de méditation aussi peu charitable, cependant, on se ressaisit ; on est pris de regret et de honte d'avoir divagué aussi sottement ; un nouvel esprit nous ranime : c'est une sorte de réaction de l'imagination. Les ormes fiers et droits qui, impassibles et la conscience en paix, nous regardent passer, nous paraissent infiniment moins misérables que l'homme.

Une brise continuelle s'amusait sur cette grande route à tourbillonner légèrement entre les six rangées de charmes et d'ormes ; le soleil qui baissait sur cette campagne grasse et plantureuse commençait à allumer une rougeur dans le pignon de chaque hameau, et les bœufs assoiffés traçaient avec une pesante lenteur le dernier sillon de la journée ; ils se tournaient vers la maison pour suggérer au maître l'idée de rentrer. Ici, chaque morceau de terre porte le cachet de l'homme ; les lointaines courses monotones et tristes qu'on fait dans les prairies du Farwest n'ont que l'agrément qu'offre l'immensité déserte et inculte. Là-bas, les routes sont grises et remplies d'ornières taillées dans une glaise forte et dure qui, en se brisant, fait des mottes impulvérisables ; ici, on dirait un pavé d'asphalte rouge et quelque peu sablé afin que le caoutchouc des roues morde bien. Là-bas, le désert plat et insondable ; ici, une variété inces-

sante de décors, de pittoresque, de culture, de hameaux et de villas. Là-bas, un pays immense dans lequel on rencontre à tous les vingt kilomètre de petits villages anglais où trône, non pas sur un piédestal mais derrière les comptoirs, à la caisse, dans la rue, la haine du français; ici, des figures vives et gaies avec des voix françaises et une grâce cordiale; là-bas, *money*... *business*...

On remarque généralement, au Canada, que plus un centre anglais vieillit plus il s'affranchit de l'ignorance et du fanatisme villageois et rétrograde du puritanisme; au contraire plus il est neuf et jeune, plus il est frais, intransigeant et fanatiquement *britisher*.

Je couchai, ce soir-là, dans la petite commune de Flins, à l'auberge de la *Croix blanche;* il y a à Flins environ deux mille habitants. Le secrétaire général de la mairie se trouve en même temps maître d'école. Quand je lui appris que j'étais arrêté à l'*auberge de la Croix blanche* — qui est un trou — il convint que j'avais pris le meilleur hôtel de l'endroit... — Je crois qu'il me prit tout d'abord pour un inspecteur officiel quelconque.

« Ah! M. Jules Ferry, me dit-il, c'était un grand homme d'État!... » Et quelques instants après : « Vous avez le bonheur d'être à l'École normale supérieure, je vous en félicite de toute

mon âme; c'est bien la plus grande et la plus célèbre maison éducatrice du monde, n'est-ce pas? »

Monsieur l'instituteur Lalime est un colosse; et puis il grisonne. Sa barbe ressemble à celle de M. Loubet et son air fort bien assis ne laisse voir que très peu d'inquiétude. Il est fort au courant des institutions et surtout de leurs rouages et agencements. Il serait le plus utile fonctionnaire qu'un cabinet ministériel pût souhaiter.

« Les cours de l'École normale sont réservés exclusivement aux élèves, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur l'instituteur. »

Il se tourna vers M. le maire qui, soit dit entre parenthèses, sait tout juste écrire son nom :

« Vous savez, c'est l'école laïque par excellence...

— Ah! certes oui, lui dis-je; mais, chose extrêmement curieuse, il en sort beaucoup de curés, de jésuites et même d'évêques : ainsi, la plupart des vicaires parisiens sont d'anciens élèves de l'École normale, Mgr Perraud, etc., sans parler de la plupart des chefs nationalistes. Cette école, originairement destinée à remplacer les jésuites, semble avoir aujourd'hui le rôle de préparateur au cléricalisme. »

Il me prit pour un inspecteur officiel quel-

conque à tendances cléricales et il me parla d'autre chose.

*
* *

A Evreux, j'ai fait la rencontre d'un jeune homme qui m'a édifié. Un trait de son caractère montre une des qualités de sa race : la politesse.

Une personne des environs de Flins m'avait appris que son fils était en garnison à Évreux. Comme j'avais à attendre jusqu'au lendemain l'arrivée de mon compagnon, je voulus l'aller voir, et après dîner je cherchai la caserne où devait être le jeune conscrit. La nuit commençait à venir et je dus demander à quelqu'un de m'indiquer la direction du 28e de ligne : le hasard voulut que je m'adressasse à trois militaires d'un régiment de dragons. L'un d'eux prit la parole et m'indiqua une route quelconque. Je le remerciai et me dirigeai vivement dans la direction indiquée. J'allais d'un pas rapide quand tout à coup j'entends des pas précipités derrière moi et une voix qui me crie de loin : « Monsieur ! Monsieur !... » C'était un

des trois militaires qui accourait me prévenir que son camarade m'avait mal renseigné. Il s'offrit à me conduire. J'eus un moment l'idée d'une attrape; mais en passant près d'un bec de gaz, sa figure, que j'examinai, me rassura. J'avais affaire à un excellent jeune homme; je me fiai à lui, et quand nous arrivâmes à la caserne il s'occupa même de chercher pour moi le jeune soldat que je venais voir.

Je lui offris à boire et promis d'aller le voir le lendemain. Croirait-on qu'il voulût même payer la consommation? Il me reconduisit jusqu'à deux pas de mon hôtel et me quitta en disant qu'il était tenu de rentrer à neuf heures. Ce jeune homme avait quitté ses compagnons et perdu une heure de son congé pour rendre service à un étranger.

Le lendemain mon camarade Louis arrivait par le train et nous partions après déjeuner; je n'avais pas trouvé moyen d'aller serrer la main à mon cicerone dragon.

Les faits de ce genre sont plutôt rares dans le siècle où nous sommes, surtout en Amérique. Il n'y a que le Français pour donner aux étrangers la sensation de la bonté et du dévouement. Un célèbre avocat anglais racontait, au retour d'un voyage à Paris, qu'un ouvrier à qui il avait demandé un renseignement, avait pris la peine de le guider, des environs de la Bastille

aux grands Boulevards, le chapeau à la main. Personne ne voulait le croire.

Quand je passai à Vaucresson, une marchande, auprès de laquelle je m'étais enquis de la famille Montet, avait laissé son établissement pour aller successivement chez trois voisins demander pour moi le renseignement désiré. On n'est pas habitué à ces manières-là au Canada, quoique cependant, dans les petites villes françaises, on trouve beaucoup plus de complaisance que dans les centres hétérogènes. L'éducation a été faussée quelque peu chez nous. Il est des gens qui se piquent quelquefois d'être distingués et corrects parce qu'ils ont des manières anglaises : ils cultivent avec beaucoup d'application la pédanterie, la morgue et le mépris du malheur comme celui de la courtoisie. On copie cette fausse grandeur et cet étalage arrogant qui distinguent les parvenus. Le *high life* est substitué au *bon ton*.

*
* *

Ce caractère affable et dévoué du Français offre parfois des cas curieux d'une excessive exubérance de politesse. J'ai connu des hommes

dont la seule occupation dans la vie consistait à rendre gratuitement service non seulement à leurs amis, mais à la première personne venue, pourvu qu'elle fût apparemment convenable, et à leur donner toutes sortes de marques de politesse et de dévouement. C'est chez quelques-uns une véritable manie. J'en ai connu notamment deux, dont l'une, occupant une très haute position sociale et jouissant d'une grande considération, recevait tous les jours une foule de solliciteurs et de nécessiteux, et un grand nombre d'hommes distingués et haut placés qui étaient attirés par les rares qualités de la personne en question. Mille services, mille renseignements, mille conseils étaient chaque jour distribués avec un soin, une minutie parfois superflue, dans le cabinet de ce nouveau directeur des consciences. Et quand on demandait à cet homme pourquoi il se dépensait ainsi, lui et sa fortune, pour les hommes qui ne lui étaient, certes, pas toujours reconnaissants, il avouait que c'était chez lui une disposition naturelle, un besoin comme celui de manger pour vivre ; qu'il ne pourrait vivre sans faire du bien et qu'il n'était heureux que par les autres. Cet homme était tellement agissant qu'il oubliait parfois de dormir et qu'il retardait presque tous les jours la poursuite de ses propres intérêts.

Dans une autre classe de la société j'ai connu un petit bourgeois qui, ayant toutes les dispositions essentielles pour le commerce et les affaires, s'abstenait sciemment de travailler et s'affranchissait complètement du soin qu'il devait à sa famille, pour se dévouer instinctivement au premier homme qu'il rencontrait en omnibus, au café, au billard ou à la manille; il se liait dès la première rencontre — et il en faisait plusieurs dans une journée. — Son premier soin était de lui offrir une ou deux consommations et de l'inviter à déjeuner pour le lendemain. Je me suis trouvé un jour à la table de ce monsieur en compagnie d'un conseiller municipal, d'un petit employé de chemin de fer et d'un marchand de vin; c'étaient trois amis de la veille. Homme rempli de connaissances pratiques, sachant le cours des valeurs, s'occupant un peu des courses, de la politique, lisant dix ou douze journaux par jour et mangeant beaucoup d'argent avec des gens qu'il était bien souvent condamné à ne voir qu'une fois dans sa vie. Prenait-il un cocher de fiacre pour faire une course, il lui payait invariablement à boire en s'informant de ses affaires; allait-il dans un café pour boire un verre, il s'informait du patron, lui causait en l'apercevant et l'invitait instamment à trinquer avec lui. Un jour, un cocher se tua à son service : il

dépensa cinq cents francs pour aider à ester en justice et il obtint une rente à la veuve. A trente-cinq ans il avait mangé ses rentes et tout son capital.

Ce sont des types d'hommes inconnus en Amérique : je n'hésite pas du tout à dire que cette vie du cœur, cette sympathie native qu'on éprouve pour les autres est un grand obstacle au développement matériel. Ceux que j'ai parfois pressés d'aller en Amérique étendre leur commerce ou faire fructifier leurs talents et leurs revenus m'ont généralement répondu : « Ah ! on est bien en France, je ne tiens pas à m'éloigner. » Tandis que l'Anglais guette toutes les occasions qu'il y a de mettre la main sur quelques avantages pécuniaires à l'étranger et qu'il s'y transporte sans la moindre hésitation, le Français ne se résigne à partir qu'à la dernière extrémité ; encore, bien souvent, chargera-t-il quelqu'un de ses intérêts au loin pour s'épargner le sacrifice du moindre déplacement. Et comme l'intervention d'un tiers dans ces sortes d'affaires est rarement heureuse, il finit par se dégoûter des entreprises : il perd confiance et reste convaincu à jamais qu'il n'est pas possible de s'expatrier.

*
* *

Le lendemain je partis avec mon compagnon dans la direction de Lisieux où nous arrivâmes à la tombée de la nuit.

Il était environ trois heures de l'après-midi quand nous passâmes en vue d'une vieille ferme, près de Boisnei, commune située à mi-chemin entre Évreux et Lisieux. Un attroupement considérable d'hommes, de femmes et d'enfants avait attiré de loin notre attention. Quand nous fûmes au milieu de cette foule, nous apprîmes bientôt qu'il s'agissait d'une vente à l'enchère ; quatre bois de lit étaient rangés dehors en face de la maison ; quelques tables, de vieux outils de ferme, une armoire et une vieille charrette démodée étaient exposés. Au moment où nous descendions de bicyclette il se fit un chuchotement de voix basses : les femmes demandaient à leurs voisines quels étaient ces deux étrangers, et les hommes avaient interrompu leurs conversations pour nous lorgner. On craignait l'arrivée de riches amateurs.

Nous saluâmes vaguement ceux qui se trouvaient sur notre passage et nous nous dirigeâmes vers la grande porte de la maison où semblait converger toute l'attention. Un rapide coup d'œil à l'intérieur nous révéla que le commissaire-priseur, perché sur un escabeau, procédait à la vente de sept ou huit immenses tonnes de cidre; les assistants faisaient circuler quelques verres et une carafe remplie de cette boisson nationale: l'on goûtait avant d'acheter. Le commissaire était à la chantepleure (*champlure* en normand et en canadien) et s'occupait de faire apprécier la marchandise en répétant scrupuleusement la dernière mise. Je m'appuyai sur le cadre de la porte en me retournant à l'extérieur de manière à pouvoir écouter la conversation que tenait à mon camarade un vieillard de l'endroit. Ils en étaient à parler commerce, cidre et eau-de-vie, et le vieux paysan, la figure toute rasée, selon une coutume assez répandue en Normandie et surtout en Bretagne, racontait comment autrefois il avait fait la *fraude*, c'est-à-dire la contrebande.

« Nous voyagions la nuit, disait-il, et quand les douaniers étaient dans les environs, les habitants du pays nous le faisaient promptement savoir... C'était bien combiné, allez!... C'est pas de la fraude, ça, la contrebande...

— Comment donc? » repartis-je.

Le bonhomme se mit à rire en nous regardant de côté d'un air moqueur.

« Mais non, comment voulez-vous qu'il y ait de la fraude?... C'est impossible : il y a fraude quand vous êtes pris. Sinon la chose est permise. C'est le fait d'être pris qui constitue la fraude... »

J'échangeai un coup d'œil avec mon camarade et, tirant ma montre, je lui proposai de nous remettre en route : nous avions vu vendre un tonneau contenant onze cents litres de cidre pour quatre-vingt-seize francs ; j'avais entendu jaser les femmes de Normandie et, ayant recueilli ce raisonnement subtil de Normand, je me sentais disposé à l'aller déguster le long de la route avec mon camarade.

A peine avions-nous fait cinq cents mètres, qu'un jeune paysan d'une vingtaine d'années, de forte taille, tête nue, et monté sur une bicyclette, nous rejoignit avec un air triomphant. Il semblait dire : Il y a de pauvres diables de cyclistes qui ne vont pas vite... pour moi, je fais du vingt-cinq à l'heure. Peu après nous avoir dépassé, il ralentit son allure : il voulait nous parler, et il vint se mettre entre nous deux. Nous lui adressons la parole, et bientôt, nous apprenons de lui que, quand il lui prend envie d'aller à Lisieux avec sa bicyclette, il y va dans une heure. Il constate que le dévelop-

pement de ma machine est moins grand que celui de la machine de Louis ; c'était une façon de nous faire remarquer le développement de la sienne, qui est considérable.

Puis, tout à coup, il dit :

« Oh! je peux vous accompagner un petit peu, cela m'amuse; d'ailleurs, tiens, nous voilà chez moi. »

En disant cela il se redresse sur sa monture, et indiquant de la main droite la jolie propriété qui se trouve sur la route, il nous dit, avec un air de fierté, qu'elle lui appartient toute et qu'il a encore du terrain de l'autre côté un peu plus loin.

« Ces champs-là, que vous voyez, c'est moi qui les cultive avec mes deux chevaux. J'en ai fait de l'ouvrage là-dessus cette année! »

Enfin, après nous avoir émerveillés, il nous tendit la main, nous dit au revoir, et retourna à fond de train au lieu de la vente où nous nous étions arrêtés.

Ce type du jeune homme enthousiaste et expansif, qui sent le besoin de parler de lui-même, se rencontre fréquemment dans les campagnes du Canada. Quand dans une famille il y a dix ou quinze enfants, il n'est pas rare de voir chez nous un jeune homme, à dix-huit et vingt ans, se marier et devenir propriétaire d'une ferme : la terre est en si grande abon-

dance et elle coûte si peu, que tout enfant rêve, dès l'âge de quinze ans, d'avoir un domaine personnel. Le sentiment du devoir se développe chez le Canadien dix ans plus tôt que chez les autres peuples. En France, et généralement dans tous les vieux pays, il est bien rare qu'un jeune homme soit libre dès dix-sept et dix-huit ans — j'entends un fils de fermier ou d'industriel ; à dix-sept ans, chez nous, un fils de commerçant ou de fermier, rend déjà depuis trois ans de considérables services à son père. Quand un enfant est destiné au commerce ou aux affaires, on cherche d'abord à lui donner une instruction élémentaire suffisante pour lui permettre d'entrer dans un établissement comme messager ou copiste. Là, il s'initie au génie des affaires ; il se fait connaître ; peu à peu il entre dans les secrets des combinaisons commerciales. Dans cette atmosphère, il voit des maisons qui prospèrent et d'autres qui croulent ; il entend les discussions et l'examen des causes du succès et de l'insuccès. Il acquiert l'expérience de bonne heure ; il complètera sa science plus tard en suivant les écoles du soir ou après plusieurs années de pratique en faisant un stage de six mois dans une école commerciale. Alors son avenir est assuré. Tandis qu'en France, à vingt-huit et trente ans, un jeune homme est encore bien souvent sous la tutelle de son père,

il est, au Canada, établi et père de quatre ou cinq enfants. Il y a sans doute une raison de circonstances indéniable à un pareil état de choses : c'est l'immensité du terrain et de l'industrie qui s'offre à une société en augmentation continuelle ; on a besoin de bras et d'énergies ; les circonstances sont toutes favorables et les chances sont des réalités.

C'est pourquoi, en regard de la vie matérielle, avec moins de théorie et de science technique presque inutiles dans de vastes terres vierges, l'Américain, et particulièrement le Canadien, est mûr quand l'Européen n'est encore qu'adolescent. Cette éducation libre et expérimentale a donné un esprit qui, sans être frondeur, a complètement conscience de sa vocation et de son rôle d'homme indépendant dès l'âge de dix-neuf ans ; ceci entraîne naturellement une disposition morale individuelle dont la hâtivité excite parfois la moquerie et la risée des adultes ; ils ont peut-être l'air de jeunes coqs qui, se sentant un bec et des pointes d'éperons, commencent à s'en servir avant l'âge.

En regard de la vie intellectuelle c'est tout le contraire : en France on est précoce ; au Canada la culture intellectuelle est loin d'être au niveau de ce qu'elle est dans les vieux pays, et cela n'a guère besoin d'explication : le matériel occupant une place si considérable dans la vie

ne laisse que peu de champ à développer dans l'ordre des idées. Certes ce n'est pas au Canada qu'on verrait ce que je vis un soir dans une réunion de l'Institut populaire de la rue Cochin.

Un jeune avocat, très distingué, brillant orateur, y parlait de l'*Armée et la Démocratie;* c'était une assemblée contradictoire. Les partisans d'opinions opposées à celle de M. Marc Sangnier étaient invités à exprimer leurs idées et à présenter leurs objections. Je vis monter à la tribune un de ces jeunes éphèbes, encore imberbe, aux cheveux longs, au veston serré à la taille et à la démarche méditative; c'était un étudiant de seize ou dix-sept ans. Il n'avait sûrement pas fait son service militaire, mais c'était un précoce, un intellectuel.

« Monsieur Marc Sangnier, dit-il, vous a dit que s'il était un jour dans l'alternative d'être fusillé ou de profaner la blanche hostie emblématique du culte catholique, il se laisserait tuer... Mais il me souvient d'avoir lu quelque part qu'un certain Jésus-Christ a dit : *Tu ne tueras pas*... Et pourtant, M. Marc Sangnier, tout le premier, invoque souvent aujourd'hui l'autorité de la doctrine de ce prétendu grand homme... Messieurs, je suis radical-socialiste et je demande, avec le nouveau siècle, qu'en attendant la suppression des gouvernements et

des frontières on abatte les murs et l'on cesse d'enseigner l'art de tuer ses frères… Je suis radical-socialiste… internationaliste. »

Et sa petite voix flûtée sur une note criarde s'en allait ainsi racontant son idéal au milieu des rires et des murmures d'une foule partagée d'opinions.

Il relevait ses longs cheveux avec ses deux mains à la fois, il tendait les deux bras en avant comme vers l'avenir rêvé et entrevu, il cherchait d'un regard hiératique à dominer la foule… lui, un *gosse,* un petiot, pâle et faible comme une feuille qui tremble, une fleur qui supplie les vents de ne pas la détruire.

Cet esprit hardi et fanfaron est un peu caractéristique de la race. Le Gaulois a quelque chose de son emblème antique; il est fier et cavalier, prétentieux et moqueur comme lui, mais c'est une prétention qui n'offense pas, elle déconcerte, et bien souvent elle déconcerte parce qu'elle est justifiée.

Chez nous c'est dans l'ordre matériel, ici c'est dans l'ordre des idées. Espérons que le temps modifiera ces tempéraments en les équilibrant selon une formule plus rationnelle et plus humaine.

*
* *

Les batailles de coqs.

Coutume importée de France par les Canadiens et conservée en Angleterre par les puritains qui descendent des Normands, on l'a vue propagée et pratiquée sur tous les points de l'Amérique[1].

Celui qui le premier a surmonté son clocher d'une silhouette de coq et qui, par la suite, a fait adopter cet animal comme emblème national devait être quelque beau et fier champion, quelque provocateur panaché; bientôt ses voisins le jalousèrent; l'affaire passa dans la basse-cour et l'on institua les batailles de coqs qui se pratiquent encore en cachette.

Le sang de plus d'un coq a été versé dans l'érablière qui se trouve sur notre ancienne propriété de Québec. Les habitants de la paroisse qui s'adonnaient à ce sport mettaient dans un grand sac de toile les héros de leur basse-cour, qu'ils apportaient au fond de leur charrette, en

1. V. Edmond de Nevers (*L'Ame américaine*. V. 1.)

allant le dimanche matin à la messe, et c'était après le repas de midi qu'avaient lieu les combats. Quand venait le dimanche matin, on eût dit, dans toutes les fermes des environs, qu'une agitation des gallinacées se répandait dans tout le pays comme un murmure étrange; les basses-cours étaient remplies de tumulte et de cris bruyants; toute la gent poulaillère gloussait, chantait et roucoulait dans un ramage cacophonique extraordinaire; on sentait que les héros allaient, ce jour-là, descendre dans l'arène. Il régnait partout une fiévreuse animation plumassière. Les coqs s'excitaient, se provoquaient d'une ferme à l'autre, aiguisaient leurs éperons, battaient des ailes, tournaient en rond avec une désinvolture et une sveltesse hautaine de triomphe et d'héroïsme; les gelines elles-mêmes négligeaient de prendre leur pâture dans le sol pour s'arrêter à considérer les évolutions et les ébats hystériques des plus vaillants de leurs héros. Suspendant leur marche en tenant une patte élevée et le cou penché à droite pour écouter les fières altercations des gladiateurs, les grosses poules blanches ou grises restaient immobiles, groupées dans un des angles du poulailler; les petits poussins qui, ignorant le trouble qui règne au camp, allaient parfois, inconscients, tomber sous les pattes des guerriers trépignants, s'en revenaient vivement

pleurer auprès de leurs mères. Une panique s'ensuivait et l'ordre se rétablissait aussitôt, quand l'étincelant chanteclair, dressant son torse et pliant les jarrets, s'apprêtait à pousser aux échos de tout le pays un formidable *cocorico.* Le propriétaire de la ferme venait, entouré de ses fervents, de ses admirateurs ou plutôt des seconds de son coq, appeler les combattants; en voyant approcher son maître, le champion de la basse-cour se présentait cavalièrement après avoir exécuté un saut élégant et triomphateur; on eût dit qu'il désirait le combat, et loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il avait la sensation de l'inéluctable et il y courait.

Puis, dans l'après-midi, quand vient l'heure choisie, on entre dans la forêt des érables qu'au Canada on appelle une *sucrerie,* à cause du sucre qu'on en tire au printemps; chaque fermier un peu bourgeois porte sur son dos le sac qui contient les combattants. Les femmes et les jeunes filles, dont la vue ne peut guère supporter le spectacle de ces luttes mortelles, s'en vont parées de leurs plus riantes toilettes; les jeunes filles, habillées de bleu pâle, de rose ou de blanc, portent des fleurs sur leurs bras et lancent sous les arcades des grandes allées de la forêt des éclats de rire argentin qui font tourner la tête aux garçons; elles renversent leurs

têtes en arrière et l'opulente chevelure qui flotte sur leurs épaules retombe dans le vide en flots luisants. Au Canada, les jeunes filles relèvent leurs cheveux sur la nuque et se font un chignon quelques mois seulement avant leur mariage; c'est généralement à l'époque des fiançailles qu'une jeune fille allonge ses robes et noue ses cheveux. Les mariages se faisant de très bonne heure, elles sont à peine sorties de l'adolescence quand, le premier amour venu, elles s'approchent de l'autel, — on ne connaît pas chez nous le mariage civil, — et deviennent femmes à l'âge de dix-sept et dix-huit ans, quelquefois même à quinze et seize ans.

Les femmes se rendent toutes à la *cabane*, c'est-à-dire à l'usine où chaque printemps le fermier et sa famille vient habiter durant trois semaines pour faire bouillir, le soir, sur un immense fourneau en pierre, plein les *chalands d'eau* d'érable : le résidu épaissi donne successivement le sirop, la *tire*, autrement dit la gelée de sucre, et le sucre proprement dit qu'on coule dans des moules de formes variées, sculptés à l'avance dans des blocs de chêne ou de noyer.

Là, on dresse la table, on fait cuire des omelettes et des poulets, on prépare des infusions de thé et, le soir, quand les batailles sont finies et que l'arène est couverte de sang, les amis du propriétaire sont invités à souper.

Après avoir déblayé un grand rond autour duquel se tiennent les spectateurs et les champions, deux fermiers, qui quelquefois ont mis à la lutte un enjeu quelconque, s'approchent au centre du rond en tenant chacun le défenseur de son nom. Parfois on s'entendra pour armer les combattants d'éperons en acier ; dans ces cas la lutte dure moins longtemps, et les coqs, qui quelquefois sont d'égale valeur, ne risquent pas de discontinuer le combat pour cause de fatigue et d'épuisement, comme il arrive quand ils n'ont pour lutter que leurs armes naturelles.

Mis en présence, ils se baissent la tête pour être prêts à foncer l'un sur l'autre, et se regardent fixement un moment ; puis l'un des deux tente une attaque et bondit sur la tête de son adversaire essayant de lui percer le cou de ses deux éperons ; si l'autre est vif, il bondira à sa rencontre et tâchera de lui mordre la crête. La lutte dure quelquefois dix minutes et même trente, jusqu'à ce que l'un des deux cherche à fuir ou tombe blessé mortellement ; on voit de tout petits coqs, grêles et minces, qui parviennent à terrasser un plus superbe adversaire : agiles et vifs comme un poisson, méchants et tenaces comme un tigre, même quand ils sont blessés profondément, ils n'abandonnent pas la lutte et finissent souvent par mutiler tellement

leur antagoniste, qu'en triomphant, à la suite d'un terrible engagement, ils expirent sur le champ, où le propriétaire satisfait l'achève en lui tranchant le cou.

Des querelles surgissent parfois entre les seconds, et fréquemment il arrive que l'action se change en un contact singulier entre deux propriétaires qui, pour un mot, trouvaient facilement prétexte à laver une vieille injure ou à terminer une ancienne dispute. La foule ne tolère que rarement ces batailles d'hommes; et ce n'était que quand les motifs paraissaient sérieux qu'on les laissait aux prises; d'ailleurs, ces duels ne se faisaient qu'entre jeunes gens; une rivalité d'amour ou une ancienne rancune étaient respectées et les champions pouvaient se mesurer sans molestation ni empêchement de la part des amis. *Pauvres fous,* disaient les sages. *C'est bien,* reprenaient d'autres, *qu'ils règlent leurs comptes une bonne fois!* Dans ces occasions-là, il n'était pas prudent de blâmer l'un des deux combattants au dénigrement de l'autre, car aussitôt surgissaient des partisans de chaque côté qui épousaient la cause de leur ami respectif.

Bref, c'est ce vieil esprit chicanier des Gaulois qui s'est perpétué et qui donne au Français partout où il passe, un certain air cavalier et chevaleresque qui lui attire parfois des ennemis

et qui le couvre bien souvent de gloire et d'estime.

*
* *

Il existe aussi dans certains cantons une sorte de sport qui consiste à désigner dans une paroisse quel sera le *boulé*. Le *boulé* — mot dont l'origine est anglaise : *bully* — est synonyme de champion, batailleur ou premier pugiliste. Autrefois, personne dans la paroisse québecoise n'avait plus de prestige et de considération que le curé et le *boulé*. On se passionnait pour ces luttes à coup de poing qu'ont introduites les Irlandais ; chacun prenait parti pour le *boulé* de sa paroisse.

Ces habitudes-là se sont conservées surtout dans les chantiers d'hiver qui réunissaient parfois plusieurs centaines de bûcherons au service d'un riche propriétaire. Ils passaient l'hiver dans la forêt et en revenaient au printemps avec le flottage des billots.

Il reste encore des vestiges fort communs de cet esprit ferrailleur dans les états de l'est des *États-Unis* où Canadiens et Irlandais sont continuellement aux prises.

Autour des gigantesques filatures de la Nou-

velle-Angleterre, il s'est groupé des populations entièrement françaises et irlandaises. Là, jeunes garçons et jeunes filles sont employés à côté de leurs parents et de leurs amis; les Irlandais étant d'excellents ouvriers sont aussi fort recherchés. Du mélange des deux races résultent des rivalités et des jalousies qui sont malheureusement trop souvent épousées par le clergé irlandais qui nourrit une sorte d'antipathie à l'égard de leurs paroissiens français; et c'est de cet état de chose que se sont plaints tout récemment les Canadiens des États-Unis, réunis en un immense congrès à Springfield, dans l'état de Massachussets, plaintes qu'ils ont d'ailleurs plusieurs fois portées à Rome. Au fond, il n'est pas juste qu'un évêque donne à des fidèles de langue française des curés irlandais incapables d'être compris.

*
* *

Rendus à Lisieux, nous descendîmes à *l'auberge de la Levrette*, où trois jeunes filles faisaient le service. Elles allaient sortir au moment où nous arrivâmes; car il était neuf heures, et leur travail paraissait achevé. Ce fut pour elles

un fâcheux contre-temps et je m'en aperçus. Nous offrîmes nos excuses et les assurâmes du grand regret que nous avions de les retenir ainsi un dimanche soir. La fille de la maison, gentille et dévouée, nous dit qu'elle aimait autant recevoir des voyageurs que d'aller au cirque. Enfin, pour la dédommager, je promis de lui remettre un petit présent avant de repartir. Elle ne parut rien y croire tout d'abord : l'habitude sans doute de recueillir plus de promesses que de présents.

Mon ami, qui avait exposé l'année précédente une eau-forte très réussie de Paul Krüger, en avait mis une vingtaine d'exemplaires dans sa sacoche le jour de son départ; c'était une précaution dont je ne m'étais tout d'abord nullement expliqué l'à-propos, mais dont j'admirai plus tard la profonde habileté; car il me fit accepter la charge de les distribuer le plus judicieusement possible dans le cours de notre voyage. Après avoir dîné d'une omelette, d'un demi poulet et d'un restant de ragoût, le tout arrosé de cidre, nous prîmes dans la grande salle qui sert de cuisine, en face d'une large cheminée noire où s'effritait la bûche qui avait fait mijoter les œufs et réchauffé le ragoût, nous prîmes une tasse d'excellent café et un verre de fine eau-de-vie — de l'eau-de-vie qu'on ne trouve qu'en Normandie.

Une des trois jeunes filles s'était effacée. Je reconnus dans ce fait une habitude qui existe dans mon pays : c'est que le dimanche soir, quand les cavaliers viennent voir leurs *blondes* dans une famille où il se trouve par exemple trois jeunes filles, s'il ne vient que deux jeunes garçons, la troisième jeune fille, par discrétion, se retire de bonne heure, pour permettre aux autres de faire la causette par couples exacts et afin de ne pas gêner les conversations tendres des amoureux : attentions qu'on ne trouve pas toujours dans les salons luxueux et raffinés des villes... c'est qu'à la campagne, et surtout à la campagne canadienne, le soin de trouver un époux n'est pas du ressort des parents ; on laisse (jusqu'à des limites convenables) aux jeunes filles le soin de se choisir elles-mêmes celui à qui elle donnera sa main. Étant élevée avec des principes de droite conduite et de sage liberté, une jeune fille qui est laissée à même de connaître et d'apprécier ceux qui la courtisent, accommode ses préférences à ses goûts et se fait elle-même l'artisan de son bonheur futur. Aussi voyons-nous même dans les villes au Canada les parents s'abstenir de gêner par leur présence dans les salons les fréquentations précédant les fiançailles.

La conversation entre nos deux hôtesses et mon ami s'engagea facilement sur notre voyage.

La fille de la maison était une grande belle fille, pâle et maladive; elle nous avoua que depuis trois mois elle crachait du sang...

« Bah! ajouta-t-elle, j'ai essayé inutilement de tous les remèdes. Ça se passera comme c'est venu. »

Elle avait, malgré sa mine rieuse et sa grâce distinguée, un voile de tristesse sur la figure. J'entrepris de l'égayer, et je lui demandai si à notre arrivée elle n'avait pas eu la tentation de maugréer...

« Oh non! pas du tout, monsieur, dit-elle, nous sommes toujours heureuses de recevoir quelqu'un. »

L'autre jeune fille, qui était apparemment étrangère, n'osait pas placer une parole ; il fallait s'y prendre habilement pour la faire parler, et encore n'était-ce que par monosyllabes.

Mon camarade, rompu par la fatigue d'une première journée de marche, alla se coucher de bonne heure. Et je m'aperçus quelques instants après que j'étais seul avec la grande jeune fille malade. J'achevai de boire mon café et lui souhaitai bonne nuit en la priant de nouveau de ne pas trop en vouloir à de pauvres voyageurs.

Le lendemain, nous étions remis de nos fatigues et nous allâmes visiter la ville, les églises

et la curieuse petite rue aux Fèves, faite de vieilles maisons normandes, aux façades saillantes du premier étage et aux bizarres sculptures angulaires, avec des corniches et des toits de chaume. Nous arrivâmes bientôt sur la place du marché où une multitude de femmes coiffées d'élégantes coiffes blanches faites de dentelles et de tulles, se tiennent debout devant leurs grands paniers remplis de poissons, de fruits et de légumes.

CHAPITRE III

Bibliothèque de Lisieux ; parenté entre Canadiens et Français. Famille du Gas. — Jardin public. — La mer ; Trouville. — Retour vers le passé. — Guillaume le Conquérant ; caractère anglais. — Dans une librairie à Caen. — Paysans normands. — Langage ; phonétique ; devinettes.

Il était onze heures et demie, et bien que l'heure du déjeuner approchât, je voulus aller visiter la bibliothèque municipale que je savais très curieuse à cause des nombreux livres provenant des abbayes et de l'ancien évêché de Lisieux. Au temps de la tourmente révolutionnaire, alors que les vandales saccageaient et bouleversaient tout ce qui avait un caractère monarchique et religieux, la population de cette ville recueillait çà et là dans les rues les gros grimoires des abbayes, les énormes livres ascétiques des Pères de l'Église, les traités religieux, mystiques, philosophiques ou magiques du palais des évêques, comtes de Lisieux.

Nous allâmes donc voir le conservateur du musée et de la bibliothèque, qui nous autorisa,

malgré la fermeture réglementaire de ces institutions durant la saison des vacances, à visiter la bibliothèque et le musée.

J'aurais voulu trouver dans les archives des bibliothèques normandes et bretonnes les traces de départ des premiers colons du Canada. Rien ne me souriait plus que l'espérance de découvrir avec l'origine de ma famille les descendants des branches françaises des Lambert. A mon départ du Canada une foule de compatriotes était venue me dire adieu en me suppliant de chercher des renseignements sur leur origine et de leur en donner des nouvelles. Tous m'adjuraient de leur trouver des parents ici. Les uns me disaient : J'ai toujours entendu dire par les anciens que notre famille avait laissé du bien en France — c'est-à-dire *des biens ;* — tâchez donc de découvrir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. D'autres, portant sans le savoir des noms très illustres [1], m'assuraient avoir autrefois reçu des lettres de France leur annonçant que certaines propriétés devaient leur appartenir. On eût dit que chacun se croyait encore au lendemain de l'exil. Que faire? Bientôt trois siècles seront écoulés depuis le jour où les premiers colons

1. L'historien Édouard Richard m'a assuré qu'il avait rencontré dans l'ouest canadien un sauvage parlant à peine le français et qui avait nom : Rocheblave.

quittèrent les côtes de France, et la plupart des Canadiens ignorent de quelle province ils sont venus ; il existe bien un dictionnaire généalogique des familles canadiennes, mais ses renseignements ne sont pas toujours rigoureusement exacts, et d'autre part, ce recueil est incomplet.

De tous ceux qui aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles allèrent sur tous les points de la grève de France dire *adieu* aux jeunes familles qui partaient vers l'inconnu, n'y a-t-il pas aujourd'hui des descendants? Tous les noms que j'ai vus aux portes des magasins sont-ils les enseignes de marchands de Québec ou de leurs cousins? Personne ne le sait. La famille n'a-t-elle donc pas conservé le souvenir des exilés d'autrefois?

Chez nous, la province de Québec a pris pour devise ces mots : *Je me souviens!* Cette petite population homogène, séparée du reste des hommes, disséminée parfois aux quatre coins du globe, s'est toujours resserrée et unie pour conserver le souvenir de son origine et l'amour d'une patrie qu'elle sait être là-bas, bien loin, vers le soleil levant. Elle restait pauvre et mutilée au lendemain de la défaite ; ses chefs naturels, craignant l'étiolement et la mort finale de toute la colonie, laissée aux mains du vainqueur, étaient retournés en

France; 60,000 malheureux vaincus restaient, incapables de rentrer au vieux pays. Il y a de cela cent cinquante ans, et aujourd'hui plus de trois millions d'hommes, à la veille de proclamer leur liberté définitive, acclament de l'autre côté de l'eau la vieille France, qui pourtant les avait sciemment abandonnés.

Il en est qui ont gardé rancune aux Français de la faute commise par le gouvernement de 1763 et qui cherchent toute occasion de critiquer et de blâmer le peuple français actuel; mais survienne une attaque à la France, ils sont les premiers à la défendre. Cet instinct-là ne meurt pas. Dans les plus humbles fermes, on trouve encore, durant les longues soirées d'hiver, entre les mains du père de famille, le vieux livre français aux feuillets jaunis, qui fut apporté de France, comme autrefois les dieux lares de la patrie d'Hector. On conserve précieusement ce livre sacré, et quand on l'ouvre, c'est le vieux curé du village lui-même qui vient, avec ses grandes lunettes posées sur le bout de son nez, en faire la lecture lente et solennelle. Les voisins accourent s'asseoir au même foyer; et tandis que les femmes tricotent et reprisent en écoutant la lecture, les hommes fument lentement leur pipe, qu'ils allument avec des tisons que leurs gros doigts durcis ont fouillés dans la cendre blanche, ou à l'aide d'une mince

tige d'érable ou de frêne allumée par un bout.

C'est la vie de Du Guesclin ou celle de Jeanne d'Arc, ou bien le récit d'une période de l'histoire guerrière de France, dont les enfants suivent attentivement la lecture. Autrefois, l'aïeul l'avait lu en famille, et le fils, qui a hérité des vertus de son père et de son culte pour le vieux pays, perpétue la tradition en berçant ses enfants à la lecture des hauts faits de l'antique Armorique ou de la belle Normandie.

Oublier la France?... Mais il faudrait pour cela que l'Anglais eût réussi à nous détruire jusqu'au dernier, comme il a cent fois tenté de le faire par l'anglification ou la mort : l'exaspération et le désespoir n'ayant pu entrer dans nos âmes à la suite des pires injustices, on a vainement essayé la déportation en masse aux quatre coins du monde. Aujourd'hui plus que jamais nous avons confiance en l'avenir : tout danger d'assimilation est dissipé, grâce à notre prodigieuse natalité, et nous cherchons avec une pieuse ferveur à réunir les tronçons de la chaîne nationale qui a été rompue.

Je m'informai donc à la bibliothèque de Lisieux s'il n'y avait pas dans les archives des rapports conservés des exodes coloniaux ; on me répondit qu'il n'y avait rien à trouver. Ce n'est qu'à Saint-Malo que je pus trouver quelques indications.

Sur ces vingt-deux mille volumes que renferment les rayons de la bibliothèque, il n'y en a peut-être pas moins de la moitié qui sont de vieux bouquins dogmatiques et moraux des premiers temps de l'imprimerie. J'y découvris un livre composé par « Messire Hardouin de Perefixe, évesque de Rodez, cy-devant précepteur du Roy », et intitulé : *Histoire du Roy Henry le Grand,* imprimé en 1659 dans la rue Saint-Jacques, où débuta probablement l'imprimerie en France[1]. J'y ai détaché le passage suivant, qui peut être une indication de sources pour la recherche des origines d'une grande famille canadienne du nom de Dugas : « La navigation s'estant rétablie par le bon ordre que le Roy avoit donné de tenir ses côtes en seureté et de punir sévèrement les Pirates quand on les attrapoit, nos vaisseaux ne se contentoient pas de trafiquer aux lieux ordinaires, mais entreprenoient aussi d'aller au Nouveau Monde, dont ils avoient presque oublié la route depuis l'admiral de Coligny. Un gentilhomme Xaintongeois, nommé

1. La première imprimerie française fut installée à la Sorbonne sur l'initiative de deux professeurs, Jean de la Pierre et Guillaume Fichet, en 1470; on y imprima d'abord des livres latins. Le premier livre imprimé est dû à Pasquier Bonhomme : *Les Chroniques de Saint-Denis* (rue Neuve-Notre-Dame, 1476); c'est en 1485 que Pierre Levet ouvrit un atelier rue Saint-Jacques en société avec Jean Alissot. (V. Christian : *Origines de l'Imprimerie en France.*)

du Gas, commença, avec commission du Roy, les voyages du Canada, où, depuis, fut establi le commerce des peaux d'un certain animal amphibie presque semblable aux Loutres de ce pays ici. »

Nous passâmes ensuite à travers le musée, qui contient une collection d'objets de l'époque gallo-romaine ; il n'y a pas un musée en France qui ne possède pas des débris gallo-romains, provenant pour la plupart des fouilles locales ; les Lexovii de Lisieux paraissent avoir laissé moins d'œuvres d'art que les *Curiosoliti* de la Cornouaille. On y conserve aussi un sarcophage mérovingien qui a été trouvé en 1876 dans un séminaire, sur la route de Rouen ; quelques peintures, dont un *Jésus appelant à lui les petits enfants,* de Flandrin.

Il y a naturellement très peu d'œuvres de sculpture, très peu de statues antiques, et parmi les modernes, quelques travaux de Champonnière, Pradier et Romagnest. Il y avait à Lisieux, dès le VIe siècle, un évêché considérable : au nombre des évêques qui ont régné dans cette ville, on mentionne particulièrement le chroniqueur Fréculfe (IXe siècle), et Pierre Cauchon, ancien évêque de Beauvais, d'où il fut chassé à cause de son alliance avec les Bourguignons, et qui joua le rôle principal dans la tragédie judiciaire de Jeanne d'Arc.

En sortant du musée, nous rencontrâmes le directeur du petit collège de Lisieux, qui fut très aimable pour nous : il nous fit visiter le lycée et nous reconduisit à notre auberge, en passant par le jardin public de la ville.

Il faisait une délicieuse journée de septembre ; le soleil versait de doux effluves de chaleur et de lumière ; l'air était tiède et calme, et le silence de ce lieu n'était nullement troublé par le bruit extérieur de la ville. Bien que le commerce et l'industrie paraissent être assez actifs, on ne sent pas à Lisieux cette trépidation sourde du du sol qui, à Paris, rend insupportables les abords des gares et les boulevards tumultueux. La démarche des habitants est empreinte d'une solide lenteur et d'une habitude de flânerie qui reposent la vue ; les choses ne sont pas en état d'excitation et d'énervement comme dans les grandes villes ; tout le monde se connaît, au moins de vue, et s'il vient à passer un étranger on se retourne pour le remarquer.

La vue de cet éblouissant petit jardin me rappelle l'esplanade du défunt château de Saint-Cloud ; on y voyait des palmiers au milieu d'un tapis de bégonias, des lauriers du Portugal, etc. Autour des hauts pots de fleurs qui reposent sur le gazon grimpaient des lierres dont les verts rameaux s'enroulaient en frise aux vases élevés ; plus loin, le sureau en arbuste

poussait dans l'angle d'une plate-bande garnie de flox, et au-dessous des vieux marronniers et des larges saules-pleureurs, dans les bassins remplis d'une eau dormante mais limpide, brillait *le blanc neufart à la longue racine* (Ronsard, 740). Ailleurs, des bouffées de senteur s'exhalent d'un massif de laurelles ou lauriers roses ; mieux que dans les bois ou sur les montagnes on sentait que ces plantes-là avaient de la vie. L'air n'étant troublé par aucun souffle, le soleil réchauffait comme dans une serre l'atmosphère du jardin, où les plantes immobiles et opulentes respiraient, grandissaient en fleurissant dans un silence fécond.

Quand nous vînmes pour déjeuner, il était une heure de l'après-midi ; nous dûmes nous excuser encore une fois d'être en retard, et j'offris à la fille de la maison, avant même de nous mettre à table, une eau-forte représentant Krüger, en accomplissement d'une promesse de la veille.

*
* *

Nous partîmes le même jour dans la direction de Trouville, par Pont-l'Évêque et Bonneville ;

c'est à Bonneville que se trouve une des résidences favorites de Guillaume le Conquérant : ce château est flanqué d'une énorme tour dite du *Serment*, parce que c'est là, dit-on, que Harold jura fidélité à Guillaume.

J'allais vers l'océan (cet éternel témoin immuable et toujours vivant des derniers adieux de la nouvelle France à la mère-patrie), cette mer immense sur laquelle s'était lancé Christophe Colomb, puis Jacques Cartier, à la recherche de l'inconnu.

Rendus à Trouville, nous allâmes sur les quais voir la foule des baigneurs qui se promenaient sur le sable en attendant le retour de la marée. Tous étaient en toilette de promenade... le spectacle était éblouissant. Le soleil, ensanglanté, descendait dans la brume de l'occident et commençait à rougir les mille petites tentes qui sont dressées sur la plage. J'aperçus des pistes dans le sable de la plage, et comme elles paraissaient toutes aussi informes les unes que les autres, je songeai que les derniers pas des pèlerins éternels d'Amérique avaient été imprimés de la même façon sur ce rivage. Peu à peu, les souvenirs de ma mémoire me conduisirent à voir dans la foule des baigneurs les phalanges du XVIe siècle partant fonder pour un monde nouveau, au delà des mers, une France nouvelle :

. . . . *les flots pleins de rumeurs*
Que le vent roule et creuse et couronne d'écume[1]

s'agitaient comme sous un dôme fantastique de brume. Je regardais fixement les vagues qui venaient, l'une à la suite de l'autre, lécher le sable rouge de la plage...

Leur grondement éternel semblait exprimer des voix d'autrefois : ces voix pouvaient dire mille choses du passé, mais tous leurs discours m'étaient indéchiffrables.

S'ils m'apprenaient seulement où se trouve le coin de terre qu'abandonna mon aïeul, où est le clocher où, pour la dernière fois, cet ancêtre alla recommander sa vie et sa postérité à la vierge française ! Je voudrais, avant tout, retrouver ce coin de terre qui m'appartient et je voudrais revoir le clocher de mon village !...

Trouville fut, dit-on, découverte en 1825 par des artistes parisiens. Jusqu'à ce jour, on avait ignoré la plage ravissante qui fait aujourd'hui la ville la plus courue de la saison d'été : casinos, théâtres, bazars immenses, hôtels luxueux, villas somptueuses, tous les raffinements de la vie parisienne se trouvent là sur les quais de la plage, où brillent l'opulence, la galanterie et le plaisir.

1. Leconte de Lisle.

Après avoir promené un dernier regard sur l'éblouissant spectacle de cette dune, nous partîmes, en longeant la côte, du côté de Caen. Partout, sur la route, nous rencontrons de brillants automobiles et de pompeux équipages ; les étrangers, comme les Parisiens, abondent dans les communes de Deauville, Bénerville, Villers-sur-Mer, Houlgate et Cabourg. Bientôt nous traversons la charmante petite Dives, où Guillaume le Conquérant réunit la flotte qui porta sur la grève de Hastings son armée de plus de cinquante mille hommes d'armes et de deux cent mille *valets et pourvoyeurs.* « Une colonne dressée sur le coteau qui domine la bourgade presque déserte rappelle cet événement considérable[1]. » Après la découverte de l'Irlande et de l'Islande au VIIe siècle par les Normands (Desborough Cooley, *Hist. des Voyages,* liv. III, c. 1), ceux-ci allèrent fonder un État et poser les assises de la puissance anglaise, en l'an de grâce 1066. L'Angleterre, dès ce moment-là, devenait une seconde Normandie, peuplée d'hommes civilisés et chrétiens. Guillaume en devint le roi et, après avoir donné à son pays une devise française et des lois extraites des coutumes judiciaires de Rome et de la France, il constitua une noblesse avec les valets

1. Élisée Reclus. *La France.* V. II, p. 667.

et pourvoyeurs qu'il avait amenés de son pays, afin de régner sur les Saxons, les Celtes, les Angles et autres barbares de l'île.

> . . . . *The folk of Normandie*
> *Among us woneth yet, and shalleth evermore*
> *Of Normans beth these high men thath beth in this land*
> *And the low men of Saxons...*
>
> (Chronique de Robert of Gloucester)[1].

Quelle a été la cause qui, d'un esprit franc et chrétien qu'avaient les Normands de Guillaume le Conquérant a fait avec l'âge le caractère anglais? Serait-ce le contact des peuples du Nord? Non, car si la religion catholique a pu être admise par tous les peuples du royaume, il est évident que le caractère national était au début facilement convertissable à la civilisation et à la loi évangélique. C'est ailleurs qu'il faut chercher la cause de cette transformation éthologique. Isolée du reste du monde et protégée par la mer qui l'entoure de tous côtés, l'Angleterre est devenue misanthrope; n'étant jamais molestée par les nations européennes, elle a grandi librement. Parlant des premiers âges de l'Angleterre, l'historien anglais Freeman dit avec raison (*Norman conquest.*, v. I, p. 246):

1. Des Normands descendent les hauts personnages de ce pays et les hommes de basse condition sont fils de Saxons.

« L'Angleterre marchait directement vers l'unité et la Gaule vers la division. En définitive, il est vrai que la division à laquelle tendait la Gaule préparait le chemin à une plus étroite unité que l'Angleterre n'a jamais atteinte ; mais à cette époque c'était directement à la division que tendait la France. » Pour agir en Europe, l'Angleterre a créé la diplomatie et elle s'est attirée ainsi le qualificatif perfide, probablement parce qu'elle possédait le secret d'épouser à distance la cause de certains peuples divisés du continent.

Quand Guillaume vint demander l'appui du roi de France, les barons du roi « furent d'avis qu'il ne fallait en aucune façon aider Guillaume dans sa conquête. *Vous savez,* dirent-ils au roi, *combien peu les Normands vous obéissent aujourd'hui ; ce sera bien autre chose quand ils posséderont l'Angleterre. D'ailleurs, secourir le duc coûterait beaucoup à notre pays, et s'il venait à faillir dans son entreprise, nous aurions la nation anglaise pour ennemie à tout jamais.* » (*Chron. de Norm. Rec. des hist. de la France,* t. XIII, p. 227). Ainsi éconduit, le duc Guillaume se retira mécontent du roi Philippe et adressa la même demande de secours au comte de Flandre, son beau-frère, qui refusa pareillement (Aug. Thierry, *Conq. de l'Angl.*, t. I, liv. III). Ceci explique un peu que dans l'espace

de sept cents ans l'Angleterre n'a pas tenté moins de cinquante-six descentes sur les côtes de France ; et il n'y a pas lieu de s'étonner si aujourd'hui elle n'a pas les sympathies des nations européennes.

Les circonstances géographiques lui ont donné un sentiment de la vie nationale tout particulier, une passion insatiable pour la conquête et une sorte de cupidité qui la pousse encore aujourd'hui à méconnaître les sentiments humanitaires de notre époque. Témoins : le Canada, les Indes et l'Afrique du sud, sans parler de l'Irlande, dont l'homogénéité de la race est détruite, sans parler non plus des Indes occidentales.

N'expiera-t-elle pas un jour le mal qu'elle a commis dans l'univers et l'opposition qu'elle a faite au règne de la civilisation chrétienne des temps modernes? Déjà on entend pousser à Londres même des gémissements et des lamentations sur l'état d'âme du peuple : on déplore dans les cercles les mieux pensants l'aberration nationale. La nation anglaise est douée cependant de grandes qualités ; mais le passé est irréparable. Le passé qu'elle a vécu a servi les dessins d'une providence supérieure aux calculs humains et je vois venir le jour où les colonies se détacheront du tronc principal dont le prestige diminue de jour en jour. Est-il téméraire

d'annoncer que le grand règne de la reine Victoria se termine à la veille d'une décadence de la Grande-Bretagne pour laquelle, avant vingt-cinq ans, le Canada sera pour quelque chose? Cela est possible. Il est certain que les partis les plus opposés au Canada sont d'avis qu'un jour ou l'autre la séparation de la Grande-Bretagne avec le Canada doit se faire naturellement. Quelques-uns la font venir vers 1940; d'autres la croient imminente. Les persécutions récentes de la population française de Manitoba et la violation flagrante des plus solennels traités qui sont la base de la Confédération canadienne ont été sur le point d'entraîner une catastrophe qui se serait terminée par l'émiettement de la Confédération, suivi de près par la guerre des races. Mais l'élément français du Canada, obéissant constamment aux enseignements de l'Église, s'est toujours distingué par sa loyauté et sa résignation; il n'a jamais cessé de revendiquer ses droits et de réclamer la justice. Il l'a toujours fait avec calme et sans passion en tempérant ses colères et en étouffant bien des fois ses indignations. Par contre, il s'est appliqué avec une constance pleine de zèle à prendre possession du sol et à grandir en nombre; aussi n'y a-t-il nulle part dans le monde une augmentation naturelle de la population plus rapide que dans le peuple canadien.

La confiance que nous avons aujourd'hui en l'avenir n'est comparable qu'à cette sorte d'assurance et de sécurité qu'ont parfois certains établissements commerciaux ou industriels et qui résultent d'une administration sage et prudente.

Tandis que le Canadien a conscience du rôle sérieux et bienfaisant qu'il remplit en Amérique, il est convaincu que le succès, découlant infailliblement du travail et de la vertu, sera le sien, et que ni l'oppression ni le fanatisme national de ses maîtres ne triompheront plus. Plein de l'idée que le mal qu'on fait ne profite pas à celui qui en est l'auteur, il ne cherche qu'à refaire ses forces pour organiser la vie honorable et féconde dont il se sent doué. Faire du mal, c'est mal employer son temps, et « ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. » (La Bruyère, XII.) Gare donc à ceux-là !

*
* *

Nous passâmes la nuit dans une petite auberge de Home-sur-Mer, et le lendemain matin

nous nous dirigeâmes vers Caen, une des villes les plus lettrées de France ; le lycée de cette ville est un des plus beaux monuments du pays : nous y avons admiré les peintures murales du réfectoire, ainsi que les riches boiseries de vieux chêne. Il faut noter que cet établissement est fait en grande partie de deux anciennes abbayes qu'avait fait construire Guillaume le Conquérant.

A Caem fist dous abéis
U il mist mult grant mananties (richesses),
El non de Saint-Estienne fist
Une abéie ù muignes mist
L'altre abéie prist en mains
Mahelt (Mathilde) *sa fame, è mist nonains*
Ki est de Sainte-Trinité.

(Rob. Wace, *Roman de Rou.*)

Il y a plusieurs belles églises à Caen : l'église Saint-Étienne (style roman) de l'ancienne abbaye aux hommes, et l'église de la Trinité, de l'abbaye aux Dames ; Saint-Pierre, remarquable par son clocher de l'an 1308, dont le pied de la flèche est orné de huit clochetons ; Saint-Jean, Saint-Sauveur, Saint-Michel-de-Vaucelles, Notre-Dame ou la Gloriette ; cette dernière contient l'autel en marbre qui appartenait jadis à l'abbaye aux Dames.

Plusieurs églises ont été supprimées, au

nombre desquelles Saint-Sauveur-du-Marché sert aujourd'hui de halle aux blés, et Saint-Nicolas-des-Champs de magasin à fourrages.

La ville de Caen a produit le célèbre compositeur Auber, les poètes Malherbe et Segrais et l'évêque Daniel Huet. Le musée de Caen possède la célèbre *Tapisserie de Bayeux :* c'est une bande de toile de deux cent vingt-cinq pieds de long sur un pied et demi de largeur, sur laquelle Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant, a brodé à la laine les épisodes de la conquête d'Angleterre par les Normands : carènes, armements, soldats, chevaliers, batailles, tous les sujets se succèdent sans interruption ni séparation et avec des légendes explicatives en latin. En haut et en bas de cette toile règne une bordure décorée de feuillages, d'animaux fantastiques et de quelques sujets de chasse ou tirés des fabliaux. Malgré l'imperfection du dessin, la *Tapisserie de Bayeux* est un des monuments les plus curieux pour l'histoire du costume, des armes, de la vie militaire et civile, etc., à la fin du XIe siècle. (V. *Encycl. Univ.*)

J'entrai dans une librairie où dix mille volumes provenant de la bibliothèque d'un vieux château des environs venaient d'être déposés. On nous fit monter par d'étroits escaliers dans les chambres à coucher du propriétaire où

étaient entassés dans une obscurité caverneuse les livres, gravures et cadres que des générations de libraires avaient amassés là avec grand soin.

Les piles de vieux bouquins poussiéreux étaient çà et là le long des murs, auprès des couchettes que parfois elles dominaient ; les tables de nuit, les berceaux, les malles, tout était encombré. Un petit bout de papier raccorni et tout gris de poussière placé entre les feuillets et dépassant quelque peu la tranche moisie de chaque volume portait, écrit à la main, le titre de l'ouvrage. On nous mit, mon ami et moi, dans cette pièce, comme deux prisonniers au *hard labour;* nous en sortîmes deux heures après tout couverts de poussière. Nous nous étions arrachés les yeux à déchiffrer les titres d'une quantité de bouquins que nous déplacions d'une manière qui n'était pas toujours la plus révérencieuse ; parfois, en voulant tirer un livre, tout un échafaudage de science et de littérature antiques s'écroulait entre nos jambes en répandant une nuée dense de poussière âcre. Bref, après deux heures de recherches, nous songeâmes qu'il était inutile d'acheter trop de ces livres, vu que nous étions à bicyclette ; le grand motif était plutôt que nous n'avions pas les fonds qu'il eût fallu, car notre libraire avait l'air de se croire aux beaux jours

d'Amsterdam alors que l'esprit français rendait les libraires millionnaires : mon ami se paya un petit cadre ancien et j'achetai une traduction latine de Platon, édition du xve siècle.

*
* *

Au moment où nous allions prendre la route d'Avranches, une pluie torrentielle s'abattit sur la ville ; une heure plus tard, voyant que le temps ne se tournait pas au beau, nous prîmes le parti d'aller par le chemin de fer coucher dans une commune un peu éloignée de Caen. Rendu à la gare, j'avisai un compartiment où toute une famille de paysans normands venait d'entrer et je m'y précipitai, suivi de mon compagnon, qui paraissait étonné de me voir rechercher de la société. Sur les quais de la gare, j'avais saisi au passage quelques paroles qu'avaient échangées ces gens-là avec des amis venus les conduire, et, frappé par l'accent particulier de leur langage, j'entrepris de les filer : nous nous aperçûmes bientôt que nous avions pris la direction de Vire ; je ne m'en inquiétai nullement : je poursuivais un but, et quelques lé-

gères déviations de l'itinéraire projeté n'étaient pas un obstacle. Je voulais saisir, partout où je la trouverais, la vie, le souffle et en quelque sorte l'âme de la race qui a fait le Canada français.

Il eût été peut-être plus avantageux pour moi de rechercher dans les familles qui portent mon nom ou ceux de mes parents le chaînon qui réunirait les branches perdues, l'une pour l'autre, de la même famille. Mais telle n'est pas ma mission : c'est la parenté nationale que je veux découvrir et mon devoir est de pénétrer dans l'âme du peuple pour sentir vivre ce je ne sais quoi qui est resté si caractérisque du paysan canadien : cette ressemblance extérieure de la démarche, de l'attitude, du geste, de l'expression, de la légende, du couplet, de la logique même qui se conserve d'une façon remarquable dans les enfants et qui conduisent parfois à des reconnaissances magiques de parenté. Je dois tirer du fond de ma mémoire, comme on tirait autrefois du médaillon attaché à son cou la moitié du cachet qui avait été partagé au jour de la séparation pour le comparer avec l'autre moitié, les cachets, les formules, les légendes qui sont serties dans mes yeux, dans mes oreilles, dans ma mémoire et jusque dans le sang, pour les comparer avec ces formules, ces expressions du langage, ces contes, ces chan-

sons, ces tournures d'esprit même qui sont caractéristiques à certains peuples de France, afin de découvrir, par la ressemblance qu'elles ont, la parenté des traditions comme celle des générations et des siècles disparus.

Nous engageâmes bientôt la conversation avec les trois dames et le monsieur qui occupaient notre compartiment. Le mari, un grand et solide gaillard, un peu voûté, la bouche constamment entr'ouverte et les yeux clair d'acier avec un teint un peu mat et des mouvements lents et prudents, exécutés avec discrétion, me retraçait un type parfait de ce que nous appelons au Canada, avec une pointe d'ironie, *un gros habitant,* — *habitant* voulant dire gros manant; — ce sont des gars forts et *palotes,* qui marchent d'un pas de bœuf et qui, pour regarder de côté, doivent tourner le corps avec la tête. Quelque chose dans leur extérieur ressemble au calme de ces grands bœufs roux de Troyon dont l'œil est plein de quiétude et de longs regards fixes. Les femmes ont des yeux vifs, grands et beaux : un moment attentives et fixes elles s'illuminent subitement si une pensée les frappe et attaquent vivement un sujet généralement familier de conversation. Elles parlent vite et, ne voilant presque jamais leur pensée, l'expriment claire et pittoresque comme la blanche coiffe qui recouvre leur nuque. Consu-

mant avec une faconde naturelle une multitude de mots et d'exclamations toutes féminines, elles débitent rapidement, et avec toute leur âme dans la figure, des impressions et des observations de la journée; aujourd'hui c'est au sujet de vieux parents qu'elles viennent de visiter.

« Pauvre vieille Marie, dit l'une d'elles, elle a toujours le même chapeau... c'est bien elle, allez... Elle n'a pas changé... Dieu! que ses enfants ont grandi!... »

Une autre prend un ton bas, plutôt lent :

« On dit que Charles voulait louer une maison... » en accentuant sur le mot *maison* de façon à lui donner le ton à moitié interrogatif. Mais voici que subitement le jeune enfant — un espiègle de neuf ans — se lève précipitamment et va se mettre le nez à la portière en poussant un cri de surprise et de joie, d'un éclat de voix strident et agaçant comme la voix d'un enfant tapageur et capricieux : « Tiens, dit-il, v'là la route qui conduit chez grand'-mère! On va p't'-être les ouer!... » A ces mots, toute la famille se lève à la fois et se précipite à la portière pour chercher du regard les parents qui sont venus leur dire adieu à la gare. Ils ne se doutent nullement que le train a dû filer à une autre allure que le cheval de grand'mère; et ils essaient en vain de découvrir au loin, sur

la route qui conduit à la ferme paternelle, la haridelle qui est peut-être encore attachée aux abords de la gare.

Enfin, on se rassied; l'enfant trépigne et tape dans les carreaux en continuant à regarder obliquement pour découvrir quelqu'un. La mère continue à jaser avec un entrain qu'elle communique à ses interlocutrices : sans perdre de temps elle donne une légère tape à son fils et lui commande de s'asseoir. Elle poursuit sa conversation très animée; peu à peu toutes les femmes parlent à la fois; on ne se comprend plus et l'enfant est toujours dans la fenêtre où il continue à turluter avec une nouvelle ardeur.

Seconde gifle et un cri : « Assis-toé, j' te dis!... »

. . . .

Reprise de la conversation.

Je m'approche du père et lui demande s'il va loin.

« Non, monsieur, dit-il, j' vas seulement jusqu'à Beny-Bocage. »

A ce moment, la curiosité attira l'enfant près de son père où il vint s'asseoir pour suivre notre conversation.

« Le pays est bien beau, ici, lui dis-je.

— Vous trouvez? reprit-il. Vous êtes pas du pays, j' suppose?

— Non, je viens d'un pays que vous n'avez peut-être jamais vu.

— Ah! ça se peut ben, monsieur.

— Il y a plus de deux cents ans, repartis-je, que mes grands-grands-parents sont partis de France pour aller au Canada, et ils n'en sont jamais revenus; je suis le premier de chez moi à venir voir la France. »

Les dames qui étaient à l'autre bout du compartiment cessèrent leur conversation pour suivre la nôtre.

« Je voudrais bien, ajoutai-je, retrouver ici les parents qui sont restés à l'époque de notre départ... »

Tous me regardaient : je compris qu'ils désiraient m'entendre parler du Canada et de cette longue absence. Le bonhomme laissait cependant voir une expression de trouble sur son visage; on eût dit qu'il ne comprenait qu'à demi ce que je lui racontais.

« J'ai déjà entendu parler du Canada, dit-il, ouss' que ça s' trouve donc ça?

— C'est en Amérique, repris-je, de l'autre côté de l'Océan. Est-ce que par hasard vous n'auriez pas entendu raconter que quelqu'un de votre famille y fût allé autrefois? »

Le brave homme leva les yeux comme pour chercher dans ses souvenirs et, la bouche bée, il tourna lentement la tête en haussant les

épaules en signe de négation et ajouta finalement qu'il ne savait pas.

« Comment vous appelez-vous? lui dis-je.

— Lefebvre.

— Tiens! repris-je, c'est bien le nom d'une de mes tantes : nous nous rencontrons pour la première et peut-être pour la dernière fois et qui sait? nous sommes peut-être parents...

— C'est-y possible? » dit une des femmes qui étaient là. Et comme je me retournais vers elle, je la vis qui, craignant d'avoir eu tort de pousser cette exclamation, se retournait vers ses compagnes pour continuer plus bas la suite de ses observations.

« Ah! oui, madame, lui dis-je, vous êtes peut-être ma cousine et comment voulez-vous qu'on se reconnaisse? »

Alors, mon camarade continua la conversation; il parla de nos misères, de nos malheurs et de la culpabilité de Louis XV qui nous abandonna. Sentant que le brave paysan ne connaissait à peu près rien de la vie de Louis XV, il lui apprit en quelques mots que c'était un roi efféminé et sans conduite, qu'il passait son temps dans l'orgie et au milieu d'une cour somptueuse remplie de femmes et de débauche. C'est alors que je recueillis cette réflexion naïve du brave homme : « *Comme y en a qui mènent une drôle de vie...* » réflexion calme et sincère,

suscitée plutôt par l'indignation que soulève le vice, que par la pensée des désastres qui ont marqué le règne de ce roi corrompu.

Racontez dans les campagnes du Canada la même chose au sujet de Louis XV, et vous entendrez des réflexions identiques à celle-là. On ne dira pas : « *Quelle canaille!* » mais plutôt : « *Comme y en a qui mènent une drôle de vie.* »

Au cours de la conversation j'ai noté quelques expressions et une foule d'intonations normandes familières. Je recueillis des observations phonétiques précieuses : des sons et des accents qu'un Normand reconnaîtrait chez nous. Ainsi, en parlant d'une paire de souliers qui étaient d'une mauvaise qualité, j'entendis une des femmes dire, tout comme on l'entend quotidiennement dans les rues de Québec ou de Montréal : « *C'est pas ben catholique non pus.* » Plus loin, la conversation roulait sur je ne sais quel bétail de la ferme qu'un boucher du village aurait voulu acheter à un prix inacceptable, la femme de notre compagnon, désirant marquer la valeur qu'elle attachait à sa bête, dit : « *Oh! mon Dieu, on aurait ben apporté la croix et la bannière qu'il l'aurait pas eue.* — *La lune prend vers quatre heures* est aussi une expression usitée pour dire que la lune se lève vers quatre heures. — *Ne montez pas sur les lieux*, (avis lu dans un cabinet d'aisance). Au nombre

des observations phonétiques j'ai noté au passage les suivantes :

Un j'val noerre (un cheval noir.)
Épouss'te pas par terre (n'époussette pas...)
A â d'beaux yeux (elle a...)
Dennez! dennez! (donnez! donnez!)
I vont pâsser (ils vont...)
Té d'vant (tu es devant.)
J'avions laissé la porte ouvarte (ouverte.)
Viens a' ec moé (avec...)
Tournez-la (a très ouvert; pron. comme : *la terre.*)

Dans une conversation avec un normand, on rencontre ainsi une foule de locutions et de termes qui sont la propriété presque exclusive des paysans; mais la prononciation, l'accent et même le geste sont peut-être ce qui frappe le plus. Une expression peut s'emprunter : et en effet une locution pittoresque et heureuse se répand aussi vite qu'une grosse nouvelle. Mais la phonétique d'une famille, d'une population, d'un canton, est quelque chose qui ne peut pas se communiquer aussi facilement; et c'est pourquoi, depuis des siècles, il n'y a que dans le Poitou où l'on dise un charrequer (charretier), un méquer (métier). Mais si les habitants provenant, les uns du Poitou, les autres de la Normandie, et d'autres encore de la Bretagne et de la Picardie, se trouvent par les circonstances amenés à vivre ensemble, les Phonétiques di-

verses de ces gens se conserveront dans les familles durant quelque temps, mais elles sont destinées à se fondre en une seule, et à devenir avec le temps uniformes. Les différents lexiques apportés par ces divers éléments dans la communauté nouvelle se généraliseront immédiatement et, dans des circonstances aussi nouvelles le langage reprendra une vie nouvelle. C'est ce qui est arrivé chez nous ; nous voyons au Canada, confondues avec de vieilles locutions françaises, perdues pour la France, des anglicismes et des mots nouveaux. Un grand nombre de ces anglicismes sont en même temps de purs archaïsmes français, ce qui est tout naturel si l'on songe que l'anglais actuel a passé par l'époque latino-française des XIe, XIIe et XIIIe siècles.

En mettant le pied sur le sol normand comme sur celui de la Bretagne et du Poitou, le Canadien découvre là une quantité d'expressions modernes qu'il trouve trop savantes ; l'instruction s'étant répandue en France depuis l'émigration des Canadiens, la prononciation française qui a évolué beaucoup depuis le XVIIe siècle s'est propagée dans toutes les communes de France, en sorte que l'on sent très bien que l'évolution de la langue académicienne française appuyée par l'instruction, devenue presque générale, a contribué beaucoup à modifier l'ancien

langage des provinces, tant dans sa phonétique que dans son lexique, et même dans sa construction.

C'est pourquoi le Canada a peut-être fossilisé davantage la vieille prononciation du XVII[e] siècle, et les anciens termes français qui n'ont pas subi l'influence de Paris.

*
* *

Le fils de M. Lefebvre, à un moment du voyage, chercha à se distraire en proposant des devines ou devinettes à une des dames du compartiment.

Tout plein de petites vaches blanches
Et une grande rouge dans le mitan...

Qu'est-ce que c'est?

Pour amuser l'enfant elle feignit de l'ignorer. Alors, triomphe du subtil petit normand : il lui explique que c'est la bouche, les dents et la langue.

Puis il reprit : « Une autre, ma tante :

« Pourquoi le bœuf va-t-il à la haie?... Ha! ha! ça, ça vous en bouche un coin, hein, ma tante? »

Même succès...

« Voilà, dit-il, en s'esclaffant : c'est parce que la haie ne peut pas aller au bœuf... »

Alors — la subtilité du normand et son amour de l'argutie sont connus, — le père voulant prendre la revanche de la tante, embarrassa honteusement son fils avec cette terrible énigme :

« Grinss mouti! Habiss couti!

« Eh bien, tu ne la trouves pas, celle-là, hein? fit le père. Voilà : *Grainss mou puisqu'habis cou...!* (grain se moud-il, habit se coud-il...)

L'enfant était émerveillé.

Ces deux ou trois devinettes ou énigmes sont connues et répétées par tous les Canadiens. De même que la très vieille légende enfantine citée par M. Fleury (dans sa littérature orale de la Basse-Normandie) et qui s'est transmise intacte :

Menton fourchu,
Bouche d'argent,
Nez cancan,
Joue rôtie,
Joue bouillie,
Petit œil,
Gros œil (*grot œil* au Canada.)
Petit souci (au Canada *soucillon.*)
Grand souci (au Canada *soucillette.*)
Toc, toc, toc,
La mailloche.

CHAPITRE IV

Chevaux normands. — Humanité; Bluff; Sociologie. — Entreprises anglaises en France. — Jeune commis d'Avranches. — Apparition du Mont Saint-Michel. — Cosmogonie de la Bretagne. — La mère Poulard. — Détails sur la Merveille. — Rêve fantastique. — Congrégations. — Bord de la mer.

Le lendemain, nous nous rendîmes à Avranches, vieille ville d'environ dix mille habitants que Charlemagne avait, dit-on, fortifiée pour la protéger des Normands. C'est le siège d'un ancien évêché suffragant de Rouen.

Avranches est juché sur une montagne; on dirait la citadelle de Québec, en moindre cependant. De la pointe du cap qui regarde l'orient, la vue se perd sur une longue route droite, qui s'étend ainsi qu'un large ruban jaune ondulé comme l'interminable succession de vallons et de coteaux qu'elle traverse. On la voit d'abord monter et descendre des côtes, puis filer directement à des distances que l'œil ne peut plus préciser. Qu'on imagine la perspective que du

sommet de Montmartre on dut avoir autrefois des voies romaines qui conduisaient à travers Lutèce jusqu'aux camps des Romains à Versailles.

Là, cependant, point de fumée ni de bruit qui trouble le spectacle de la riche et coquette campagne du département de la Manche; pas de hautes cheminées ni de massifs blocs rouges ou gris qui cachent à nos yeux la verdure de la terre et l'harmonie de la nature; les chèvres et les troupeaux de moutons paissent dans les prés; les grandes vaches normandes et les puissants chevaux que les pays étrangers envient sont libres dans des parcs verts où l'eau, l'ombrage et le gras pâturage sont en abondance. Ces beaux animaux au poil luisant, à l'allure alerte et aux formes libres et gracieuses, jouissant d'une pleine liberté, se gorgent des douceurs qu'offre une nature plantureuse et féconde; ils se grisent dans la douceur d'une atmosphère vive et saine, sous un ciel toujours bleu.

Le majestueux coursier qui aujourd'hui se sent ivre de vie et de liberté sera, peut-être demain, mis dans les sombres et étroits fourgons d'une compagnie de chemin de fer et emporté à petites journées dans l'enfer des chevaux. Paris l'accueillera avec un sourire, le harnachera brillamment et, si la pauvre bête tombe bien, elle traînera durant quatre ou cinq ans un beau

carrosse chargé de belles dames éblouissantes et parfumées comme une touffe d'acacias blancs ; ensuite il passera à l'Urbaine ou à la Compagnie générale des voitures, pour servir là, aux mains de rudes cochers de fiacres, buveurs et sans pitié. Il sera fouetté tous les jours ; tout attelé, il mangera sa pitance dans une sacoche attachée à ses oreilles, sur une place publique, et entre deux courses. Dans les jours de juillet où la chaleur est si écrasante, quand les hommes meurent d'insolation, on exigera que la pauvre bête fasse douze ou treize heures de service quotidien sur un pavé ardent et dans une atmosphère de plomb fondu. S'il résiste durant trois ans à ce métier, il finira probablement par passer côtier dans la Compagnie générale des omnibus ; là il donnera le reste de ses forces et de sa vie, par grands lambeaux, servant comme recrue toutes les demi-heures, aidant l'attelage à gravir les raides montées de la rue Oberkampf, des environs de Montmartre et du Panthéon ; ses jarrets durcis et nerveux comme l'acier sont fourbus et pleins de douleurs ; pourvu qu'il soit bien ferré, le côtier est sûr... Les étincelles jaillissent des grosses dalles de pierre arrondies par les pinces de fer et la morsure des lourdes roues : qu'importe ! s'il réussit à s'accrocher le pied entre les dalles, il lance en avant le poids de sa forte charpente un peu dé-

charnée et il gagne ainsi le sommet de la montée, traînant derrière lui l'énorme diligence remplie aux deux étages de quarante voyageurs. Le pied vient parfois à manquer, le pauvre cheval s'abat aussitôt sur ses genoux ; on serre les freins de la diligence et on remplace le mort par un autre mourant. Il est vaincu... c'est un être qui succombe sous notre égoïsme ! Quelquefois l'incapacité de l'ancien coursier le condamnera à être égorgé et débité dans une boucherie chevaline aux malheureux humains qui ne veulent pas crever de faim.

La douce et paisible vache de couleur crème qui, couchée vers midi, ronge lentement la nourriture du matin, sera bientôt expédiée à la Villette où l'attendent mille bouchers prêts à la dépecer ; quelquefois elle n'ira que dans les faubourgs de la ville où on l'emprisonnera entre quatre murs pour lui faire donner aussi longtemps qu'elle le pourra et en dépit d'une mauvaise nourriture le plus de lait possible.

*
* *

Observation à la suite des suggestives réflexions que m'inspira la vue des chevaux et

des vaches : Les nations qui aujourd'hui semblent les plus fondées à aspirer à la suprématie universelle sont plus acharnées et plus scientifiquement féroces que jamais ; on tend au Hobbisme. Pourtant, jamais plus que de nos jours, les hommes n'ont fait de plus grands efforts pour se débarrasser des préjugés de race comme de ceux de religion ; tandis que l'Université et une partie de la presse enseignent l'amour des hommes, les gouvernements plus qu'à aucune époque de l'histoire jouent de ruse et d'astuce pour triompher des voisins.

Il n'y a jamais eu plus de contradiction entre les principes et la conduite des hommes. Le premier exemple national éclatant d'un esprit large, généreux et désintéressé qui semble avoir été donné de nos jours est peut-être la conduite qu'a eue la France en acceptant le maréchal Waldersee comme généralissime en Chine et en n'empiétant nullement sur le territoire turc à l'occasion des réclamations du mois de novembre 1901. Que sert à la France de prêcher ainsi d'exemple quand les autres peuples ne songent qu'à accaparer? On me répondra que c'est par la parole et la plume que les idées françaises se propageront et non pas par l'épée. Je le veux bien, mais parmi les loups ne faut-il pas quelquefois hurler? Le pays marche à reculons s'il ne marche pas comme les autres.

L'homme est impressionnable, et c'est du *bluff* malheureusement qu'il faut aujourd'hui faire circuler avec la raison. Si l'école américaine que le gouvernement français vient de fonder est bien dirigée, on y apprendra surtout l'art du *bluff*, et quand on verra que c'est bien là le secret du succès, on s'apercevra que la France est énormément devancée. Pour rendre ma pensée plus claire, je dirai que le vrai *bluff* n'est pas tant la *poudre aux yeux* que l'*audace*. Dans la vie ordinaire, plus un homme a d'esprit — et par ce mot j'entends le talent, l'astuce et l'ambition — plus il réussit ; ses spéculations seront d'autant mieux accomplies qu'il aura mis, dans l'étude des moyens, moins de raisonnement et de science, c'est-à-dire plus de génie. En France le génie vient spontanément, et encore, sans parler du génie militaire, n'est-ce en général que du génie spéculatif, littéraire ou artistique ; le génie pratique est laissé aux autres peuples, surtout aux Russes et aux Américains. Ceux qui ne connaissent pas la diplomatie et à qui leur intelligence ou leur éducation n'a pas révélé la force de la duplicité et du mensonge restent sur un trône moins élevé que les *roublards;* ceux-là, en langage convenable n'ont pas d'adresse. Que voulez-vous? c'est un triste aveu, mais ça y est. Le cœur des hommes est, comme on dirait de l'enfer, pavé de bonnes

intentions; c'est peut-être ce qui l'alourdit tant... En tous cas, il n'est pas facilement convertissable, et la proportion de ceux qui parviennent à s'élever franchement à Dieu, c'est-à-dire à la vie supérieure, est si minime qu'il n'est pas permis d'espérer la conversion universelle par les moyens humains.

Mais si les Latins veulent la paix universelle et que les races du Nord n'en veulent pas, ceux-là jetteront-ils leurs armes à la mer pour laisser triompher ceux-ci? Le sage doit-il souffrir pour ses principes et laisser régner le méchant? Non. Il faut accepter la République, comme dirait Léon XIII, pour combattre le mal; c'est-à-dire le régime du plus fort, des adroits.

Le christianisme comme la plupart des religions a essayé de détruire dans l'homme le culte de la force pour y suppléer celui de l'amour et de la charité... C'est nous rapprocher de la vie supérieure. Mais, hélas! les hommes sont loin d'être tous chrétiens ou tous religieux, surtout depuis qu'on a secoué le joug d'une autorité suprême dans l'univers religieux et que la force matérielle qui pouvait seconder la force mystique de la charité et de l'amour n'est plus qu'au service des intérêts purement humains.

La civilisation par la religion est à recommencer : on veut aujourd'hui établir le culte

de l'Humanité... Sera-ce suffisant! Est-ce possible? Est-ce désirable?...

Il faudrait s'entendre... Il est certain que tant que les hommes ne se désintéresseront pas complètement des biens matériels et des avantages du siècle comme Jésus-Christ, ils manqueront leur vocation d'apôtres divins; ils resteront ce que sont les hommes : des lutteurs pour la vie.

Nous chercherons toujours, comme Fénelon, à établir sur la terre la république de Salente où tous les hommes seraient justes et bons sous un régime idéal; on réussira certainement à civiliser l'homme et à adoucir ses mœurs, mais sa cupidité ne s'éteindra ou ne se rassasiera que dans un monde meilleur. L'abnégation et le désintéressement étant une condition préliminaire pour l'établissement de Salente, l'histoire et la philosophie la plus naturelle nous défendent d'espérer un tel Paradis terrestre. D'ailleurs, la domination de l'or disparaîtrait-elle qu'il resterait encore celle de l'intelligence, qui serait plus cruelle que l'autre. On oublierait encore que *servir c'est régner* et que le « Fils de l'Homme est venu pour servir ».

Donc, aux armes créatures!...

*
* *

Nous nous dirigeâmes ensuite vers une librairie dont les vitrines étaient remplies de gravures et de photographies représentant les environs d'Avranches.

Pourquoi sont-ce des maisons anglaises qui ont le monopole des illustrations de la France? Sont-ce les Français qui, au premier rang, produisent les vues gravées ou photographiées des lieux intéressants de l'Angleterre? Je ne crois pas. Non. Hélas! ce satané génie des affaires... ils ne l'ont pas.

Je lisais il y a quelque temps dans les *Petites Affiches* l'avis officiel d'organisation d'un puissant syndicat anglais, au capital de plusieurs millions, dont le but était... devinez!... Je vous garantis que c'est fort, mais que surtout c'est audacieux... dont le but était d'acquérir des châteaux historiques en France pour y attirer les étrangers — les riches naturellement, les millionnaires — désireux d'habiter un moment les lieux célèbres.

Les Français ont-ils jamais eu l'idée de tenter une pareille exploitation en Angleterre?...

Eh ! que voulez-vous... ce satané génie des... C'est bien douteux..

Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours des offres soient faites au gouvernement pour l'acquisition de Notre-Dame ou du Louvre, tout en bloc... Eh parbleu ! si pour Notre-Dame l'on offrait quelques milliards de dollars pour y installer un prédicant et fixer l'entrée du saint lieu à deux ou trois louis... Ce serait une superbe affaire, et je crois que la vente pourrait se faire sans que les Parisiens s'en aperçoivent.

Ce sont là quelques observations qui nous consternent.

*
* *

J'achetai une reproduction photographique du spectacle auquel je venais de m'arracher. Le jeune homme qui me vendit cette image me dit d'un ton très doux et infiniment poli :

« N'est-ce pas, monsieur, qu'on a une belle vue de là-haut?

— C'est superbe. »

Ce jeune homme n'était pas grand ; mince et débile avec un visage ovale et proéminent comme un profil de Louis XVI, il avait des yeux qui, quoique mal fendus et un peu écartés sur une peau de roussi, exprimaient beaucoup de sympathie ; il parlait peu, mais avec modestie et bonté. La vivacité de son caractère était tempérée par une grande modération et beaucoup de respect. Son obséquiosité n'était ni basse ni feinte. Il était sympathique. Ajouté à cela un petit défaut de langue qui le faisait un peu zézayer. Il avait juste ce qu'il faut, y compris une continuelle naïveté, pour gagner l'estime peu profonde mais durable des gens. Pour moi, c'était le type du jeune garçon de magasin de Québec qui, ayant fait une partie de ses études et ayant manqué des ressourses nécessaires pour prendre un commerce, est entré au service d'un épicier ou d'un drapier. Il a assez étudié pour savoir qu'il ne sait rien ; il aime sa ville natale, son Québec qui, selon lui, est le plus ancien château-fort de la race française en Amérique, celui dont les souvenirs historiques sont merveilleux, légendaires, épiques... son patriotisme est son plus précieux sentiment. Connaissant bien l'histoire canadienne, il en a retenu les moindres détails, et il a pleine confiance en l'avenir. Ce n'est pas un rêveur ni un spéculateur... il n'oserait certes

jamais se lancer dans quelque entreprise nouvelle, oh non! Ce sont les sentiers battus qu'il faut prendre pour réussir!... Il croit au cours régulier de l'évolution des choses, surtout des choses de la vie individuelle. Courageux, se levant de bonne heure, allant régulièrement à la grand'messe, — il le faut bien, car les intellectuels ne vont qu'aux messes basses, — où parfois il fait entendre, à travers la tempête de l'orgue, sa voix sèche et rouillée comme le son d'une vieille faux qui tombe sur la pierre, faisant partie de quelques sociétés de jeunes gens où ses conseils sont écoutés, il fait penser aux maîtres d'écoles de village dont il n'a pas l'âge mais dont il a les habitudes circonspectes et la solide conscience.

Ainsi à mesure que je pénétrais dans les populations françaises et que je m'entretenais avec elles, jusqu'au moment où je suis allé m'asseoir à la cheminée des paysans de Bretagne et des bords de la Loire, j'ai découvert des types familiers et j'ai éprouvé des sensations troublantes du pays canadien.

« Pourrions-nous trouver le conservateur de la bibliothèque? dis-je au jeune homme.

— Ah! je le crois bien. Vous désireriez voir notre bibliothèque, sans doute? Ah! monsieur, elle vaut la peine d'être vue; c'est, je crois, une des plus belles bibliothèques du pays.

— Ah !

— Oh ! il y a bien, dans notre bibliothèque, au moins onze à douze cents volumes... Ainsi, vous voyez ! »

Pour une ville de huit mille habitants, je ne trouvai pas cela extraordinaire.

Quant au conservateur de la bibliothèque, il n'était pas en ville ; le concierge nous apprit qu'il y avait au moins quinze mille volumes et un très grand nombre de manuscrits provenant du Mont Saint-Michel.

Le Français, pour faire aimer sa ville et pour la célébrer à l'occasion — oui, à l'occasion, c'est-à-dire quand il y pensera, — se dérangera spontanément et n'aura aucune honte à accompagner son hôte à travers les rues. Chez l'Anglais c'est différent, à peine un ami est-il arrivé chez lui qu'il l'envoie aussitôt, accompagné de son groom ou de son valet faire le tour de la ville. Lui, il est trop occupé ; il reverra son ami ce soir, à temps perdu.

* * *

Nous partîmes d'Avranches vers dix heures du matin pour aller au Mont Saint-Michel en

passant par Pontorson. La route était, au départ, un peu fraîche par suite de la giboulée de la veille, mais elle ne tarda pas à devenir meilleure. De chaque côté du chemin, sur les talus qu'on a élevés en guise de mur, poussent des mûriers couverts de baies. La mûre est un petit fruit qui n'est pas inconnu chez nous. Les Bretons n'en mangent jamais ; on dit qu'ils préfèrent les poires et le raisin ; comme dans certains cantons du Canada on ne connaît ni les poires ni le raisin, on mange des mûres avec du lait. Plus loin, ce sont des pommiers qui bordent la route ; le sol est couvert de pommes vertes et vermeilles qu'un gros paysan qui passe repousse avec ses sabots comme des choses méprisables. Le chemin est de plus en plus beau ; les côtes sont cependant fréquentes et assez raides. Mais, en revanche, comme la route qui conduit de Pontorson vers la mer, file droit comme une flèche, en levant la vue. nous pouvions prévoir la longueur et la rapidité des montées et des descentes et nous épargner ainsi les dangers et les risques que l'ignorance m'a fait courir dans le coteau de Louveciennes à Marly. Aussi en profitions-nous avec passion ; nous nous plongions tête baissée dans les vallons comme des oiseaux de proie sur des abîmes. Bientôt nous arrivons au sommet d'un plateau qui est le point culminant des côtes du

Nord en cet endroit; au-dessus des vergers et des bois qui s'étendent jusqu'aux rivages de la mer dans un ciel de lazulite, nous apparut le féerique mont qu'a décrit Paul Féval :

Le temps n'estoit mie mieux
Du bleu estoient vestuz les cieux
Et le beau soleil cler luisoit.

Ainsi vu de loin, couvert d'une teinte de bronze et de pourpre pâle dans un éther bleu, de ce bleu d'oxygène non incolore qu'on voit au lever du soleil à la lisière des forêts lointaines, il rappelait les châteaux légendaires suspendus par des chaînes d'or dans des bleus inconnus.

Élancé vers le ciel, comme autrefois l'imprenable cité de Tyr, chantée par Fénelon, couronné d'une immense abbaye greffée dans le granit et surmontée d'une flèche fine et luisante comme une lance d'Argail, hast merveilleux garni à son extrémité d'un saint Michel en cuivre repoussé du poids de huit cents kilogrammes, le Mont nous apparaît comme à travers une lunette stéréoscopique, comme la photographie brumeuse d'une Venise dorée par les rayons d'un soleil couchant.

Aux époques lointaines, où l'intérieur de l'Armorique était une mer petite *(mor bihan)*, la presqu'île de la Bretagne n'existait pas. La

conformité des côtes de la France était tout autre de ce qu'elle nous apparaît aujourd'hui. Deux zônes parallèles de schiste et de gneiss cristallins descendant, ainsi que les arêtes puissantes du dôme de l'Institut, du massif central de la France, s'avançaient dans l'océan, ainsi que deux grandes pattes d'araignée, l'une sur les Côtes-du-Nord, en passant par Saint-Malo, Cancale, Guernesey et les îles voisines, et l'autre au sud du Morbihan actuel, en passant par les îles de Groix, Belle-Isle et d'Yeu. Dans la période primaire, ces arêtes de schistes granitoïdaux encadraient le *mor bihan;* ce bassin fut naturellement transformé par le travail de la mer : les roches que l'eau rongeait en les dissociant devinrent des schistes argileux qui sont le cambrien. Les schistes ont percé cette croûte dans la suite des temps — il en est surgi des monts de schiste rouge et des éruptions quartzites appelées poudingues à cause de la composition même de ce schiste, qui est cimenté et rayé à l'imitation d'un bloc de marbre. Le tassement qui s'est opéré dans ce bassin a relevé le niveau même du sol et a fini par repousser la mer bien loin vers l'ouest, en laissant toutefois des témoins éternels des premières transformations du sol, comme les îles qui sont aujourd'hui sur la côte occidentale. Le travail de la mer a plus tard recouvert de sable le fon-

dement schisteux du terrain, et on voit encore aujourd'hui, à marée basse, des affleurements sablonneux qui relient l'île de Noirmoutiers au continent. Le Mont Saint-Michel, détaché de la terre ferme par le travail incessant de la mer, s'éloigne continuellement au sein des flots. Cet envahissement des ondes est tel que sur les bords dentelés de Belle-Isle-en-Mer, où la mer courroucée fouette sans jamais s'arrêter, l'on admire des cavernes creusées dans le flanc et des blocs de granit échancrés par la vague corrodante de l'Atlantique. Toute la côte de Bretagne est ainsi dentelée et meurtrie par les eaux, qui semblent vouloir reprendre possession de ce coin de terre qu'elles occupaient dans les temps préhistoriques.

On a construit une forte et large estacade qui relie la côte au Mont Saint-Michel, distant de deux ou trois kilomètres ; un tramway à vapeur nous y conduit, et une route macadamisée, bordée d'un parapet en pierre, permet aux voitures de s'y rendre.

Qui nous donnera le pont transatlantique?

Il était deux heures quand nous atteignîmes le pied de cette merveille ; avant de nous engager dans la rue principale, qui est le seul passage digne du nom de rue (ruelle ou venelle serait plus juste), nous jetons un regard dans ce qu'on appelle là-bas l'Avancée, où se trou-

vent les Michelettes, grosses bombardes du xve siècle. Longtemps avant d'arriver au Mont Saint-Michel, quelqu'un nous avait parlé de la fameuse mère Poulard et de ses omelettes. En entrant dans cette ville, dont on pourrait faire tout le tour extérieurement peut-être en une demi-minute, il ne faut certes pas craindre d'être embarrassé pour en commencer la visite. A peine a-t-on franchi l'entrée qu'on se trouve au centre des affaires. Un grand tableau fixé dans l'encoignure que fait une saillie du roc et la façade d'un établissement, représente *Madame Poulard aîné*, tenant une longüe poêle au-dessus de la flamme d'une cheminée, et l'on a à peine fait dix pas qu'une dame de taille élégante, brune et jolie, à la bouche toujours souriante, se tenant sur le seuil de son établissement, vous souhaite la bienvenue, comme si elle était la reine de ce petit royaume. Dans le passage étroit qu'on appelle la rue principale, on rencontre des pêcheuses, des ânes et des Anglaises.

Je crains qu'on m'accuse de voir anglais dans mon voyage ; j'en serais consterné. Je suis sûr que si je faisais un voyage en Angleterre, je n'y rencontrerais que des Français ou des Boers...

L'hôtel de la mère Poulard semble être une maison de famille ; tout le monde entre dans la

vaste cuisine qui donne sur la rue et, sous prétexte d'aller demander un renseignement on cherche des yeux la cheminée où le plus célèbre cordon-bleu en omelettes viendra tout à l'heure opérer. Mais elle *la connaît*...

« Je vais en faire une dans deux minutes, madame!... »

« Messieurs, désirez-vous monter en haut pour déjeuner, ou si vous préférez rester en bas? Vous serez mieux là-haut... On va vous y conduire... »

Nous y montons par un escalier extérieur taillé dans le roc : là nous avons une vue complète de la mer; la grande table d'hôte longue de sept ou huit mètres ploie sous l'énorme quantité de vivres dont elle est chargée; on se croirait arrivé dans une ferme canadienne pendant le carnaval, un soir de *fricot,* c'est-à-dire de festin. au moment où le père Baptiste, coiffé de son antique *tuque* (toque) bleue, va successivement à tous les convives offrir, en croisant les deux bras, le verre et la bouteille pour le coup d'appétit. A peine sommes-nous assis, que deux ou trois dames d'un âge mûr, mises avec propreté et rayonnantes de belle humeur, s'approchent pour servir l'omelette ; elles étaient comme des cousines et des belles-sœurs qui récemment arrivées de la campagne seraient joyeusement au service de leur distinguée pa-

rente, Mme Poulard aîné. On remplit littéralement nos assiettes d'affriolants lambeaux dorés du plat célèbre. Nous avions à peine fini de manger que ces dames reviennent à la charge et nous offrent une répétition de la gourmandise ; elles le font avec une insistance si cordiale et si franche qu'on se laisse vaincre... et voilà qu'en un tour de main nos assiettes sont de nouveau enfaîtées.

Il en est — comme les imprudents et les constitutions délicates — qui regrettent d'avoir mangé du jambon ou du saucisson au début et qui songent au dessert, quand arrivent successivement les plats de résistance, qui sont infinis. Bref, telle est l'hospitalité de cette maison qu'on se croirait définitivement dans un joyeux château du temps de Rabelais.

L'étranger, qui est d'ordinaire assez habilement exploité, ne l'est pas du tout chez Mme Poulard aîné et très peu dans les boutiques et les bazars de cette tour de Babel. On voudrait vivre longtemps au Mont Saint-Michel et c'est avec chagrin qu'on le quitte. Mme Poulard tient dans un coin de sa grande salle à manger une galerie des lettres, cartes, croquis, peintures même que lui ont laissés les visiteurs en reconnaissance des amabilités reçues ; car il y a des Américaines et des Anglaises qui, fascinées par Mme Poulard, s'installent chez cette *amie* pour

jouir de sa bonne amitié durant quelques semaines. J'y ai vu des compliments et des hommages qui expriment des tendresses infinies. Nous ne pûmes résister à la tentation de lui laisser un portrait de Krüger. Seulement Mme Poulard nous demanda la permission de ne pas l'exposer dans sa galerie, mais de le mettre dans ses appartements, vu le grand nombre d'Anglais qui viennent chez elle. Elle ne fait pas de politique, Mme Poulard ; elle est avant tout diplomate. Tous les peuples sont admis dans sa cuisine ou devant sa porte, dans la rue, où elle dresse des tables, aux jours d'affluence ; elle ne parle ni esperanto, ni volapuk, c'est tout juste pour dire *good bye* et *aufwiedersehen.*

*
* *

Nous faisons l'ascension des ruelles et escaliers qui contournent le rocher et nous prenons plaisir à examiner les petits établissements de curiosités, de photographies, d'illustrations et de bijouteries qui sont de chaque côté de nous. Naturellement tout est frappé au coin de saint Michel et d'excellente marque de fabrique an-

glaise. Le spectacle de la mer varie légèrement à mesure que nous approchons du sommet du mont : l'île de Tombelaine, qui est située à trois kilomètres, nous apparaît comme reposant sur un lit de sable hors de l'eau : c'est que la marée est basse. Nous voudrions nous y rendre à pied, mais les gardiens nous préviennent qu'il est dangereux de s'y risquer, à cause des sables enlisants où nous sommes exposés à nous engager.

Mais j'éprouvais un désir violent d'aller plus près de la mer ; elle me fascinait : je voulais la toucher de plus près. Caresser cette grande bête farouche était pour moi une espèce de rêve fantastique, une ambition romanesque. J'enviais les pêcheurs de crevettes et de moules qui se promenaient pieds-nus dans les rochers et sur les sables cuivrés de la mer déchalée. J'exprimai au guide le désir d'y aller.

« Si vous voulez périr, dit-il, vaut autant vous lancer d'ici sur le rocher. Vous ne connaissez pas ça, vous autres, mais c'est nous qui en savons de terribles histoires arrivées d'ici Tombelaine. »

J'abandonnai le projet, sans cependant rester persuadé de l'inanité de mes désirs.

Une heure plus tard, quand j'entendis des personnes de l'endroit s'entretenir avec d'autres étrangers des périls de la mer et des malheurs

arrivés aux pêcheurs même, je me félicitai de ma prudence[1].

« Rien n'est sublime comme ce roc solitaire, dit le Héricher (*Avranchin monumental et historique*), qui associe la grandeur de la scène, la force et la magnificence des monuments, la solennité des souvenirs. Peu d'hommes ont des facultés assez étendues pour l'embrasser dans la plénitude de son expression ; il faudrait à la fois âme croyante, imagination artiste, courage militaire, sentiment poétique, jugement pro-

1. J'emprunte à Joanne quelques descriptions de la Merveille du Mont Saint-Michel qui est une des plus belles œuvres de l'art architectural français.

Elle se compose de deux bâtiments qui se font suite avec des niveaux d'étages un peu différents et des ordonnances architectoniques particulières. Commencée sous l'abbé Jourdain en 1203 à l'aide d'un fort subside du roi Philippe Auguste, elle fut terminée par le cloître deux ou trois ans après la mort (1264) de Richard Toustain. Chacun des deux bâtiments composant la Merveille est divisé en trois étages : le bâtiment occidental, un peu plus court mais plus large dans ses parties supérieures (grâce à la disposition du rocher qui a permis d'asseoir de nouveaux murs du côté de l'ouest) comprend : au rez-de-chaussée, le cellier, salle à trois nefs inégales dont les voûtes épaisses, à simples arêtes, reposent sur des piliers carrés ; au premier étage, la salle capitulaire, ou salle des chevaliers, salle splendide à quatre nefs dont les croisées d'ogives reposent sur des colonnes ; au second étage, le cloître qui, au lieu d'être de plain pied avec la salle capitulaire comme partout ailleurs, est directement au dessus. Le visiteur s'arrête volontiers dans le cloître pour en admirer les deux cent vingt élégantes colonnettes de granit rose qui sont disposées sur

fond, rêverie vagabonde, pour comprendre cette chose sans pair qui subjugue l'âme entière par sa grandeur, sa variété, et l'on peut dire par son étrangeté. »

Après avoir examiné soigneusement tous les détails de cette merveille, sans oublier les sombres cachots ni les oubliettes, nous passions à travers un couloir sombre et glacial où nous remarquâmes les grosses pierres du mur qui ont été creusées en forme de niches par les courants d'air salin qui, depuis des siècles, sifflent lugu-

deux rangs *en herse,* et les charmants fleurons de motifs variés, sculptés entre les arcades, sous le berceau en bois qui couvre les galeries. Au cloître est attenante une petite pièce voûtée ayant servi de chartrier.

Le bâtiment oriental de la Merveille contient : au rez-de-chaussée, l'Aumônerie (salle où les moines recevaient les indigents assistés par eux); au premier étage, le réfectoire à deux nefs comme l'Aumônerie, mais avec d'élégantes croisées d'ogives reposant sur de sveltes colonnes; au second étage, le dortoir, sans voûtes ni piliers. La Merveille est dominée, comme d'ailleurs toute la masse du Mont, par l'église qui date de deux époques : XIIe et XVe siècles.

La plupart des constructions sont d'un beau granit fin qui, malgré sa dureté, a été travaillé avec soin. L'origine du culte de saint Michel au Mont date du VIIIe siècle. Le nom de l'île a été successivement : *Tombe, Saint-Michel-en-Tombe, Saint-Michel-en-Mer, Saint-Michel-au-péril-de-la-Mer, Saint-Michel-du-Mont,* le Mont Saint-Michel. Autrefois tous les bâtiments étaient en bois. On voit encore aujourd'hui, en dehors des murs, quelques arbres, reste d'une antique forêt appelée la forêt de Scissy, qui s'étendait probablement jusqu'au continent d'un côté et à l'île Jersey de l'autre.

brement par les larges fenêtres éternellement ouvertes, dans le corridor. Dans leur vol à travers les temps et les âges qu'ont-elles emporté, ces ondes éthérées qui recueillaient au passage les conversations mystiques des moines antiques? Où sont envolés les murmures monotones et traînards de ces voix d'outre-tombe qui venaient dans les froides arcades de l'abside psalmodier, au milieu de la nuit, des cantiques doux et fervents? Où sont passés les gémissements de tant de valeureux prisonniers anglo-saxons qui sont morts dans l'horreur des cachots affreux de Saint-Michel-au-péril-de-la-mer? Où sont allés les beaux chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, qui tenaient leurs assises solennelles dans la haute et illustre salle des chevaliers? L'âme des grands abbés qui construisirent lentement et avec tant de science ce vieux moutier pour la gloire du vaillant saint Michel ne sort-elle jamais du granit qui renferme leurs ossements pour venir pleurer dans la nuit, avec les voix lugubres du même vent, les jours de vie monastique où la piété et l'amour transformaient les montagnes? Ces cadavres, qui ont été déposés dans le roc même, ne viennent-ils pas la nuit, à travers les longs couloirs sombres et froids, frôler les murs rugueux et noirs qu'ils habitaient autrefois? Et la mer qui les connut jadis ne se plaît-elle pas à apaiser alors ses hur-

lements et ses vents sourds et plaintifs pour écouter la rude harmonie des voix caverneuses psalmodiant des chants anciens? Les blancs moines tout encapuchonnés ne viennent-ils pas s'asseoir là, sur ces bancs élevés qui ont été taillés dans le mur et où le prieur venait jadis laver les pieds de ses frères? Et en ouvrant la portière basse et humide des noires oubliettes, n'aperçoivent-ils pas, dressés devant leurs regards hideux, les spectres de ceux qui furent autrefois lancés dans le vide, sur les rocs, et que la mer venait recueillir avec une fureur de lionne affamée?

Si la nature humaine n'a pas assez de facultés pour pouvoir embrasser à la fois l'expression religieuse, militaire, poétique et mystérieusement mystique qui se dégage de cette étrange vision, il y a assez pour une âme de méditer sur un seul trait du fauve caractère de ce prodigieux monument : le transport religieux des âmes d'alors suffit pour accabler notre esprit incrédule et endurci de ce siècle d'airain.

Je songeais alors aux congrégations nombreuses qui, aujourd'hui encore, ne sont pas comprises du peuple. Pourquoi n'ont-elles pas conservé, aussi universellement qu'elles l'avaient autrefois, le prestige divin de leurs ferventes passions? Les persécutions dont elles sont victimes sont-elles des expiations? Le

siècle, en devenant libre et éclairé, a perdu l'ardeur ascétique que les monastères lui avaient appris à cultiver; il s'est refroidi. En prenant possession de secrets nouveaux il a perdu le tempérament mystique que les moines lui avaient donné; son amour de la science l'a emporté sur la foi de ses pères et, tout en devenant moins pieux, il s'est transformé en apôtre à son tour; il crut, lui seul, posséder la vérité; de là vint la lutte et l'affaiblissement de la religion.

La plupart des femmes canadiennes, dans leur simple et naïve religiosité, sont tellement effarées de constater tous les jours l'énorme différence de tempérament — elles appellent cela le tempérament — qui existe entre les Français et les Canadiens, qu'elles tremblent *(sic)* à la vue d'un Parisien qui, pour elle, incarne l'esprit malin de l'impiété monstrueuse; elles prennent la galanterie d'un Français pour de la pire perversion. L'amour de la liberté et de l'indépendance, disent-elles, les a rendus méchants et diaboliques : ils ont tant persécuté l'Église!... La vue d'un Anglais est souvent moins terrible que celle d'un Français.

Il semble que pour triompher dans cette rivalité de la pensée mystique et de la pensée pure les apôtres du Christ doivent reprendre la place du Fils de l'Homme dans l'humilité, la pauvreté et la douceur. Je me rappelle une

série d'articles d'une grande érudition et d'une profonde piété parus, il y a quelque trois ou quatre ans dans la *Revue canadienne* sous la signature du T. R. P. dom Benoît au sujet des institutions apostoliques des premiers siècles du christianisme : le savant chanoine terminait ces articles en criant aux clergés modernes : « *O réforme, réforme-toi !* »

L'avenir de l'âme humaine doit-il dépendre de la religion ou de la science? Presque tous les Canadiens opinent pour la religion ; il n'y a pas comme en France une proportion quelconque du peuple qui croit exclusivement à la science. Si l'on en croit les exemples qui se produisent de nos jours, ce sera peut-être (pardon lecteur, je nolise peut-être un bateau...) dans une harmonie, difficile à établir d'ailleurs aujourd'hui, des deux : si tel est le cas pour les intellectuels, les humbles trouveront un refuge naturel auprès des grands penseurs qui ont fini et qui finiront par se déclarer croyants.

* * *

Du Mont Saint-Michel à Paramé le trajet n'a pas duré plus de trois heures. Nous avions pris

une route qui longe le rivage de la mer : partout des moulins à vent dont les grandes ailes, tournant sur le fond gris du ciel avec une lourde lenteur, comme les grandes ailes d'un goéland, dressaient leur silhouette brune sur l'horizon attristé par le départ du soleil. La brise vint à fraîchir et la marée commença bientôt à monter avec un bruit de vagues croissant. Le chant de la mer qui déferlait parfois sur les côtes, mêlé aux déclics métalliques qui se produisaient régulièrement à chaque tour de roue dans les grands moulins qui font sentinelle sur la côte comme des épouvantails, produisent une impression de pénitence monotone. A côté du lent travail de la mer, le broiement du blé effectué par les ailes du vent dans un pré où personne n'est même là pour attendre sa mouture nous dit combien la vie des champs est dénuée de passion, de fièvre, et de cette excitation des villes qui ne laisse aucun moment à la rêverie. C'est le travail lent et sûr de la nature qui donne cette faible animation et cet entrain régulier et presque insouciant des choses et de la vie.

Nous voyions parfois jusqu'à sept ou huit moulins situés en perspective sur le bord de la mer et agitant leurs bras comme de grands fous qui feraient des signaux à quelqu'un venant sur la mer par un pâle soir d'automne.

CHAPITRE V

Rêve fantastique à Paramé. — Maison de Jacques Cartier. — Saint-Malo; départ de Cartier. — Musée; archives. — Esprit d'autrefois. — Voyage de nuit; vieux refrain populaire.

Le soir même je dormais profondément dans un excellent lit de l'Hôtel Continental de Paramé, à deux pas de la mer, quand, à un moment imprécis de la nuit, ou à demi éveillé, je revis en rêve les piliers trapus et noirs comme des dieux hindous dans la crypte sombre et mortuaire qu'à l'aide d'une bougie j'avais traversée la veille dans l'abbaye du Mont Saint-Michel. Les réflexions et les impressions que j'avais senties dans cet autre âge où j'avais passé, me revinrent en mémoire. Bientôt je me sentis capable de m'élever dans l'espace et d'y circuler; il fallait cependant pour m'y tenir que j'aille à la course et en décrivant une courbe; autrement j'étais incapable de me détacher de la terre. J'allai ainsi me promener en rasant les remparts et les vieilles tours qui protègent la

ville de Saint-Malo. Puis je me transportai soudain sous les murs du Mont Saint-Michel : je vis l'île de Tombelaine qu'on ne m'avait pas permis d'aller voir par terre. Ce fut l'affaire d'un instant de m'y rendre dans les airs; elle me parut déserte et froide; puis je repassai à l'endroit où le guide nous avait récité, la veille, le boniment accoutumé : de longues files de bénédictins sortant par théories blanches et interminables des cavernes du rocher, passaient avec des rires sardoniques comme si la mort était devenue pour eux un compagnon aimé et comme si dans leur nouveau royaume ils étaient heureux... Je sentais de vifs courants d'air qui, comme le plat d'un sabre sur la gorge, me crispaient. Le vent hurlait dans les grandes cheminées comme un chien qui pleure de froid au dehors. Les bénédictins s'inclinaient profondément du côté où avait été l'autel autrefois et relevaient, sous leur menton, les blancs suaires qui restaient accrochés à l'ossature chancelante de leurs corps : ces fantômes étiques et desséchés semblaient faire une pantomime fantasmagorique autour d'un catafalque dressé dans le chœur et entouré de hauts cierges allumés que le vent éteignait et rallumait instantanément. Un moine mit une mitre blanche sur son crâne et, s'approchant du catafalque, enleva le grand drap noir moiré et liseré d'ar-

gent, qui recouvrait le corps d'un frère tout récemment décédé. Chacun des fantômes alignés en cercle autour de ce cadavre frais semblait, par son allure et l'expression de son facies livide, se réjouir de posséder un disciple éternel ou un compagnon de la mort de plus; la bise humide qui sifflait en passant entre les grands candélabres de laiton allumés, effleurait les joues du mort: une douleur aiguë me perça l'âme. Je souffrais en pensant aux morsures de cette atmosphère corrosive et aux miasmes emportés par l'air salin comme les atomes des pierres rongées.

De grands oiseaux au vol irrégulier et fantastique passaient et repassaient autour du moutier morne et désert comme d'indiscrètes hirondelles autour d'un vieux corbeau endormi sur un rocher. Le sinistre engoulevent croisait le hibou au vol mélancolique et sournois; une multitude infinie de chouettes effraies s'abattaient subitement, rapaces et terriblement agitées, avec un froissement de plumes et de becs qui ressemblait au bruissement des feuilles amoncelées et subitement balayées dans les chemins de savanes. Cet oiseau de la mort qu'on ne rencontre qu'en bandes ainsi que les jeunes *marlous* de Belleville, communique le frisson et jette l'épouvante. Deux fauxperdrieux gris, plus rapaces que la chouette, vinrent dis-

siper la nuée d'oiseaux qui voletaient avec fracas en rasant parfois les chapiteaux érugineux du cloître; j'allais assister à une curée macabre de vampires, lorsqu'un brusque coup de vent venant de la mer ouvrit violemment une des fenêtres qu'en me couchant j'avais laissée entrebâillée. Je craignais encore l'arrivée dans ma chambre de quelque bipède carnivore. Je réussis à m'éveiller complètement: ce dévergondage cérébral m'avait dérouté, et en me remettant au sommeil j'appréhendais avec horreur une répétition de la fantasmagorie; mais le reste de la nuit fut paisible.

*
* *

Nous nous disposions à partir pour Saint-Malo le lendemain matin, quand mon camarade, aussi avide que moi de trouver des vestiges du départ des colons pour le Canada, s'avisa de demander à la maîtresse d'hôtel s'il n'y avait rien à Paramé pouvant intéresser un Canadien.

« Mais comment donc, reprit la brave et gigantesque vieille demoiselle ; mais la *Porte à Cartier*... est-ce que vous l'avez vue?

— La maison de Jacques Cartier?

— Mais parfaitement, c'est à quatre ou cinq kilomètres d'ici : il faut voir ça... »

La brave femme nous indiqua une route qui conduit directement à un petit bourg situé en dehors de la ville. « Vous allez la voir tout de suite après avoir passé l'église », dit-elle. Il fallut bien demander cinq ou six fois notre route. Nous y arrivâmes enfin, heureux d'y trouver comme locataires une intelligente famille Macé.

Entourée d'une haute muraille, cette vieille ferme, à l'aspect un peu délabrée, est faite de pierre; une tourelle la flanque sur le côté gauche de l'entrée; des étables et des granges qu'on a construites dans ces derniers temps et une allonge à la maison en ont changé un peu la forme d'autrefois. Les gens du pays, en parlant de cette maison, l'appellent la *Porte à Cartier :* c'est probablement dû à ce que la porte du mur d'enceinte est surmontée d'un écusson sculpté dans la pierre aux armes de Cartier. On dit que la tour était autrefois plus haute de trois étages et que les fenêtres avaient des vitraux. Un des possesseurs anciens de la maison de Cartier fut, selon une tradition populaire, un corsaire célèbre du nom de Geffroy, surnommé le *capitaine Pendart,* et renommé dans le pays pour ses terribles exploits. J'ai

tenu à visiter tous les coins de la maison ; dans le haut, où vraisemblablement couchait le petit Jacques, il n'y a plus de chambre à coucher ; c'est un grenier. On y met des pommes de terre et des légumes. D'énormes poutres en vieux chêne traversent toute la pièce ; on y suspend des sacs de toile et des bouts de ficelle. Rien n'est plus triste que l'abandon dans lequel a été laissée cette relique. Quelques grandes armoires bretonnes, une magnifique pendule haute de dix pieds et dont le balancier de cuivre bruni a plus d'un pied de diamètre, la large cheminée où venait se chauffer le découvreur du Canada, la grande chambre à coucher garnie de trois ou quatre lits recouverts de ciels-de-lits, un berceau où l'on endort les enfants avec les mêmes refrains qu'au temps de Cartier, des crucifix, des chapelets accrochés aux colonnes des lits, des madones, un bénitier, quelques fleurs sèches... bref, tout le mobilier d'une maison canadienne, tels sont les objets qui ornent cette maison qui, plus féconde qu'un palais, a donné à l'humanité le fondateur d'un monde nouveau. Je me suis assis en face du foyer et j'ai mis mes pieds sur les chenets où plus d'une fois peut-être, dans son enfance, le *hardi navigateur de Saint-Malo,* pour me servir d'une expression consacrée par les historiens, s'est agenouillé près de sa mère pour prier la Vierge

de le faire marin. La carrière du marin dans ces temps-là était environnée de tant de dangers tant de la part de la mer que de celle des corsaires qu'elle a dû être le cauchemar de la brave mère du petit Jacques ; elle a dû pleurer bien souvent en entendant l'enfant faire des projets de grande navigation ; et puis s'est-elle rendu compte de l'œuvre accomplie par son fils quand celui-ci revint de son premier voyage au pays du Canada, dont il avait pris possession en plantant une croix de bois surmontée de l'inscription : *Gesta Dei per Francos?*

J'appris du locataire que plusieurs Canadiens étaient déjà venus visiter cette maison, que des démarches avaient été faites pour son acquisition par des autorités canadiennes, mais que la propriétaire s'était toujours refusée à la vendre. Enfin, j'inscrivis quelques lignes sur la pierre et, avant de partir pour Saint-Malo, je laissai au fermier ces quelques mots en souvenir de mon passage au foyer de Jacques Cartier :

Je me suis assis à ton vieux foyer,
Et j'ai médité sur la grande histoire
D'un passé glorieux, ô vaillant Cartier...
Tout vrai Canadien garde ta mémoire !

*
* *

Saint-Malo est situé sur un rocher de granit qui se trouve relié à la terre ferme par une bande étroite appelée le Sillon ; entre Saint-Malo et Saint-Servan se trouve l'anse des Sablons, qui est bordée de chaque côté par les quais des deux villes. Cette anse est tellement rétrécie et les quais opposés se rapprochent tellement qu'il suffit d'une tour roulante sur des rails placés au fond de l'eau, pour traverser d'une ville à l'autre. De grands ateliers de construction de navires, la pêche et la navigation font l'occupation des Malouins : les femmes font des dentelles dites *bretonnes*. Ce qu'on admire le plus à Saint-Malo, ce sont les remparts qui ont été faits au XVe siècle pour protéger la ville contre les invasions des Anglais. L'histoire des guerres de Saint-Malo rapporte que Marlborough a causé plus de douze millions de dommages aux Malouins. Mais aussi cette petite ville qui, par ses rues étroites, ses côtes et ses vieilles maisons, dont plusieurs sont encore

en bois, par ses remparts garnis de tours crénelées, ressemble à la ville de Québec, a produit une phalange d'hommes immortels dont elle s'honore à bon droit : Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Robert Surcouf, Moreau de Maupertuis, Lamennais, Chateaubriand et cent autres.

Après déjeuner, je quittai ma bicyclette pour aller faire une promenade au hasard dans les rues tortueuses et pittoresques et jusque sur les fortifications : je désirais passer là où avait passé Jacques Cartier. Sur les quais où jadis cent vingt-deux hommes s'embarquèrent sur deux navires après avoir assisté à une messe d'adieu, en route pour le Nouveau-Monde, je revoyais le capitaine entouré de toute la population malouine commander de larguer tout en tournant un dernier regard vers sa mère et ses concitoyens, qui saluent de puissantes acclamations les découvreurs du Canada : je vois à son menton la barbe noire dont la taille sera plus tard remise à la mode par le général Boulanger ; il a, sans doute, promis un cierge à la bonne *marraine* des Bretons, si elle le fait arriver à bon port : sa mère le lui avait recommandé... Puis, de l'autre côté de l'eau, je le vis rentrer avec fierté et respect dans le monde qu'il crée ; il arrive sur le golfe bleu du Saint-Laurent ; il monte ce majestueux cours d'eau

sur les bords duquel l'on ne voit que d'antiques forêts vierges, remplies d'une multitude innombrables d'oiseaux rares aux plumages étincelants, et fourmillant d'une faune brillante et superbe, comme la sauvagerie de ces lieux. Tandis que le rossignol interrompt un moment son chant joyeux, le majestueux aigle à tête blanche vient s'abattre sur la cime chevelue d'un énorme sapin, pour voir passer dans le large fleuve les fantômes majestueux et fantastiques des maisons flottantes surmontées de mâts et d'oriflammes et chargés d'hommes blancs, étincelants d'or et d'argent. Les bourgades indiennes s'agitent, les populations se transportent, les conseils des anciens se réunissent en grande excitation : on interroge le jongleur pour savoir le mystère des extraordinaires choses qui arrivent dans le royaume des hommes de la nature. Depuis des milliers d'années, peut-être, les populations huronnes et iroquoises, abénaquises, montagnaises et mille autres habitaient seules la forêt, les prairies et les bords enchantés du plus beau fleuve de l'univers. Que signifie cette étrange apparition? Le chef de la tribu entouré de ses sujets, sur le haut promontoire qu'on a appelé le Gibraltar du Canada et qui s'appelait alors Stadaconé, aujourd'hui Québec, regardait avec stupeur passer à ses pieds les vaisseaux de Cartier. Qui sait si à

cette vue il n'a pas pressenti tout le fantôme de la civilisation...

« Que dois-je faire? dit l'Agouhana au jongleur. Faut-il armer une flotte de huit cents canots et une troupe formidable de guerriers pour aller détruire ces hommes étranges ou faut-il aller leur porter des calumets et des bracelets de peau de serpents? Faut-il, pour apaiser le dieu des combattants, jeter des têtes d'oiseaux dans le fleuve ou brûler quelques femmes algonquines? »

Les femmes se lamentaient ; elles ramenaient leurs longs cheveux plat-collants dans la figure en signe de douleur ; les nerfs du cou gonflés et le regard fou, elles tiraient de leur gorge haletante une sorte de hurlement clair et triste comme l'alarme d'une sirène ; les enfants criaient, effrayés par leur mère, qui parlaient de les détruire plutôt que de mourir aux mains de ces envoyés de l'esprit malin ; les jeunes guerriers trépignaient de rage et de désespoir. Alors le jongleur, élevant la main pour apaiser le tumulte, dit : « C'est bien ! Areskoui est content et le visage pâle est bon. » A ces mots, on pousse de puissantes clameurs dans les airs, les guerriers déposent la hache de guerre sur le sol au milieu de la bourgade ; les vieillards s'approchent des femmes et leur mettent la main sur l'épaule en signe de joie et de conso-

lation. Le chef alors commande à la tribu de s'avancer avec lui à la rencontre des étrangers; Jacques Cartier les voit venir et se dispose à les recevoir gracieusement. Les femmes étendent des nattes sur l'herbe pour faire asseoir les Français : on échange des présents; le pacte est scellé, et Jacques Cartier acquiert la moitié d'une hémisphère. La civilisation avait ébloui ces peuples barbares et misérables; la religion contribua à faire le reste. Ce fut long, pénible et bien cruel parfois; à plusieurs reprises l'esprit sauvage se révolta et des villages entiers de familles françaises furent massacrés et incendiés dans la nuit par le fauve indien. Mais l'œuvre s'accomplit...

Ma pensée revint au port. J'étais absorbé dans la comtemplation de ce port d'où jaillit l'intelligence créatrice des peuples de l'Amérique et ce vieux roc de Saint-Malo où fut établi par la Providence l'aire des aigles qui, corsaires, navigateurs, découvreurs et poètes allaient à grande envolée vers ce monde d'outre-mer pour porter la parole française et la foi bretonne. Le rocher de Saint-Malo et le cap Diamant (Québec) sont comme deux énormes pics enclavant un abîme épouvantable où seuls les aigles osent fréquenter.

Quand on considère la pitoyable administration qu'eut cette pauvre colonie de la Nouvelle

France, on est tenté de redire après tant d'autres que la Providence avait des desseins suprêmes qui devaient s'accomplir en Amérique en dépit de tout. Si l'on songe que dans l'espace de deux cent cinquante ans, la France n'a consenti à envoyer que sept mille personnes pour l'établissement de la colonie du Canada, on est forcé d'admettre que le procédé n'était pas des plus énergiques, et que le peuple français serait fondé à éprouver avec amertume le deuil qui le frappa en 1763. Bien autre fut celui de l'Angleterre. Et pourtant, quand, après la perte du Canada, on a tenté une nouvelle colonie en Guyane, il a suffi de quelques dix années pour attirer dans ce pays, peu attrayant alors, huit ou neuf mille colons ; l'encouragement qu'on donnait à cette émigration était tel qu'on a dû refuser un nombre considérable de colons qui demandaient le passage en Guyane.

*
* *

J'allai ensuite visiter le musée, qui possède des débris du navire de Jacques Cartier ; le conservateur, devinant le culte que j'avais pour cette relique, me dit de prendre, si je voulais,

une parcelle de ces épaves immortelles : je tirai mon couteau... Je le piquai d'une main nerveuse dans une pièce de bois pourri et tendre comme du liège : j'en détachai quelques miettes que je mis religieusement dans mon porte-monnaie.

J'allai ensuite visiter la galerie des peintures où l'on me fit voir plusieurs portraits du grand découvreur ; j'aurais voulu me trouver entouré de compatriotes pour éprouver, comme en famille, un sentiment d'amour et de vénération ; les générations mortes de la Nouvelle-France se présentèrent à mon esprit, leurs vertus me paraissaient plus héroïques et plus sublimes que jamais. Un fervent enthousiasme me reporta aux grands jours de notre histoire : Daulac et ses seize compagnons meurent après douze jours de combat contre sept cents sauvages et sauvent la colonie ; Mlle de Verchères, seule à l'affût d'un canon, met une horde indienne en déroute ; Mme de La Tour commande la défense du fort Saint-Jean durant l'absence de son mari et succombe finalement sous le siège.

Les portraits de Surcouf et de Duguay-Trouin me font penser aux vaillants d'Iberville et de Brouillon, au P. de Quen, à Jolliet et Marquette, grands découvreurs de lacs, de fleuves, de montagnes, hardis aventuriers qui

entraient dans la forêt pour parcourir durant de longues années des solitudes éternelles dans l'espoir de reconnaître de nouveaux territoires pour le compte de la France.

Je passai l'après-midi à fouiller dans les archives qu'on avait bien voulu me permettre de consulter ; mais je m'aperçus bientôt que pour en prendre une connaissance utile et complète, il faudrait faire un séjour prolongé à Saint-Malo. Je n'en avais pas le temps.

Les chroniqueurs des XV[e] et XVI[e] siècles ont parfois des échappées de bonne humeur qui montrent bien le caractère jovial et gaulois de la race ; les détails qui abondent dans les actes de sépulture, tels que les éloges faits des vertus du défunt ; les circonstances pieuses du décès qui y sont racontées peignent aussi l'esprit religieux et sympathique des populations d'alors. Dans un acte de baptême du 3 juin 1542, on y lit par exemple des détails comme ceux-ci : « Le 3 juin 1542 fut baptisé une fille à Robin Oger et à Thomasse Ruel, — (deux noms très canadiens), — sa compaigne épouse... et furent commères Jehanne Hancelin, grand'commère et petite Guyonne Perrigault, et fut baptisée par vénérable et discret maistre Lancelot Ruffos... et à ce présens notables personnaiges pour accompagner et faire honneur au compère et commères. »

Autre formule :

« Le 9 février 1642, enterrement avec convoy de tous les religieux, tant Bénédictins que Récollets et de tous Messieurs du Chapitre avec leur clergé, du vénérable, noble et discret Messire Guillaume Le Fer... Son convoy fut assisté de tout le peuple de Saint-Malo et fut regretté d'un chacun tant grands que petits pour s'estre très dignement et devosieusement acquitté de ses charges, tant de chanoine que de vicaire perpétuel, lequel fut malade huict mois devant que mourir et souffrit son mal comme un sainct... et mourut avec une grande cognoissance en Jésus-Christ comme un sainct... et fut toute sa vie grandement charitable aux pauvres... »

Autre formule :

« Le 30 juillet 1529... et à ce présens plusieurs nobles personnaiges tant gens d'église que lays... et maistre Jehan Bostard chantre et fantastique de musique, enfans du pays de Grenoble où croissent les bons vins en saint Jafforin, et le discret maistre Jehan Faby couvrant et buvant en plusieurs lieux qui à lui ne appartiennent. Donné et fait par maistre Loys Guygnel, sieur de peu de monnoye, bachelier en l'église cathédral du dict Saint-Malo, et accompagné du seigneur de maistre Jehan Trublet, organiste aucune fois et diacre quand il peut. »

On trouve la même ferveur et la même sensibilité dans les enregistrements que font dans les journaux les choniqueurs des paroisses canadiennes. En voici un exemple :

« A Saint-Joachim de la... le 20 août dernier Mme Pierre X. N***... est décédée à l'âge de soixante-sept ans, un mois et quinze jours. Cette bonne mère laisse quatre orphelins : une fille et trois fils qui la chérissaient beaucoup. Voilà en moins de deux mois deux bien grandes épreuves que cette famille affligée a eu à subir dans les mortalités d'un père chéri et d'une tendre mère. Les funérailles ont eu lieu le 22 août. L'assistance était nombreuse [1]. »

1. *Une femme forte.* — A la Montagne de la Lime dans l'Assiniboine, le 16 de ce mois de janvier 1902, s'éteignait doucement dans le Seigneur Mme Norbert Welsh, née Cécile Boyer, entourée de l'affection de son mari et de ses enfants, de l'estime de tout le monde. Sentant sa fin s'approcher, elle voulut voir une dernière fois le prêtre qu'elle avait reçu si souvent dans sa maison. Bien qu'elle parlât français, elle voulait pour la dernière fois se confesser en *cri* sa langue maternelle. Cinq minutes plus tard, le R. P. Magnan était sur le chemin, sa monture dévorant l'espace des vingt milles qui le séparait de la malade. Elle reçut les derniers sacrements dans de grands sentiments d'humilité et de foi, puis s'endormit dans le Seigneur avec toute la sincérité d'une âme qui sait que la mort, pour un disciple de Jésus-Christ, n'est que le commencement de la vie.

Après ses funérailles qui ont eu lieu à la mission du Sacré-Cœur de Qu'Appelle où l'église pouvait à peine contenir l'assistance, celui qui écrit ces lignes eut le bonheur d'enten-

Dans un règlement pour « la garde et asseurer conservation de ceste ville et chasteau de Saint-Malo, tant par le procureur et les quatorze capitaines de la dicte ville... (12 août 1591) », je relève cet article : « Les dicts capitaines feront défense à leurs soldats ne jurer et blas-

dre son oraison funèbre, l'une des plus éloquentes qu'il eût jamais entendues, jugez-en lecteurs.

— Quelle bonne femme ! disait un homme, les yeux rouges de larmes. Il n'est pas à ma connaissance qu'elle ait refusé de rendre service, même une seule fois, à ceux qui se présentaient chez elle, et le nombre de ceux-ci dépassait souvent la douzaine dans un seul jour.

— Ce que j'admirais le plus en elle, disait une femme de ses voisines, c'est qu'elle gardait ses enfants chez elle à un tel point que ses grands garçons ne sont jamais allés même une seule fois à aucun divertissement.

— Jamais, au grand jamais, reprit une troisième, elle ne laissait sa fille sortir seule. Elle l'accompagnait *elle-même* soit au magasin, soit chez les voisins, dans les visites que suggérait la charité.

— Que c'était donc beau ! disait une autre, de la voir communier avec tous ses enfants toutes les fois que les Pères allaient dire la messe chez elle.

— Pour moi, reprit un autre, ce qui m'édifiait le plus, c'était de la voir s'éloigner délicatement de ceux qui commençaient à parler mal des autres : elle avait toujours quelque ouvrage à finir quelque part.

Excusez ma franchise, Monsieur le Rédacteur, mais les oraisons funèbres tant vantées de certains grands hommes sont bien pâles près de celle de cette dame célèbre dans les annales du ciel, les seules qui demeureront à jamais.

Cette femme avait reçu une *haute éducation* d'une mère qui ne savait pourtant pas la trigonométrie. (Extrait d'un journal canadien.)

phémer le sainct nom de Dieu sur les peines qui eschéent; » défense que la plupart des patrons canadiens font à leurs serviteurs ou employés. Il arrive que des ouvriers pris en délit de juron sont chassés immédiatement du chantier.

Nous visitâmes ensuite la bibliothèque, où je découvris qu'un monsieur Thomas avait composé et publié en 1759 un poème célébrant la gloire de Villier de Jumonville. La couverture du livre porte cette épigraphe tirée de Virgile :

Quod genus hoc hominum? quæ hunc tam barbara morem
Permittit Patria?[1]

Quand je quittai la mairie il était cinq heures; nous nous dirigeâmes vers la fameuse tour roulante ou *pont roulant*, croyant aller à Dinard : mais notre surprise fut grande au moment où nous nous aperçûmes que nous étions à Saint-Servan; nous y dinâmes, et après avoir traversé en bateau à Saint-Énogat, nous partîmes dans

1. Je signale aux historiens un vieux livre de Joüon des Longrais intitulé : « Bref récit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 par le capitaine Jacques Cartier aux *Iles* du Canada, Hochelaga, Saguenay et autres : réimpression figurée de l'édition originale rarissime de 1545, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque impériale, précédée d'une brève et succinte introduction historique, par M. d'Avegac. »

la direction de Saint-Brieuc. C'était la première fois que nous voyagions après dîner. Il était près de huit heures, et comme la route est bordée de bois de tous côtés, le jour tomba rapidement. La soirée était calme et fraîche. Les étoiles commencèrent bientôt à pointiller dans le firmament; nous n'entendions au loin que le chant solitaire et timide de quelque passereau discret: la cigale égrenait des trilles joyeuses dans les genêts, et les vibrations perçantes de sa gaieté nous arrivaient aux oreilles comme de fines moqueries et de folâtres ricanements. Pauvre petite! est-ce une romance ou une mélodie que tu chantes ainsi au voyageur? Est-ce toujours le même refrain?... celui qu'un jour tu chantas au bon La Fontaine?...

Mais la bicyclette va vite et bientôt le chant de la petite trottin de cigale devient si éloigné et si faible qu'on le croirait endormi. Nous venions de gravir un coteau lorsque le bruit d'une charrette qui roulait sur une route dure à notre droite vint brusquement attirer notre attention : un jeune homme chantait avec toute l'ampleur d'une voix sonore qui remplissait la campagne. Je prêtai l'oreille et je reconnus un refrain du Canada.

« Écoutez-moi ça! criai-je à mon camarade. »

La voix se tut; j'avais troublé le chanteur. Je descendis de bicyclette et j'attendis long-

temps, espérant que le jeune homme allait reprendre son couplet. Il traversa notre route : nous nous mîmes à l'écart et j'éteignis ma lanterne pour ne pas être aperçu. A peine avait-il passé à notre gauche, qu'il reprit avec assurance :

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

C'est une des chansons les plus répandues au Canada; une de celles qu'on apprend dans son enfance. Je l'écoutai avec une religieuse attention : à cette heure où règnent l'ombre et le silence, aucun bruit ne se fait entendre : le jour tout est lumière, bourdonnement; l'esprit n'a pas de véritable repos; au contraire, la nuit, si le chuchotement le plus discret de l'oiseau qui endort sa couvée s'élève dans l'épaisse ramure des pins et des charmes, l'oreille le perçoit immédiatement; la chute d'une feuille qui, le jour, ne frappe que la vue, parle la nuit à l'oreille, jette des frissons étranges dans l'âme et met dans l'esprit des réflexions profondes. On a plus de sensibilité : c'est la nuit qu'on pleure le mieux comme c'est le soir qu'on rit avec le plus de plaisir. Le jour se passe parfois sans qu'on lève les yeux pour voir le soleil, et dans la nuit le plus insignifiant phénomène sidéral fait lever nos têtes. Les chérokis d'Amérique

d'autrefois comme les sioux et les sauteux d'aujourd'hui qui collaient leur oreille sur le sol pour reconnaître l'approche de l'homme et en percevoir à deux jours de distance jusqu'au nombre et à la race, n'entendaient bien que le soir quand la lumière du jour était disparue.

Le bruit de cette charrette me plaisait... il me reportait dans les paroisses pittoresques de Québec, où les camions vides d'une charge de blé reviennent le soir en faisant clapoter dans les gros moyeux de bois les essieux bien huilés. J'écoutais le chanteur et quand finissait un couplet je devinais le début du suivant... La voix s'interrompait parfois pour donner un commandement aux chevaux ou pour répéter en sifflant l'air du refrain. L'écho faisait silence aux vieilles paroles de cette élégie tendre, et les vallons creux comme les masses de collines reposaient lourdement, assoupis dans l'obscurité sous un lourd voile de gaze. Les étoiles tremblotaient nombreuses dans l'éther comme des légions de farfadets qui veillent dans la nuit des Morts; on eût cru parfois que les coteaux sortaient la tête du gazon comme des enfants dans leurs berceaux qui se disent tout bas la nouvelle du passage de quelqu'un. Le mystère qui se dégage de cette campagne armoricaine est séduisant comme la mythologie celtique qui y est encore en honneur.

On voudrait résider auprès des bois sacrés qu'habite le merveilleux Merlin : on regrette d'être né loin de la simplicité et de la poésie ; on déplore en quelque sorte son ignorance de ce qu'est la douceur de la foi crédule des Bretons. Les Korrigans qui entassent des trésors sous les dolmens druidiques auraient, plus que les hommes, de la sympathie pour nous, et la fée Viviane consentirait peut-être à suspendre un moment la chute des eaux de la fontaine de Barenton, et quand les vieux *recteurs* nous raconteraient les enchantements des Poulpilcans et des Teuz nous serions doucement pénétrés d'une pieuse et salutaire émotion...

Bientôt je m'aperçus que les dernières notes de la douce romance se confondaient dans la distance ; le dernier couplet, dont les mots ne résonnaient plus à mon oreille avec netteté, me parut être la répétition du refrain, et mon imagination croyait encore entendre :

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

Nous reprîmes nos montures et décidâmes de nous rendre jusqu'à Plancoët.

Le reste du trajet fut parcouru assez rapidement et sans autre incident ; de temps en temps nous percevions un mignon petit cri de mésange, comme le pépiement d'un moineau qui

rêve en sommeillant. La lune vint à se lever et l'éclat de sa lumière suffit pour éclairer notre marche. La route était déserte : au loin dans les champs nous apercevions çà et là, à travers la croisée d'un hameau, une petite lumière rouge ; c'est sans doute une veillée en famille où les anciens racontent des légendes pieuses... on y parle de temps bien éloignés ; et les choses que la tradition transmet ainsi de père en fils ont peut-être eu leur origine dans les époques lointaines où les prêtres druidiques prédisaient à l'apôtre des Celtes d'Irlande, saint Patrice, la gloire qui s'attacherait plus tard à son nom. On y parle — c'est un sujet favori du Breton — de ceux qui ne sont plus, et avec ceux-là on évoque le souvenir lointain, transmis par les vieux, des familles parties un jour pour l'Amérique et qui n'en sont jamais revenues.

Au loin devant nous, une petite lumière brillait à travers la fenêtre d'une maison qu'on distinguait à peine ; je pris le parti de m'y arrêter pour passez la nuit. Nous y arrivâmes bientôt. C'était une des premières maisons à l'entrée du village de Plancoët.

CHAPITRE VI

Rencontre d'une Acadienne. — Veillée à l'auberge de Plancoët. — Histoire du Canada. — Colonisation française au Canada.

Nous avions fait vingt-six kilomètres après dîner et nous avions besoin de repos.

Je frappai à la porte. A dix heures on n'attend généralement plus de visiteurs ; si par hasard il en vient à une heure aussi avancée, ils entrent sans frapper, car ce sont des intimes. Stupéfaites et les yeux démesurément ouverts, la maîtresse de la maison et ses deux filles vinrent nous ouvrir : elles nous regardaient avec des yeux remplis de méfiance et de commisération à la fois ; elles avaient l'air de nous dire : D'où sortez-vous et que voulez-vous ? La vue de nos bicyclettes et de ma lanterne vénitienne que la flamme avait ébréchée, leur donnait la pensée de quelque étrange événement. Nous demandâmes l'hospitalité. A ces mots, quelques voyageurs, qui étaient restés assis autour de la

grande cheminée où l'on venait de parler d'aller se coucher, s'avancèrent vers la porte.

« Mon Dieu, oui! Ah! vous êtes bien fatigués, hein! dit la femme en s'emparant de nos bicyclettes. Rentrez!... Alphonsine, donne à ces messieurs un verre de café bien chaud. »

La fatigue se lisait assurément sur notre figure; je m'affaissai sur un des bancs qui se trouvent fixés de chaque côté de la cheminée et je promenai lentement mes regards sur la petite assemblée.

On commença par nous .demander s'il y avait longtemps que nous étions en route; de quel endroit nous venions et quel était le but de notre voyage. Chacun s'intéressait aux moindres détails de notre course, et les exclamations de pitié et de surprise s'échappaient successivement de toutes les poitrines à mesure que nous énumérions les étapes que nous avions accomplies depuis notre départ.

La voix d'une femme qui console ou qui s'apitoie, a quelque chose de touchant. On nous dévorait du regard. L'eau-de-vie, le café, la grande flambée de la cheminée, tout nous était offert avec une instance cordiale vraiment touchante!

Nous bûmes un grand verre de café fort arrosé d'eau-de-vie. Peu à peu nous nous sentions ranimés. Mon camarade avait continué à s'en-

tretenir avec le cercle de la maison, tandis que, les yeux dans la flamme du foyer je m'étais absorbé dans une molle rêverie. Il avait appris à ces bonnes gens qui j'étais et ce que je cherchais ; il leur avait dit qu'un exil séculaire n'avait pu nous faire oublier cette Bretagne d'où étaient partis les premiers hommes de la civilisation en Amérique, et les Canadiens gardaient beaucoup d'estime pour les Bretons. A ces derniers mots, je me tournai instinctivement vers mon camarade et nos hôtes. Un respectueux silence régnait dans la maison ; tous étaient ébahis, et les paroles de mon ami étaient écoutées avec une attention pleine de stupeur. Je sentais alors qu'un courant de sympathie et d'affection circulait dans le cercle de l'auberge ; j'avais la sensation d'être un objet de curiosité, une espèce d'oiseau rare tombé par hasard chez de braves gens. Sentant que la sympathie profonde de ces Bretons m'était acquise, je me laissai aller à une sorte de griserie de pensées que soutenait d'ailleurs la douce chaleur du feu ; je me figurai subitement que ce respect affectueux des gens s'exhalait des âmes comme cette chaleur bonne des paroles maternelles qu'on entend au retour d'une longue absence ; j'eusse été au milieu même de ma famille que je ne me fusse pas senti entouré de plus de tendresse. Avec cette sensation il me vint alors

l'inspiration de l'enfant qui après une longue absence se retrouve un jour au sein de sa famille et de ses amis. Et j'entrepris de parler du Canada. Je leur racontai brièvement les voyages de Jacques Cartier et son arrivée au sein des bourgades iroquoises sur les bords du majestueux Saint-Laurent, l'émigration des premières familles françaises à Stadaconé et les pénibles débuts de la colonie de la Nouvelle-France. Je leur parlai des luttes de Frontenac et je rappelai le souvenir de la défense du fort de Verchères par Mme et Mlle de Verchères, la destruction de Montréal et le massacre de ses habitants par les Iroquois. Puis, leur parlant des Acadiens et des malheurs de l'Acadie, mon discours s'enflammait peu à peu au souvenir des horreurs que nous avons souffertes. Je prenais, au hasard du souvenir, les points saillants de l'histoire et je les exposais avec cette énergie inconsciente et cette conviction que donne l'expérience des choses.

Dans la province de Manitoba, leur disais-je, mes compatriotes avaient naguère encore le droit de parler le français. Deux constitutions, sans parler du traité de Paris et de plusieurs autres engagements aussi solennels, nous garantissaient la liberté de l'usage officiel de la langue française dans le Parlement et les tribunaux, comme dans les écoles; ces constitutions qui

garantissaient les mêmes privilèges aux Anglais avaient été données surtout pour l'avantage de ces derniers qui menaçaient alors d'être engloutis par la population française. Ce fut, hélas! le contraire qui advint : le gouvernement fédéral attirait tant de colons anglais et d'origine scandinave que nous devînmes la minorité; dans ces conditions nouvelles, l'on nous enleva, en 1890, le droit à nos écoles et à l'usage officiel de la langue française. Nous nous sommes imposés nous-mêmes pour entretenir envers et contre la loi nos écoles françaises qu'on ne voulut plus reconnaître; les économies que sous l'ancien régime nous avions faites péniblement ont été confisquées. Aujourd'hui nos lois ne sont plus imprimées qu'en anglais, et les hautes charges qui s'obtenaient par ordre de succession ne se donnent plus que selon le caprice et en accomplissement froid et impitoyable d'un ostracisme révoltant. Le gouvernement ne s'exerce que pour opprimer nos consciences française et catholique et pour étouffer le développement et l'expansion de notre race. Rien n'est plus nuisible dans la vie matérielle que la persécution endurée à cause de sa race ou de sa croyance; c'est pourquoi nous avons vu autrefois un grand nombre de nos compatriotes anglifier leur nom.

*
* *

Un jour [1], continuai-je, le soleil s'était levé plus rouge qu'à l'ordinaire; — on rapporte dans le pays que ce jour-là avait retardé plus de deux heures à se lever. — La brise qui descendait des montagnes soufflait depuis le point du jour avec une douceur incomparable sur le village de Grand-Pré, en Acadie; les bestiaux s'arrêtaient de brouter l'herbe des champs pour allonger le museau dans la brise veloutée et remplie de parfums. Tandis que les femmes sortaient de leurs maisons, la figure rayonnante de joie pour aller par essaims de cinq ou six remplir leurs cruches à la fontaine et que d'autres allaient d'un pas précipité, la chaudière au bras, traire les grandes vaches blanches qui rêvaient de retourner dans les vallons verdoyants brouter le trèfle tout couvert de rosée, et tandis que les hommes s'apprêtaient à étendre les blés

1. En 1753, avant la cession définitive du Canada à l'Angleterre.

et les pois sur l'aire de la grange, pour les battre au fléau, un homme, ou plutôt un monstre humain, le gouverneur Lawrence, demeurant à quelque distance de là, tramait dans son cabinet la perte totale de ce peuple simple et paisible qu'on appelait les Acadiens.

Depuis quelques années une partie de l'Acadie appartenait à l'Angleterre en vertu d'un traité entre la France et l'Angleterre ; et comme les Acadiens de cette partie du pays avaient toujours refusé de prendre les armes contre leurs frères de l'autre partie et contre la France, l'Angleterre cherchait depuis longtemps à les anglifier et à les protestantiser. Mais, pas plus que les Canadiens, les Acadiens n'étaient réductibles : ni les menaces, ni l'oppression, ni les exactions, ni l'exil, pas plus que les faveurs et les présents ne pouvaient leur faire abdiquer leur foi et leur sang ; ils préféraient endurer les plus honteux traitements et les plus révoltantes injustices que de renier la France. Au lieu de s'éteindre, le sentiment français s'est fortifié dans les malheurs et est resté ce qu'il était, têtu et invincible comme il l'est en Bretagne.

Donc, par ce clair et joyeux matin de septembre 1753, l'on vit entrer dans la rade de Grand-Pré une quinzaine de vaisseaux. On en vit débarquer quelques soldats et plusieurs offi-

ciers ; ce jour-là avait été fixé par ordre du gouverneur pour une grande assemblée dans l'église du village. Le roi d'Angleterre, avait dit Lawrence dans sa proclamation lancée à l'avance, désirait faire aux Acadiens une communication très importante. Enfin, en réponse aux pétitions et requêtes maintes fois déposées au pied du trône d'Angleterre, les Acadiens s'attendaient à un mot de consolation : ce mot c'était sans doute le message royal. On accourut donc au rendez-vous, en grand nombre, ne laissant aux maisons que les vieillards et les malades. La délégation d'officiers et de soldats arriva bientôt au milieu de l'église. Les pauvres malheureux Acadiens, habitués à n'entrer dans leur église que pour prier, s'étaient presque tous agenouillés instinctivement. Dans cette posture humiliante ils allaient entendre le général Winslow leur dire ces paroles : « J'ai reçu du gouverneur Lawrence les instructions du Roi. Vous êtes appelés à entendre les résolutions finales que Sa Majesté a prises au sujet des habitants français de la Nouvelle-Écosse, qui, depuis plus d'un demi-siècle, ont été comblés de plus d'indulgence que tous les autres sujets de l'empire… Le devoir que j'accomplis, bien que nécessaire, est très répugnant à ma nature et à mon caractère, car je sais qu'il sera blessant pour vous : vous êtes humains comme

moi. Il ne m'appartient pas de raisonner sur les ordres que j'ai ; je n'ai qu'à obéir. Et sans hésitation je vous communique les instructions et les ordres de Sa Majesté qui sont les suivants : vos terres et vos maisons, vos troupeaux et vos bestiaux de toutes sortes sont confisqués par la couronne, ainsi que tous vos effets, sauf vos argents et vos effets personnels, et vous serez déportés hors de cette province qui est la sienne…

« Les ordres péremptoires de Sa Majesté sont que tous les habitants français de ces cantons soient éloignés, et par une bonté de Sa Majesté je suis chargé de vous laisser vos argents et autant d'effets d'usage domestique qu'il vous sera possible d'en emporter, sans cependant surcharger les vaisseaux… Et j'espère que, dans quelque partie du monde où votre sort vous conduise, vous soyez des sujets fidèles et un peuple paisible et heureux. »

On les avait rassemblés dans l'église pour les y faire tous prisonniers et de là les envoyer sur les vaisseaux qui étaient mouillés dans la rade. Le message royal, c'était l'ordre de Lawrence de disperser aux quatre coins de la terre les habitants de l'Acadie. Jugez de l'effet que produisit une telle proclamation. Ces pauvres gens, qui étaient là entourés de leurs femmes et de leurs enfants, n'avaient même pas un couteau pour

égorger les envoyés du monstre. Une clameur de gémissements et de sanglots remplit toute l'église. Winslow ordonna aux jeunes gens de se séparer de leurs familles et de se ranger à part. Rendus dehors on voulut les faire marcher vers la grève où attendait la flotte. Les jeunes gens refusèrent d'abord ; ils se traînaient sur leurs genoux en pleurant et en suppliant d'être laissés avec leurs familles. Alors Winslow commanda de les charger à la baïonnette : ce fut le dernier mot. On se résigna à l'inévitable. Et Winslow dit dans ses mémoires qu'ils s'avancèrent vers la mer en chantant, en priant et en poussant des cris de douleur. Quelques semaines auparavant une proclamation de Lawrence avait enjoint à tous les Acadiens de livrer aux autorités les armes qu'ils avaient dans leur maison, de sorte qu'ils étaient incapables d'avoir recours à la violence. On allait démembrer à jamais ces familles paisibles et loyales en les éparpillant sur les terres les plus éloignées. On leur avait auparavant confisqué leurs bateaux et arraché leurs prêtres. Leurs principaux conseillers, au nombre de cent quinze, étaient dans les prisons d'Halifax depuis un mois et demi. Pour éviter toute mutinerie, on sépara les hommes et les femmes. Ces malheureuses se traînaient sur leurs genoux aux pieds des officiers inexorables, les suppliant de les réunir à

leurs enfants et à leurs époux. Rien n'y fit. On demandait comme faveur d'aller chercher ses vieux parents infirmes ou malades qui étaient restés aux fermes : vaines démarches. Les soldats eux-mêmes allaient vider les maisons et chasser comme des bêtes sauvages ceux qui, s'enfuyant dans les bois, cherchaient à éviter la déportation. On alla jusqu'à afficher une proclamation menaçant de tuer le plus proche parent de tout fuyard si ce dernier ne se rendait pas dans un certain délai. Les riches meules de grain, les troupeaux, les terres, les bijoux de famille, tout fut laissé à la cupidité de l'implacable Lawrence. Les malheureux Acadiens étaient à peine embarqués, comme des troupeaux d'animaux, à raison de deux personnes par tonne de navire, que les séides commencèrent à incendier les maisons du pays. Les statistiques, faites par des historiens, établissent que plus de six cents maisons, dans le seul bourg de Grand-Pré, furent mises en feu au moment du départ des infortunés Acadiens. Les villages de Pigiguit, Cobequid, Annapolis et Beauséjour eurent le même sort. Les sanglots des femmes qu'on avait séparées de leurs enfants et les cris des pauvres petits se croisaient dans une clameur horrible sur la rade de Grand-Pré au moment où le vent gonflait les voiles. Où allaient-ils ? Sur quelle terre allait-on les dé-

poser? Aurait-on au moins pitié de leur vie, si on n'avait nul souci de leur bonheur? Hélas! de cette population d'environ quinze à dix-huit mille, plus de la moitié allait mourir de faim, de misère et de chagrin. Des centaines de familles brisées étaient destinées à ne se retrouver qu'au delà de cette vie. Errant de rivage en rivage, les tristes débris d'un peuple honnête et doux allaient être disséminés sur la côte orientale de l'Amérique et échelonnés par groupes jusqu'aux Antilles, de sorte qu'il faudra vingt années de périls, de courses à travers un immense continent, pour que des familles de quinze ou dix-huit membres ne se retrouvent qu'au nombre de trois ou quatre. Des navires entiers périront avec leur cargaison humaine après que les officiers les auront traîtreusement abandonnés aux caprices d'une mer sauvage. Lawrence aura même fait charger des vaisseaux pourris et incapables de soutenir la mer et aura dit, en riant, aux officiers au moment du départ : « *Vous avez toujours des chaloupes pour vous sauver, vous autres.* » Quand on voudra les débarquer quelque part, soit dans l'État de New-York, soit dans celui de la Virginie ou de la Pensylvanie, soit dans le Maryland, les autorités anglaises de ces colonies s'y opposeront; on les laissera dans certains ports durant des mois entiers à souffrir du froid, de la faim et de

la maladie ; la moitié de ces troupeaux humains mourront de misère ; un nommé Beaulieu demandera au capitaine où il a l'intention de les déposer : « *A la première île déserte*, répondra-t-il, *c'est tout ce que des Français, papistes comme vous, méritez.* » Dans ce carnage de la dernière scène du drame, le général Amberst s'arrêtera un moment et écrira à ses collaborateurs : « Je désapprouverai toujours le meurtre des femmes et des enfants [1]. »

Les enfants étiolés de ces misérables parias passèrent leur vie plus tard dans les forêts et au bord des ruisseaux. Dès qu'ils apparaissaient au jour dans un village anglais, ils étaient jetés en prison. Les vieillards racontent encore aujourd'hui comment leurs pères ont traversé le Continent à la recherche de leurs familles, les rencontres qu'ils firent et les tristes reconnaissances que favorisait parfois la forêt hospitalière. C'était parfois un ami qui rencontrait son ami, un frère qui arrivait juste à temps pour assister son frère mourant au pied d'un arbre. Ils s'embrassaient longuement ; leurs larmes devenaient plus douces et leur cœur se ranimait.

« Frère, disait l'un, sais-tu où est notre

1. V. Édouard Richard, *Acadia*, chez l'auteur, 56, rue Albert, à Ottawa (Canada).

père? Et notre mère est-elle encore de ce monde? »

On se répondait par des spasmes de sanglots.

« Mon frère, reprenait de nouveau le même, sais-tu où est notre sœur Marie? Et le petit Jacques qui pleurait tant au moment où il vit pleurer notre mère sur la grève?... »

Le bruissement des feuilles seul leur répondait. On se blottissait le soir dans les buissons, et le lendemain on reprenait la marche vers l'inconnu, mais toujours dans la direction du Nord où l'on trouverait sûrement des Français. On vit arriver un jour sur les bords du Saint-Laurent une caravane de six cents Acadiens, hommes, femmes et enfants. Ils avaient franchi des centaines de lieues à travers les forêts, comme les tribus indiennes, en plein hiver, se frayant un chemin dans les neiges amoncelées. Le récit de ces migrations est plus triste que celui des malheurs d'Énée... Les livres de l'antiquité la plus éloignée et la plus barbare nous apprennent-ils des infortunes plus grandes? Quel est le peuple qui a souffert plus de persécutions et d'opprobres pour l'amour de sa patrie? Il n'est pas jusqu'aux noms géographiques acadiens mêmes qu'on n'ait pas fait disparaître de la terre; croyant que la race entière était anéantie pour toujours, l'on a brûlé

ses archives et ses mémoires depuis la première jusqu'à la dernière page.

J'avais à peine terminé mon récit, que je voyais des larmes perler aux paupières de mes auditeurs. Nul n'osait dire un mot. Tous m'écoutaient comme un oracle, comme un Robinson Crusoé sauvé du naufrage.

Voilà, ajoutai-je, l'histoire des Acadiens. Les Acadiens qui ont survécu et qui sont retournés, après de longues années, pour revoir leur patrie, se sont implantés de nouveau dans ce sol profané et ils y ont fait souche; ils sont aujourd'hui environ trois cent mille; on ne leur a jamais restitué leurs terres, mais la revanche s'accomplit lentement, et dans l'antique Acadie comme dans toute l'étendue du Canada, si la colonisation française veut bien venir à notre secours, d'ici quelques années nous aurons la majorité : puisque ce ne doit être que par la majorité française que justice doit nous être accordée, nous la cherchons et nous l'aurons.

La terre de la Nouvelle-France retournera un jour aux Canadiens; le mal qu'on nous a fait nous aura fortifiés, et les peuples d'Amérique, rassis, reprendront la poursuite de leurs destinées respectives.

Je m'arrêtai un moment et, à l'instant où je roulais lentement une cigarette, je vis des femmes prendre le pan de leur blanc tablier de

toile pour s'essuyer furtivement les yeux, tandis que, pour trahir son émotion, un des gars présents se mit à siffloter doucement du bout des lèvres.

*
* *

Après avoir tiré trois ou quatre bouffées d'une fumée blanche qui s'échappait comme un fantôme étiré dans le gouffre de l'immense cheminée noircie, je repris : « Mais vous, madame B... — j'avais entendu prononcer le nom de cette dame peu après notre arrivée — n'avez-vous jamais entendu parler des Acadiens ? Vos parents n'ont-ils jamais rien raconté au sujet de ceux de ces malheureux Français qui ont été ramenés en France ? Vous savez que dans Belle-Isle-en-Mer il y a des centaines de familles acadiennes que le gouvernement français a recueillies sur les côtes d'Angleterre où on les avait laissées ? »

Mon interlocutrice reprenant vivement me dit qu'elle avait entendu dire autrefois que les Acadiens de Belle-Isle étaient de pauvres paysans français qui avaient longtemps erré de village en village, sur les côtes de Bretagne, et que

finalement, vu leur extrême misère, le roi avait fait conduire et installer dans cette île ; que le nom d'Acadien voulait dire, d'après la tradition qu'elle avait recueillie, *pauvre et orphelin* ; qu'elle-même avait déjà été acadienne, ou plutôt ses grands-parents, mais que dans la suite ils avaient amélioré considérablement leur condition. Enfin, elle me dit, bien naïvement et innocemment, qu'il n'y avait plus guère d'Acadiens aujourd'hui.

Je lui fis comprendre alors que le mot acadien, en France comme au Canada, n'était pas exclusivement synonyme de *pauvre* et *misérable,* mais qu'il constituait l'appellation d'une classe de gens ayant habité autrefois l'Acadie en Canada.

« Je vais vous apprendre quelque chose, poursuivis-je, qui ne peut manquer de vous être agréable : votre nom est porté au Canada par des Canadiens et des Acadiens presque autant que celui de Gauthier en Bretagne, et la plupart des B... que j'ai connus se disaient Acadiens. Il y a des prêtres portant ce nom et j'ai connu un jésuite très célèbre du nom de B... C'est un nom porté très honorablement, et je suis persuadé que, si vous êtes acadienne, ce sont de vos cousins.

— C'est-y possible, monsieur? reprit la femme B... en me mettant la main sur le ge-

nou, comme pour m'inviter à ne pas la tromper. Dieu! que c'est donc triste! »

La bonne femme se mit alors à me questionner sur la distance qui sépare le Canada de la Bretagne, sur le climat de mon pays et sur ses productions. Cette curiosité impulsive, éveillée subitement dans l'esprit de cette femme, était insatiable; il fallait répéter de deux ou trois manières différentes et à plusieurs reprises les réponses à un fiévreux interrogatoire. Le cœur humain qui se sent en présence d'un bonheur inespéré éprouve tous les mouvements et les passions que le temps et le malheur ont tenu en échec. La figure rayonne, les mains s'agitent, des yeux jaillit le désir, et le cœur, transi d'une émotion inconnue, bat étrangement dans la poitrine. Tel était le transport de cette pauvre femme. Elle voulait que je prolongeasse mon séjour à Plancoët... Elle voulait en apprendre davantage...

Le souvenir de la pauvreté ignominieuse de ses ancêtres l'avait mise dans une condition d'humiliation pour laquelle elle avait souffert. Elle avait été jusqu'à ce jour une femme triste et mélancolique : il y avait désormais une consolation dans sa vie.

*
* *

La bûche qui avait servi à cuire le dîner des hôtes de cette auberge achevait de s'éteindre; toute la famille et les étrangers restaient cependant immobiles sur les escabeaux et les tabourets d'osier, en attendant que je reprisse la parole, après avoir brûlé une cigarette. On ne songeait nullement à aller se coucher, et pourtant les bougies, qui achevaient de brûler, commençaient à donner une lueur vacillante.

Dans les longues soirées d'hiver, au Canada, il est intéressant d'écouter les récits au coin du feu. De même qu'en Bretagne, nous nous réunissons le soir autour du poêle ou de la cheminée : les vieillards — ceux qui se souviennent d'avoir vu pleurer leurs pères — nous racontent les guerres de jadis et les jours horribles *des premiers temps*. Nous passons ainsi de longues veillées, attentifs à ces récits ; et l'on y parle le français tout comme vous m'entendez. Et puis quand vient onze heures ou minuit, nous, les jeunes, nous commençons à danser des rondes folles en chantant de vieux refrains français. La musique est généralement fournie

par le *violonneux* du village, qui apporte son instrument partout où il va passer la veillée ; cet instrument, c'est lui qui l'a sculpté dans un morceau de cèdre, ne pouvant pas dépenser quinze francs pour un violon. Ah ! si quelqu'un désirait émigrer au Canada, il n'y serait pas malheureux aujourd'hui, grâce à notre nombre, car nous jouissons d'une paix féconde, et la prospérité règne partout. Il vient environ six cents colons français par année au Canada. Au point de vue matériel, il est certain qu'on y trouvera là plus d'avantages que partout ailleurs. Songez donc ! le gouvernement offre gratuitement d'immenses terrains aux colons.

Un commis-voyageur, qui était là, voulut savoir si les Canadiens avaient pris part aux guerres de l'Angleterre.

« Comment donc? lui dis-je, mais ne savez-vous pas que les Canadiens ont sauvé le Canada à l'Angleterre dans deux grandes occasions? Ainsi que nous nous sommes battus courageusement et jusqu'à la dernière extrémité pour conserver le Canada à la France en entraînant au feu jusqu'à des enfants de seize ans et des hommes de soixante-cinq ans, de même nous avons, dans deux occasions mémorables, témoigné de notre fidélité à nos nouveaux maîtres. D'abord en 1775. Il n'y avait que douze ans que le Canada avait été définitivement cédé aux

Anglais quand les armées du général Lafayette traversèrent l'océan pour combattre avec les Américains contre l'Angleterre. Douze ans après le massacre et le vol du Canada, celle-ci allait perdre ses colonies américaines. Eh bien, les Canadiens, dans cette circonstance, ne voulurent pas profiter de l'occasion pour se révolter et ils refusèrent les offres que leur firent Lafayette et Washington de se joindre à eux pour reprendre l'indépendance. Bien plus, une armée américaine, dans laquelle étaient entrés quelques Canadiens, fut repoussée et vaincue sous les murs de Québec même ; cette victoire, en sauvant la capitale du Canada d'alors, sauvait toute la colonie. Cette étrange fidélité à l'Angleterre nous a attiré une parole bien sévère de Lafayette, qui, s'adressant à des prisonniers canadiens que les Américains avaient amenés à Boston, dit : « *Eh quoi! vous vous êtes battus pour rester colons au lieu de passer à l'indépendance! Restez donc esclaves!* »

Plus tard, en 1812, le Canada fut sauvé une deuxième fois des tentatives de conquête qu'avaient reprises les armées organisées des États-Unis : c'est le brave colonel de Salaberry qui, avec ses 300 Canadiens, 150 sauvages et quelques Écossais, administrait au général américain Hampton la brillante défaite de Chateaugnay : 400 hommes avaient vaincu une armée

de 7.000 Américains. On rapporte qu'au fort de la fusillade le général américain criait, en s'adressant aux Canadiens : « Braves Canadiens, rendez-vous; nous ne voulons pas vous faire de mal! » Et quand le général anglais Prevost arriva, à la fin de l'action, il ne tarissait pas de compliments et d'éloges à l'adresse de de Salaberry et de ses hommes. L'attaque était repoussée: on n'eut plus qu'à prendre l'offensive dans le Haut-Canada et l'on parvint bientôt à raffermir encore une fois la possession du Canada à l'Angleterre. Pourtant on nous avait bien persécutés et les efforts faits pour nous anglifier et nous protestantiser avaient pris le caractère le plus infâme : suppression de la langue française, imposition du serment du *test*, violations de domiciles et de la liberté des gens; toutes les ruses et tous les artifices qu'on usa hier à l'égard des Boers avaient été mis en œuvre. Telles furent notre loyauté et notre fidélité envers l'Angleterre. Cependant, vingt ans plus tard, la rage de nos maîtres devint tellement furieuse et leur haine tellement provocante qu'une révolte a dû se produire aux environs de Montréal : le clergé et les bureaucrates français s'unirent pour prêcher la soumission et l'apaisement, et le mouvement fut étouffé rapidement après quelques succès. Quand une population faible, pauvre

et chargée de nombreuses familles comme l'était alors la population canadienne, se décide à prendre les armes, c'est qu'elle a pour cela des motifs sérieux et que les griefs qui soulèvent sa colère remplissent jusqu'au bord la mesure acceptable. Et si l'on songe qu'à la suite de ces écrasantes guerres des derniers jours de la domination française on n'avait pour toutes armes que quelques méchants fusils, des faulx et des fourches, l'on comprendra sans peine que la révolution n'ait pas eu tous les résultats espérés; nous n'avions même pas de balles et il a fallu parfois fondre des cuillers et des fourchettes pour en faire.

Toutefois, cette insurrection, malgré ses suites fâcheuses, a eu pour nous d'heureuses conséquences : elle nous a valu plus de respect de la part de nos maîtres, et nos droits les plus précieux nous ont été reconnus.

Quand l'insurrection fut calmée, on vit les troupes anglaises, à charge de revanche, se promener en semant l'incendie et le meurtre dans les villages français. Les paroisses de Saint-Eustache, de Saint-Charles et autres en ont gardé un souvenir lugubre [1].

1. Voici ce que le gouverneur Durham écrivait dans son rapport au gouvernement anglais, après la pacification : « Il faut que le plan que l'on adoptera pour assurer au Bas-Canada l'ordre de choses désirable, porte le moyen de mettre un

Après avoir voulu l'assimilation du peuple français à la race anglaise, le gouvernement britannique s'est arrêté à un autre plan : *l'union*. Celui-ci ne donnant pas tous les résul-

terme à ces funestes rivalités dans la législature, en fixant pour toujours le caractère national de la Province (de Québec). Ce caractère à lui imprimer, c'est celui de l'empire britannique, c'est celui de la nation puissante qui, à une époque peu éloignée, dominera dans toute l'Amérique septentrionale. On dira peut-être que cette mesure est dure à un peuple conquis, et que les Français du Bas-Canada, après en avoir été, au commencement, les seuls habitants d'origine européenne, font encore aujourd'hui le gros de la population de cette province ; que les Anglais sont nouveaux venus, etc... qu'ils (les Canadiens) ne doivent pas être méprisés ou maltraités parce qu'ils se contentent de jouir de ce qu'ils ont sans envier l'esprit d'accumulation qui anime leurs voisins. Après tout, la nationalité est un héritage ; et il ne faut pas les punir d'avoir fait ce rêve de perpétuer, sur les bords lointains du Saint-Laurent, la langue, les coutumes, les institutions qu'ils ont reçues de la grande nation qui, depuis deux siècles, donne, pour ainsi parler, le ton à la pensée dans tout le continent de l'Europe... Je serais bien étonné que les plus réfléchis parmi les Canadiens français eussent encore l'espérance de conserver leur nationalité... Mais je le répète, il faut entreprendre dès à présent de changer le caractère national de la province, et poursuivre avec fermeté, quoique avec prudence. Faire du Bas-Canada une province anglaise, telle doit être la fin première du plan à adapter pour son futur gouvernement... Il importe que le Bas-Canada soit désormais gouverné par l'esprit anglais... etc. »

Heureusement que la destinée d'un peuple n'appartient pas au seigneur Durham ni à la race anglaise. Elle est, si je ne me trompe, du ressort de Dieu ; c'est là un sentiment général des Canadiens.

tats désirables, ou plutôt ne répondant plus aux conditions nouvelles du Canada, on eut recours à la confédération. Et aujourd'hui le gouvernement britannique, devenant impérialiste, voudrait rapprocher davantage ses colonies du tronc en créant des relations intimes d'un nouveau genre. La population française du Canada se trouve déjà trop près de l'Angleterre : elle ne s'en rapprochera plus.

Les déclarations du premier ministre canadien, sir Wilfrid Laurier, en 1902, sont, sur cette question, catégoriques.

CHAPITRE VII

Départ de Plancoët. — Présent ; passé. — Mentalité française ; théorie et pratique. — Lépine ; métis français. — Paimpol ; chansons françaises. — Ethnologie. — Autres temps autres mœurs. — Marins bretons. — Tréguier ; mystères.

En avançant dans notre obscur voyage
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

(Lamartine).

Le lendemain matin, après avoir pris une *bolée* de café au lait (comme disent les Bretons, ainsi que les Canadiens), sous les yeux observateurs des personnes de la veille, nous échangeâmes de chaleureux adieux avec nos hôtes et hôtesses ; on voulait me faire promettre de repasser un jour et de ne pas retourner dans mon pays sans revenir à Plancoët. Je fis une demi-promesse ; puis, tournant les yeux vers le fond de la rue où nous devions passer, je vis la brave femme B..., qui, s'étant levée de bonne

heure, était déjà rendue sur le seuil de toutes les maisons du village pour raconter l'arrivée d'un Canadien à Plancoët.

Une serviette sous le bras et les mains appuyées sur un balai, toutes les ménagères stationnaient devant leur porte. Les regards se dirigeaient du côté de l'auberge où, sur le seuil, nous faisions nos derniers adieux à nos hôtes; on voulait sans doute voir passer le Canadien. J'étais heureux d'emporter avec moi le souvenir d'une aussi douce impression de sympathie. Dans ce village, j'avais prouvé mon identité et plus que partout ailleurs je m'étais senti chez des parents, chez de francs compatriotes. Pourtant, malgré ce bien-être réconfortant, j'éprouvais une certaine gêne en disant adieu à ces bonnes gens : je sentais qu'il ferait bon de vivre là encore quelques jours et, en partant, je retrouvai un peu de l'émotion et du trouble que j'éprouvai lors de mon passage à Québec, où j'étais allé voir des parents presque inconnus.

Mme B..., voyant que nous partions, accourut au milieu du chemin pour nous serrer la main et nous souhaiter *un bon voyage et une bonne santé,* formule consacrée presque partout en France et au Canada. Il y a dans ce salut comme une résignation à ce que le sort voudra accorder, mais en tout cas un souhait réel;

chez les Anglais, dans les occasions analogues, on dit à celui qui s'en va : Prenez garde à vous *(take care of yourself)*. Moins idéaliste et moins relevée. cette formule est peut-être plus pratique. Tandis que l'autre est un souhait et même une prière, celle-ci est un conseil, un avis ; la première équivaut à : *Que Dieu vous protège !* et la seconde veut dire : *Défendez-vous bien !*

Voyant que toute la population du village nous regardait partir, j'acceptai mon rôle avec gravité et je distribuai de grands saluts sur les deux côtés de la route. Je marchais en avant : mon camarade, sentant qu'il accompagnait un personnage, se tint un peu derrière moi, jusqu'à ce que nous ayons passé la limite du village.

En nous éloignant de Plancoët, nous rencontrâmes partout des bergers et de petites pastoures gardant des troupeaux ; le soleil chauffait plus que d'habitude, et pour sentir un peu d'air frais, il nous fallait aller à une grande vitesse.

Des pins, des chênes énormes, quelques pommiers, des ajoncs et des genêts bordaient la route ; dans les champs, hommes, femmes et enfants, courbés sur les sillons, remuaient la terre mystérieusement... Plus loin, sur le coteau, deux beaux et solides chevaux traî-

naient, inconscients, dans le flanc d'une terre meuble et granuleuse, une charrue au large soc étincelant; les pies bavardaient partout dans les buissons et traversaient obliquement la route par groupes de familles; on les voyait même s'arrêter au milieu du chemin et se laisser approcher par les voitures.

Quand nous arrivions à l'entrée d'un petit bourg, rien n'était plus curieux que de voir au milieu de ces amas de vieilles maisons sombres et austères comme le moyen âge, des théories d'hirondelles se jouant le long des murs ou au bord des toits. Ces *hirondelles de France*, heureuses et gaies, ne quittant jamais leur petite patrie, me rappelaient les Parisiennes perverses qui essaiment autour des grands cafés en chantonnant *Frou-Frou;* l'on est porté à se demander si ces petites bêtes (les hirondelles) sont plus heureuses que l'homme. Elles n'ont pas, en tout cas, les soucis que donne à l'homme la lutte pour la domination; leur langue n'a pas besoin de connaître l'orthographe; elles reçoivent leur pâture gratuitement sur la terre, et quand elles ont froid, elles prennent le train et vont gazouiller aux Pyrénées. Elles doivent avoir une haute opinion des hommes, puisqu'elles préfèrent habiter avec eux; peut-être aussi redoutent-elles la vie des champs et des bois, à cause des oiseaux méchants; elles n'ont

pas besoin de faire d'escrime. Elles ont l'instinct de la conservation, mais non celui de la domination. L'homme qui veut parler son idiome national est parfois obligé de se terrer ; il en est autrement de ces vives et légères arondes, qui peuvent librement gazouiller leur patois.

*
* *

Quand on est isolé dans la campagne, le plus petit phénomène suscite dans notre imagination une méditation profonde, qui aboutit toujours à des considérations supérieures des problèmes de la vie. Les penseurs anglais ont excellé dans ces sortes de méditations qui ont pour prétexte un rien ; c'est ainsi qu'on a vu un grand penseur écrire la philosophie des habits. Il y a aussi Ésope et La Fontaine.

Tantôt c'est la vue de petites bergères gardant un troupeau de chèvres, tantôt le passage rapide d'un train express qui serpente entre les coteaux et dans les ravins comme un monstre infernal échappé des cavernes de la terre, tantôt c'est une route aperçue à gauche et qui s'enfonce dans un bois ; plus loin, c'est la rencontre d'un automobile dont l'emportement furibond

ressemble à la fuite d'un buffle poursuivi dans les déserts du *Far West*, qui ose à peine poser les pieds sur le sol, tant il a peur de s'y attarder : un nuage de fumée de pétrole enveloppe tout le train, comme un monstrueux panache de poussière qui se replie en bosses ondulantes telle qu'une large traînée de poudre qui se crispe dans une vaste arène blanche.

Cette promenade matinale, parfumée et remplie de pensées et de vives impressions, me fit oublier le souvenir de l'auberge de Plancoët. Les vers de Lamartine, cités au commencement de ce chapitre, ne me semblaient pas aussi vrais qu'ils m'avaient déjà parus l'être. Le passé, c'est-à-dire la soirée de la veille, celle de l'auberge de Plancoët, m'avait laissé une impression de bonne et franche sympathie, mais à mesure que les réflexions, les aperçus et les espoirs nouveaux se présentaient à mon esprit, avec le cortège plaisant des images et des sensations nouvelles du matin, ce souvenir de la veille devenait terne et presque sans éclat.

L'avenir ne m'annonçait que spectacles, consolations, repos... Je repartais vers des sites nouveaux, chez des populations aux costumes encore variés ; j'arrivais au pays des Bretons bretonnants. Cette espérance de voir du neuf, de l'inconnu, jointe à cette volupté d'une vie oisive et paresseuse... tout cela attache et pas-

sionne pour l'avenir. Je n'avais nulle foi en la théorie lamartinienne. La meilleure partie de la vie appartient au tombeau? Pourquoi alors ne pas l'aller chercher en vendant l'avenir? Non. La perspective des plus beaux rêves ne rapproche-t-elle pas plus, en effet, de la science suprême, c'est-à-dire du bonheur d'être, que ne le fait le retour vers l'inaction, vers le sommeil des engourdissements de l'âme et des sens? Le rêve de cette nuit est plus doux que ne sera le souvenir de demain.

*
* *

Trait caractéristique de la mentalité française. Le Français, *né malin*... croit qu'il n'est pas permis de manquer son coup. Et quand il voit échouer une tentative quelque part, il est convaincu (après coup) que la chose était de nature à rater; il hausse les épaules, et son ironie, qui est chez lui aussi naturelle que l'esprit, s'exprime franchement et même avec une ardeur presque égale à son enthousiasme. Sous ce rapport, il est même naïf et peu sérieux; cela tient à sa grande sensibilité. D'un autre côté, cette horreur qu'il a de l'échec le retient

dans le médiocre — sauf dans les sciences et les arts — et dans la discrète routine. Le socialisme a dû se vulgariser plus facilement après 1870. Il préfère un peu adorer son passé plutôt que dresser un autel à l'avenir ; à part quelques éléments exotiques très visibles et très puissants qui, dans l'industrie, les professions libérales et même dans les arts, activent l'émulation par leur rivalité puissante, on ne voit guère de ces initiatives originales et presque scandaleuses qui naissent ailleurs. Je dis *scandaleuses,* parce que, à l'apparition d'une idée nouvelle, le Français ironique se pâme de plaisir comme à la vue d'un scandale amusant. Ce n'est pas en France qu'on verra breveter avec garantie du Gouvernement (A. G. D. G.) mille inventions par semaine. Non, on préfère les vieilles conquêtes du passé aux rêves de l'avenir ; on n'ose pas songer qu'il y ait encore quelque chose à faire dans les sphères inférieures de la spéculation humaine ; et cependant, de temps à autre, on s'extasiera devant un perfectionnement matériel quelconque.

« Qu'est-ce que c'est que çà? Tiens! *patented!* çà vient d'Amérique? Ils sont extraordinaires, ces gens-là. Nous croupissons dans l'inaction ; nous sommes vieillis ; personne ne se donne la peine de faire quelque chose. C'est malheureux tout de même! Certes oui! j'ad-

mire les Américains malgré leurs défauts ; ce sont des gens pratiques, qui ne flânent pas... etc... »

Voilà comment s'expriment neuf Français sur dix.

Le Français est théoricien, déductif; il faut que toute chose nouvelle porte le cachet scientifique, sinon ce n'est pas certain ; ce n'est encore qu'un problème ; et comme la solution scientifique ne se trouve pas facilement, on attend le génie puissant qui doit apporter la lumière [1]. Aussi, il est à remarquer que la plupart des inventions françaises se distinguent autant par une finesse et une subtilité admirables que par une conception mathématiquement logique. Malheureusement, le gouvernement décerne un brevet S. G. D. G. J'ai vu un jour un commis-voyageur de l'État de Ohio, qui vendait au Canada pour une maison américaine une balance computatrice merveilleuse ; tous les marchands jetaient dans la cour leurs vieilles balances pour adopter le nouveau mo-

1. Un jour, un monsieur se présente à un ingénieur du Crédit Lyonnais pour attirer son attention sur une entreprise de Crédit Foncier canadien. — Monsieur, répond l'ingénieur, nous ne songeons même pas à étudier la question, étant donné qu'à notre époque on constate que le taux de l'argent diminue dans tout le monde... C'est d'une méthode peu entreprenante, comme vous voyez.

dèle. Le commis-voyageur m'apprit que c'était une invention venant de France et qu'une maison de l'Ohio en avait le monopole. Où sont les monopoles français d'inventions américaines [1] ?

Je crois que cette inaction, cette somnolence de l'ambition tient plutôt de la torpeur que de l'anémie ; la vigueur du talent et la force d'âme ne sont pas des qualités éteintes chez le Français. Non ; mais ce sont des facultés qui vivent à l'état sporadiques. Ce qui endort, ce qui paralyse l'activité française, c'est l'abus du fonctionnarisme et de la centralisation. A chaque pas l'on se bute ici à une autorité quelconque ou à un personnage poliment indiscret. L'État absorbe toutes les énergies, ce qui a naturellement pour effet de les ramollir. Quand on pense qu'il y a un fonctionnaire par chaque vingtaine d'habitants !... S'il en était ainsi chez nous, où les familles sont souvent composées de vingt membres, ce serait l'idéale démocratie ; chaque père de famille serait gendarme ou cantonnier. Ce serait plus que jamais l'occasion de tenter l'établissement du phalanstère ; il n'y aurait d'ailleurs que ce moyen pour enlever aux hommes leur liberté et tout esprit d'initiative personnelle. Mais un phalanstère constitué par

1. Voir l'art. de M. Pierre Baudin dans *le Journal* (21 février 1903), sur les produits chimiques : inventions françaises devenues industries allemandes.

la centralisation et le devoir obligatoire... ça existe déjà... La société primitive, c'est-à-dire l'isolement? L'homme de la nature? Nous l'avons!... puisque l'homme de la nature qui fut notre ancêtre ne s'est appliqué qu'à perfectionner son état... de nature.

Quel cercle vicieux!

*
* *

Le Canadien pense toujours à son passé où il voit tant de tombes et tant de désastres, et il sent des blessures qui ne se sont cicatrisées jamais; et, quand il revoit ici les champs glorieux et féconds d'où il est sorti, il lui est permis, certes, de s'attrister sur le tombeau qui renferme le passé illustre; il est permis, il est nécessaire même qu'il n'oublie jamais le berceau de sa *nation,* comme disait le grand évêque Laflèche. Mais si en deux moitiés sa vie aujourd'hui se partage, il n'est pas permis de croire que la meilleure est au tombeau: d'abord parce que ce nouveau peuple est jeune, ensuite parce qu'il a raison de *croire, d'espérer et d'aimer*[1].

Si, comme l'ont fait tant de peuples, nous

1. Devise de la Province de Québec: *Je crois, j'espère et j'aime.*

avions perdu les vertus de foi et de patriotisme que la terre de France nous avait léguées, je ne serais sûrement pas ici pour goûter cette griserie, cette ivresse que donne la source des souvenirs de notre origine ; je ne pourrais plus raconter à mes compatriotes que la France est un beau pays et que c'est de là que nous venons... parce que, étant devenu Anglais, je n'aimerais pas la France. Si nous n'avions pas sauvegardé envers et contre tout l'héritage national, nous ne serions plus aujourd'hui sur les bords du Saint-Laurent, et nous serions comme les Irlandais, les Écossais, les Islandais, les Suédois, les Norvégiens et les Allemands qui sont venus en Amérique : des Anglais.

Mais on constate aujourd'hui que les rôles commencent à s'intervertir. Les journaux anglais conseillent à leurs lecteurs d'apprendre le français pour se mettre en contact avec une force nouvelle. On m'accusera peut-être de fanatisme et de nationalisme étroit : je répondrai que ceux qui ne sont pas nationalistes en France le deviendraient au bout de six mois de séjour en Canada.

Il existe une conscience ou plutôt un sentiment général populaire dans un peuple qui a une croyance supérieure du cœur — je ne dis pas de l'esprit. Ce sentiment unanime, qui suggère à l'Africain l'obligation de manger son

semblable ou qui entraîne l'Allemand à rêver une suprématie bienfaisante ou qui passionne le Canadien français pour son hégémonie nationale, exerce une influence que les psychologues étudieraient avec intérêt. Tout est jugé, conclu, envisagé à travers ce sentiment comme à travers une atmosphère particulière. L'homme raisonne anthropophagiquement, impérialistiquement, nationalistiquement. Il y a en France, d'un côté, trop d'idéalisme, et, de l'autre, beaucoup d'égoïsme individuel et familial ; on veut pour soi et pour les siens autant de confort et de bonheur possible et, chose très curieuse, on ne veut pas croire que ces biens ne se trouvent que dans le travail et la peine.

*
* *

Nous arrivâmes vers midi à Saint-Brieuc. Un des voyageurs arrêtés à Plancoët nous avait recommandé l'hôtel Duguesclin ; nous nous y rendîmes directement et j'eus le plaisir de déjeuner en compagnie d'un abbé qui me parla du Canada, où il était allé, et particulièrement d'Ambroise Lépine et de Louis Riel.

Quand Louis Riel établit le gouvernement

provisoire du Manitoba en 1869, Gabriel Dumont était avec Ambroise Lépine et Schmidt, ses lieutenants dévoués ; ils ont tous quatre donné beaucoup de mal aux Anglais. En 1889, Lépine est venu à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle. C'est un grand et fort bel homme, fils d'un Canadien et d'une métisse ou sauvagesse ; son esprit, gai d'une gaieté sensuelle, est lent et déductif. Il connaît très bien ce dont il parle, et son admiration pour la France ne le cède peut-être qu'à sa haine des Anglais. En 1870 et plus tard en 1885, quand les métis français, de concert avec les Pieds-Noirs et les Cris, se sont opposés à la prise de possession de leurs immenses territoires de l'ouest canadien par le gouvernement, ils étaient un peu comme sont aujourd'hui les Boers ; seulement ils n'avaient pas de poudre, et à Batoche, notamment, on a rapporté qu'ils tiraient des balles de terre cuite. En somme, ce fut pour les troupes du gouvernement une agréable partie de chasse : il y avait alors dans le pays des millions de buffles et du gibier en abondance. Pour avoir saccagé un village désert et occis quatre-vingts sauvages qu'on trouvait juchés, la flèche au poing, dans les arbres, comme les faisans et les canards sauvages, ou fuyant dans le désert comme des buffles gras et panachés, Wolseley, de petit colonel, devint, grâce à la réclame, gé-

néralissime de l'armée anglaise ; quand on apprit cette nouvelle au Canada, on fut édifié.

Le métis est capable d'héroïsme et de sacrifice ; peut-être même se lancera-t-il à l'assaut plus inconsidérément que le Canadien. Cela tient à son manque d'éducation. Il est admirablement doué de toutes les passions vives de l'homme ; isolé, il n'osera pas se jeter dans le péril ; mais, quand il se sent un appui, il peut tout braver.

Nous nous quittâmes en formant le vœu de nous retrouver quelque part au hasard du voyage, car il visitait aussi la Bretagne. Je ne l'ai plus revu et j'ignore son nom.

Après déjeuner nous allâmes visiter l'église dite Notre-Dame d'Espérance, construite en exécution d'un vœu fait par les Bretons en 1870 pour que les Allemands ne vinssent pas en Bretagne. On illumine toute la ville dans la nuit du 31 mai et l'on y fait une procession religieuse.

*
* *

Arrivé à Paimpol, j'eus la bonne fortune de m'arrêter à une auberge tenue par une tribu bretonne ; dans cette maison il n'y avait pas

moins de quatre générations successives de la même famille. En province, quand une personne se met dans le commerce et qu'elle a besoin de serviteurs ou de bonnes, elle fait venir ses sœurs, belles-sœurs ou nièces qui, ayant besoin de gagner, s'attachent à la maison et vivent en famille.

Plusieurs ménages parisiens qui passaient la vacance au bord de la mer étaient logés dans cette auberge, et il n'y avait plus de place. Mais on fut obligeant.

« J'coucherons ailleurs, dit un gros gars qui était là, et Marie, en parlant de sa femme, pourra coucher avec Jeanne. C'est pas la peine de renvoyer ces messieurs. »

On nous accepta donc. Après le dîner, quand la besogne de la cuisine fut achevée, nous entamâmes la conversation avec les quatre dames de la maison. On parla naturellement de la pêche de Terre-Neuve. Presque tous les pêcheurs étaient rentrés et on nous apprit que la pêche avait été bonne.

« Il y a encore les pêcheurs d'Islande qui ne sont pas de retour, dit une jeune femme qui était assise sur le bout d'un banc placé entre la table et le mur ; mon mari y est allé et c'est à peu près l'époque à laquelle il doit revenir... Songez, monsieur, il y a sept mois qu'il est parti... »

Avec des étrangers, la paimpolaise s'efforce de parler correctement le français.

Je demandai si l'on voit encore sur le bord de la mer quelques femmes de pêcheurs qui vont attendre les terreneuviens.

« Oh ! à Paimpol, il n'y a plus que la D... et la M... qui attendent encore leur homme. »

Nous allâmes, en compagnie d'un jeune homme, à quelques pas de la maison voir la mer : plusieurs phares brillaient à droite et à gauche ; les étoiles scintillaient du côté du Canada et la mer mugissait toujours. Le Breton paraît ne pas entendre le mugissement des eaux tant son oreille est accoutumée à ce bruit ; mais son instinct est finement perspicace : le seul clapotement des vagues sur le vaisseau, joint probablement à la forme des ondes, lui fait deviner la profondeur de la mer.

Nous aperçûmes à quelques pas de nous, sur la grève, dans l'ombre d'un rocher, trois femmes qui se penchaient tantôt sur les flots, tantôt vers la terre avec une allure de mystère ; leurs regards se partageaient entre la mer et les enfants qui les entouraient. Le vent qui venait de l'Océan collait leurs jupes noires sur leurs jambes ; elles étaient nu-pieds ; l'une d'elles tenait un tout jeune enfant dans ses bras : les épaules couvertes d'un grand châle, elle en tirait les pans de chaque côté pour couvrir son

petit, et, le cou tendu vers l'inconnu, ses yeux fouillaient l'horizon noir, cherchant à découvrir au loin une voile. Ce spectacle me rappela les récits de naufrage qu'on lit tous les ans dans les journaux de Bretagne et je songeai à la mélancolique poésie bretonne... Combien de fois la mer a rapporté au matin le cadavre de marins attendus tard dans la nuit?... Tandis que là-bas, à l'approche de la Baie-des-Trépassés, les marins entonnent un cantique breton pour demander à saint Beüzec de sauver leur vie, ici, sur la côte, le vieux curé Noal, natif du pays de Léon, entouré de ses fidèles, psalmodie pour ceux qui sont en péril. Quelques-uns, ayant surtout foi aux druidesses de l'île de Sein, implorent leur protection magique... mais

Le vent tourna. Soudain, plus vif qu'un goéland,
Le côtier franchissait le ras, lorsqu'en houlant
Une montagne d'eau l'entraîna dans la baie,
La baie des Trépassés, blanche comme la craie.
Le coup fut d'un instant. Surpris par le roulis
Un marin disparut, criant : « Mon fils Louis! »
Le navire, aussitôt qu'il eut touché les sables,
Sombra : « Seigneur Jésus, secourez-nous! » Des câbles
Furent lancés du bord; passagers, matelots,
Comme dans un linceul, roulèrent sous les flots.

(BRIZEUX, *Les Bretons*, chant IX.)

Quand nous retournâmes à la maison, la

lune était levée et les femmes des pêcheurs étaient encore dans le retrait de la falaise, sur la grève, où la vague montait ; debout, silencieuses et immobiles, elles écoutaient parler la mer et consolaient par de petits mots brefs, mais tendres, les enfants qui grelottaient dans leurs jupes.

*
* *

Rendu à l'auberge, je demandai à entendre une chanson bretonne, en représentant aux bonnes femmes que j'étais venu d'un pays plus éloigné que Terre-Neuve pour entendre chanter quelques couplets du pays de Théodore Botrel. A ces mots, la maîtresse de maison commença à me parler longuement du barde breton. « C'est, disait-elle, un poète breton... Vous devriez aller le voir ; il joue dans ce moment-ci *la Voix du lit-clos,* une belle pièce qu'il a composée... Sa femme y prend part ; elle est tout à fait gentille... Il est bien aimé dans le pays, notre poète ; tous les voyageurs aiment beaucoup à l'entendre... »

« A propos, repris-je, j'aimerais beaucoup à entendre chanter *la Paimpolaise* par une femme

du pays. » On fit descendre une jeune fille d'une quinzaine d'années : c'était l'orgueil de la maison, un petit ange de fillette qui porte les plats à la table d'hôte et qui chante tous les soirs dans la cuisine de l'auberge pour faire plaisir aux voyageurs. Un bougeoir à la main, elle nous apparut avec une mignonne petite figure rose et des yeux fatigués ; sa journée de travail étant finie, on venait de l'envoyer au lit. Elle se prêta de bonne grâce au vœu de sa mère ; nous commencions à faire des excuses quand, posant sa bougie tout allumée, elle commença à roucouler cette romance dont la musique est si savamment simple et pure, dont le rythme fait penser à un cantique à la Vierge. Je pensai alors à un colon français que j'avais connu autrefois dans les plaines du Canada, où il était établi, et qui avait apporté de son pays un cor de chasse duquel il tirait, dans la nuit, des airs du pays natal. Ce bon diable de Savoyard contribuait à faire aimer la France par les Canadiens du village et à faire rêver les filles du canton qui écoutaient de leur fenêtre, le soir, les chevaleresques accords des chansons amoureuses de France ; un de ses airs favoris était le refrain de *la Paimpolaise*.

La voix de la jeune fille était pure et douce, et la pression qu'elle mettait dans l'accent de certains mots, jointe à cet air harmonieux

comme un vieux refrain de biniou et sentimental comme une légende armoricaine, nous plut infiniment. Toutes les femmes la regardaient avec une attention religieuse mêlée d'idolâtrie. Quand elle eut fini, j'exposai à ses yeux mon cadeau habituel et le lui offris; on s'approcha d'elle pour examiner le portrait et pour exprimer par quelques exclamations la sympathie qu'on a pour le vieux lutteur. Une femme se souvint que j'avais manifesté le désir d'entendre *En revenant de la guerre.* L'enfant la chanta en breton, puis en français. Ces dames paraissaient heureuses de repasser dans leur mémoire toute une série de vieilles romances et de vieux couplets.

Nous passâmes ainsi une heure à entendre chanter les femmes de l'auberge; elles nous dirent environ huit chansons dont j'en reconnus quatre qui se sont transmises par la tradition chez nous. Il est curieux de découvrir à l'étranger des traits communs à l'âme canadienne; ce qui dans le timbre de la voix ou dans le style, ou même dans l'écriture, caractérise une personne et la rappelle à notre mémoire, est un indice, un cachet matériel; mais ce qui se perçoit par toutes les facultés à la fois dans l'attitude morale d'une personne et dans son discours, n'est pas proprement matériel; l'ensemble de tous ces traits individuels évoque dans l'esprit

un souvenir, une image familière, un caractère, un type connu.

Les vieux couplets qui ont pour refrain « Ah oui bien! Vous m'entendez-bien! » ou « La faridondaine, la faridondon », ou encore « Maluron, malurette » sont restés fossilisés dans la mémoire granitique des Canadiens; nous les possédons comme la langue. Il est certain que plus tard ces répertoires disparaîtront pour faire place à d'autres; déjà, en Bretagne comme sur les bords du Saint-Laurent, quand on demande à quelqu'un de chanter la chanson de la *Fanchette* ou celle de la *Batelière,* on nous répond que ce sont-là de vieilles chansons d'autrefois, et qu'on chante maintenant quelque chose de plus nouveau. C'est le sort de toutes choses : la langue, les traditions, les coutumes, la musique, en un mot tout subit avec le temps la transformation naturelle. Il y a des lois invariables selon lesquelles évolue la tournure de la pensée aussi bien que l'expression même. Ici ce sont les climats et telle influence extérieure d'un peuple voisin qui donneront une prononciation particulière; là ce sont des peuples qui, tout en ayant le même lexique que d'autres plus anciens, ont ajouté aux radicaux des terminaisons fantaisistes mais toujours explicables par quelque loi physique. Mais il en reste durant quelque temps encore de palpables vestiges.

J'ai entendu là faire une réflexion que tous les hommes ont faite et que partout dans les prairies de l'ouest canadien aussi bien que dans les riches et pittoresques campagnes de Québec, sous la masure du métis comme sous la tente du cri et du santeux et dans les habitations des villes, j'ai recueillie de la bouche des personnes d'expérience. Partout l'on m'a dit que les amusements d'autrefois étaient beaucoup plus doux et plus réels que ceux d'aujourd'hui. — A Paimpol autrefois, me disait la bonne femme de l'auberge, tous les jeunes marins se réunissaient trois ou quatre jours avant le départ pour la pêche, et l'on dansait en chantant des refrains du pays. — Dans le temps passé, m'ont dit de vieux Canadiens, on n'avait pas vos danses à escadron, ni vos promenades de valse, ni vos belles toilettes, mais je vous garantis qu'on s'amusait autrement bien que vous autres. Nous partions en traîneau l'hiver, dans le temps du carnaval, et nous arrêtions sur la route à toutes les maisons pour entraîner à notre suite jusqu'à douze et quinze familles qui nous accompagnaient de maison en maison jusqu'à trente lieues en bas de Québec ; nous faisions des festins et nous dansions le menuet en chantant de vieilles ritournelles françaises qu'on n'entend plus aujourd'hui... Le métis du nord-ouest, enfant d'un décou-

vreur canadien et d'une sauvagesse, dit qu'autrefois, quand le pays était à eux et que le gouvernement n'en avait pas encore pris possession, l'on parcourait à cheval, par bandes nombreuses, des centaines de milles à la poursuite des troupeaux d'élans, et que le soir, autour des feux de wigwam, l'on dansait la gigue avec les jolies filles de la tribu des Pieds-Noirs. Quand nous avions dansé tard dans la nuit, les jeunes sauvagesses nous demandaient de leur chanter une chanson française. Alors, les enfants des prairies écoutaient, ravis, nos refrains amoureux, et ils les apprenaient même rapidement. Combien de fois n'ai-je pas chanté aux plus belles assiniboines des environs du Lac-aux-Canards :

J'ai fait une maîtresse
Il n'y a pas bien longtemps.

Ah! c'était le bon temps alors; et quand le missionnaire arrivait dans la neige avec ses traîneaux à chiens, on allait au-devant de lui et on le fêtait durant trois ou quatre jours.

Le sauvage, qui revient encore parfois comme par atavisme planter sa tente sur les bords de la rivière Rouge durant l'été, n'y vient que pour pleurer le passé et pour voir tristement couler l'eau de ce fleuve, seul ami survivant d'autrefois. Plusieurs fois il m'a dit, à la porte de sa

hutte : « Vois-tu, mon garçon, toute cette grande ville, hérissée de cheminées et de clochers? Eh bien, autrefois, il y a trente ans passés, c'était des chênes et de grands peupliers qu'il y avait là, et ces terres étaient à nous. Quand un troupeau de buffles venait à passer là, à la place de la grand'rue, nous le poursuivions : maintenant les *visages pâles* sont entrés dans notre pays ; ils ont chassé tous les buffles et même le pauvre sauvage qui venait jadis passer l'été sur les bords de la rivière : on y dansait la danse du *soleil* pendant trois ou quatre jours sans arrêt ; les guerriers venaient compter les chevelures siouses qu'ils avaient à leur ceinture et ils ornaient leur tête d'autant de plumes qu'ils comptaient de scalpes. Aujourd'hui nous allons errants dans les forêts, loin des climats agréables que le blanc nous a ravis, et notre vie est triste et morne comme le pays qui n'a plus ses chênes et ses peupliers. »

Ainsi sont les hommes ; ils semblent donner raison à Lamartine par leurs plaintes et les regrets qu'ils ont des choses du passé ; mais il n'en est rien : car on parvient toujours à tout s'expliquer par l'aphorisme : *autre temps autres mœurs*.

*
* *

J'avais toujours cru que les chansons : *Filez, filez, ô mon navire ; Mon âme à Dieu, mon cœur à toi ; En revenant de la guerre ;* dans laquelle on dit : *rien zà manger, Marie Anne s'en va-t-au moulin,* n'étaient connues qu'au Canada ; certaines d'entre elles même me paraissaient être nées chez nous, de même que cette chanson qu'on entend encore aujourd'hui dans l'Ille-et-Vilaine :

« L'ente est dans la haie,
L'ente est dans la haie du jardin
Et dans cet' ent' vous n'savez pas ce qu'il y a… »

Mais on m'a détrompé ; les Bretons connaissent toutes ces chansons-là : et quand on va dans les longues soirées d'hiver aux *érusseries* de chanvre, les garçons et les filles de Tréguier, de Saint-Pol-de-Léon, de Saint-Thégonnec, y chantent à tour de rôle ces couplets que dans les fermes des environs de Chambly en Canada on entend chanter par les cavaliers et les blondes, les soirs où l'on fait les *épluchettes* de maïs, tandis qu'un violoneux, les pieds sur les chenets, *amarre* les cordes de son instrument pour le rigodon de minuit. Croira-t-on chez

moi qu'on chante en France cette fameuse vieille romance de Nonette que j'appris de la bouche d'un métis canadien? romance amoureuse et naïve comme la passion elle-même et dans laquelle il y a ces deux couplets que je m'en voudrais de ne pas rappeler :

Nonette, ma Nonette,
Prête-moi ton mouchoir
Pour essuyer les larmes
Qui couvrent mon visage,
Version métisse { *Les larmes de mes yeux;*
Lisette, si tu veux. }
Version française { *En te disant adieu*
Pour partir de ce lieu. }

De mouchoir dans ma poche,
Amant, je n'en ai pas.
Il est dans ma chambrette
Sur ma table à toilette,
Tout proche de mon lit :
Cher amant, allons-y.

Son frère à la fenêtre
Entend ce discours-là;
Calmez, calmez, mon père,
Calmez votre colère :
C'est un garçon d'honneur,
Faut lui dônner ma sœur.

Dans l'air qui accompagne ces paroles, il y a une monotonie et un ton traînard et long comme dans le chant des filles de Constantinople; et pourtant, si l'on remarque que le der-

nier vers de chaque couplet comporte une certaine vivacité d'expression, on se représente naturellement qu'un ton alerte et vif devrait accompagner ces paroles : c'est une erreur. On dirait en entendant le chant de ces strophes qu'après avoir traversé plusieurs siècles et une infinité de générations immobilisées dans leurs coutumes et leurs traditions, la musique s'est ralentie constamment et les accords sont devenus de moins en moins artificiels, qu'à force de répétition, l'âme triste et religieuse du breton en a fait un zôhn monotone et qu'aux paroles de cette plainte légendaire des amoureux s'est attachée la ferveur d'un cantique ou d'un chant d'exil. Est-ce Châteaubriand qui a dit que la voix naturelle de l'homme est triste?

Ces vieilles formules de la pensée française qu'on trouve au marché, à l'auberge, à l'église ou aux champs. jointes aux mœurs simples et chrétiennes qui se sont conservées au Canada, rappellent les provinces de France aux XVIe et XVIIe siècles et suggèrent en même temps le souvenir des habitudes du seigneur et des environs du manoir des temps féodaux. Il y a encore des seigneurs au Canada, bien que la loi de 1856 ait aboli la tenure seigneuriale. Les manoirs seigneuriaux du Canada peints par Aubert de Gaspé chez nous et les exemples encore actuels des restes de la féodalité canadienne sont des témoins

irrécusables de la noblesse du peuple et de la simplicité des mœurs de l'ancienne aristocratie. Quand, il y a cinquante ans passés, un censitaire canadien portait un chapon au manoir de son village, il lui arrivait fort souvent d'être par la même occasion convié à le partager à la table du seigneur.

*
* *

Le lendemain matin nous visitâmes le port tout hérissé de mâts et de cordages : les marins étaient occupés à réparer leurs corvettes pour l'an prochain ; partout des gars nu-pieds chargeaient ou déchargeaient des vaisseaux marchands. Les enfants pullulent sur les quais : ils viennent là écouter les conversations des matelots et apprendre pour plus tard le langage de la marine; l'an prochain des moussaillons de quinze ans partiront pour l'Islande ou Terre-Neuve : ils recueilleront au cours du voyage les observations et la science maritime de leurs aînés. C'est une tradition qui date des temps lointains où seuls les Bretons et les Basques faisaient connaissance avec les Normands, longtemps avant la venue de Christophe Colomb, sur la *terre neuve*. Aujourd'hui ils apprennent

à faire des filets et à rouler des voiles dans les vergues.

Quand le capitaine aux lèvres minces et à la figure austère verra l'approche d'un gros temps et qu'il criera aux enfants du bord : « Serre le catacois! Bâbord par tribord. Vite p'tit gars! » et quand son geste deviendra bizarre et brusque comme un paquet de mer qu'un violent coup de barre pare aussitôt, et que sentant que ça va mal il poussera un cri désespéré : « *A genoux, mes enfants! ici on ne peut rien:* cré nom de Dieu! faites une prière mes p'tits hommes! Le diable s'en mêle. » Ces petits morveux, qui sont pourtant pleins de courage et d'audace, s'agenouilleront près du mât de misaine et diront une prière à Jésus en attendant qu'un autre juron vienne leur commander de sauter dans les vergues.

En 1837, quand les patriotes canadiens de Saint-Eustache allèrent dans leur grange décrocher leurs grandes faux rouillées et qu'ils dérobèrent à leurs grands-pères les vieux mousquins délabrés qui n'avaient pas servi depuis la dernière bataille des plaines d'Abraham, et qu'au nombre de quelques centaines ils résolurent de marcher contre l'Angleterre persécutrice, le vieux patriote François-Xavier Prieur, déporté en Australie, raconte qu'ils se sont agenouillés sur la neige des plaines pour dire un chapelet

avant de rencontrer les habits rouges. Ils avaient la foi du Breton, ces pauvres fous qui prétendaient à la liberté et qui aspiraient à la justice; je crois même qu'ils chantaient le soir de Saint-Denis, en aiguisant leurs faux après une bonne journée :

Auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir.

*
* *

Nous partîmes de Paimpol dans la direction de Tréguier. Tréguier est le foyer de la littérature bretonne; c'est la terre attique des chants et des récits héroïques du pays de Brizeux. « Le Trégorrois, dit Joanne, est soumis, gai, insouciant et très impressionnable. » La plupart des historiens s'accordent à dire qu'il n'y a rien d'aussi peu juste que le proverbe suivant :

Voleur comme un Léonard,
Traître comme un Trégorrois,
Sot comme un Vannetais,
Brutal comme un Cornouaillais.

Nous visitâmes l'église et l'ancien monastère. Ce dernier est tout couvert d'herbes, et à travers ses colonnettes qui ressemblent à celles de l'abbaye du Mont Saint-Michel on ne peut voir que des ajoncs et de grandes herbes inutiles que seuls fréquentent les moineaux et les hiron-

delles. On croirait voir, dans ces restes d'une abbaye dont l'origine remonte à l'époque des Mérovingiens, quelque *laure* noircie et effondrée du mont Athos où les dieux avaient autrefois fait briller un culte aujourd'hui inconnu.

C'est dans l'ancien évêché de Tréguier qu'autrefois l'on représentait les mystères de la Passion ou la vie de sainte Tryphine. Aussi trouve-t-on encore dans la mémoire de vieux Trégorrois des fragments de légendes mystiques ou des chants religieux perdus dans la mémoire du peuple ; il était tellement dans les mœurs des habitants du pays de Tréguier de tenir des représentations théâtrales qu'encore aujourd'hui le Breton de ces cantons récite avec âme des morceaux de mystères, des contes fantastiques, un peu comme nos grand'mères canadiennes nous disent des récits de la Passion qu'elles tiennent de leurs ancêtres, récits qui durent parfois une heure et plus. Le Trégorrois aime la poésie et la musique ; il suit de loin les progrès modernes, et quand les fanfares ou les musiques militaires jouent des airs nouveaux, il se montre sceptique et moqueur.

La terre de Bretagne porte encore les traces des amphithéâtres faits en terre et à ciel découvert où les bardes d'antan venaient chanter et exécuter les scènes touchantes et merveilleuses de la vie de sainte Tryphine, de Robert le

Diable, du Purgatoire de saint Patrice, des saints Garan, Clément et Denis, d'Orson et Valentin, etc. On préludait généralement dans ces représentations théâtrales par le chant du *Veni Creator;* puis s'ensuivaient des marches interminables faites sur le théâtre au son des rebecs et des binious. Enfin on commençait la lecture du prologue; et la représentation, qui durait deux ou trois jours, se passait devant des foules considérables accourues de très loin. L'épilogue se terminait généralement par l'annonce d'une quête pour les acteurs. Les mystères de sainte Tryphine étaient en deux journées et huit actes [1].

1. Voici une traduction de quelques fragments de l'épilogue des mystères de Moïse tels que je les emprunte à M. Luzel :

« Réunion de chrétiens, gens vertueux et loyaux, je vous salue humblement et viens du fond de mon cœur vous faire mon compliment. Hélas! que n'ai-je le talent nécessaire pour le faire comme je l'aurais désiré...

« Quoiqu'il en soit, plein de confiance en votre sagesse et votre indulgence, j'ose espérer que vous aurez la bonté et la patience d'écouter les compliments et les remerciements que nous vous devons... »

Suivent des remerciements à profusion :

« Je ne saurais remercier trop tous les gens du canton de nous avoir secondés, chacun suivant ses moyens, en nous prêtant des charrettes, des planches, des soliveaux et des barriques pour construire notre théâtre. Nous leur sommes reconnaissants de tant d'obligeance et les prions de recevoir nos bien sincères remerciements.

. . . .

« C'est votre devoir à vous, pères et maîtres de maison,

A la fin les assistants répondaient *amen*. On mettait en scène dans ces représentations édifiantes des rois, des saints et des saintes, des nobles, des matelots et jusqu'à des forbans et des sorcières.

L'Allemagne, qui attire des foules de touristes et d'étrangers à une représentation comme celle d'Oberammergau, serait peut-être surpassée par les Bretons si ceux-ci s'avisaient de reprendre les vieux mystères des âges passés et d'en donner des représentations fidèles aux innombrables voyageurs qui viennent annuellement en France.

et à vous aussi nobles et riches, de défendre à vos domestiques les caquets et les critiques. Dieu vous en récompensera dans son royaume.

. . . .

« Deux des acteurs vont maintenant descendre parmi vous avec un plat chacun, et tous, j'en suis persuadé, vous ferez votre devoir et les verrez sans déplaisir.

« Car, comptant sur vos libéralités et pleins de confiance en votre générosité, nous espérons nous asseoir ce soir à une table bien servie et faire un peu de bonne chère.

« Et avant de vous faire nos adieux, je vous prie encore d'oublier toutes les sottises que vous avez pu entendre ici ; oubliez-les toutes et Dieu vous en récompensera.

. . . .

« Hélas! je vous quitte à regret et il faut cependant vous quitter; car les larmes qui débordent de mes yeux m'empêchent de parler. »

CHAPITRE VIII

Origine des peuples de Bretagne. — Monuments mégalithiques. — Caractère breton. — Politesse française. — L'âme canadienne. — Autocratie de l'Angleterre. — Fondations de centres français au Canada.

Nous sommes désormais en pleine Bretagne bretonnante : c'est là que triompha l'élément celte venu d'Angleterre et d'Irlande. Le peuple de la presqu'île qui se termine par le département du Finistère (finis terræ) n'a pas subi l'influence des Saxons ni celle des Romains.

La haute Bretagne, autrefois habitée par les Galls, est devenue à l'époque de l'invasion des Kymris, au IIe siècle avant l'ère chrétienne, gallo-kymris, et l'on trouve encore aujourd'hui à Ploërmel et dans les environs un peuple appelé communément Gallo, qui se distingue par son caractère bizarre de sauvagerie à demi christianisée. De son côté, la basse Bretagne resta kymris, et la seule transformation qui s'est opérée chez ces peuples a été le change-

ment de culte qui de païen est devenu chrétien, mais encore bien entaché de pratiques superstitieuses et de croyances mythologiques.

A la mort d'Auguste, toute la France était habitée; nous n'aurions pour nous en convaincre qu'à nous reporter aux découvertes continuelles des archéologues et des antiquaires qui exhument tous les ans, des différents coins du sol, des objets d'art ancien : poteries, cuivres, pierres sculptées, etc. Il est fâcheux cependant que les innombrables monuments mégalithiques de ce pays ne puissent fournir aucune donnée historique précise ; les rares inscriptions qu'on trouve sur les pierres druidiques montrent que les peuples qui les ont laissées n'étaient pas encore entrés dans le mouvement civilisateur qui venait de Rome. Les dolmens datent-ils des époques lointaines où les Breyzads ou Bretons de race kymrique durent se protéger contre les invasions du Nord ? Les blocs de pierre qu'on a placés debout sur des alignements ou *avenues*, au sommet des mamelons et des collines, ne servaient-ils pas de points d'observation et de postes d'avertissement ? Quand les barbares de la Scandinavie arrivaient par mer ou que ceux du nord de la Germanie faisaient irruption par la Normandie, les anciens aux longs cheveux et au visage mélancolique et rêveur ne se rassemblaient-ils pas

autour des menhirs ainsi élevés au-dessus des forêts pour invoquer les puissants génies, Poulpikets ou Korrigans, et leur demander protection contre l'ennemi? Sous les dolmens ou tables de sacrifice, dans ces espèces de cavernes ouvertes à tous les vents, n'y avait-il pas quelques-unes de ces fées qui peuplent encore l'imagination des Bretons, et dont la protection mystérieuse a sauvé la langue celtique et conservé dans ce coin poétique de la France, malgré les bouleversements et les révolutions, la race pure et étrangement originale des sujets de Conan Mériadec et du roi Grallon, dont la fille Dahut fut un jour engloutie avec la ville de Ker-Is après avoir été condamnée par saint Corentin pour ses déportements? Ou bien faut-il croire que ces monuments datent de ces époques préhistoriques où l'imagination des savants voudrait y voir des peuples venant de la Judée?

J'ai vu les fameux menhirs d'Erdeven, sur les bords de la mer; ils ne sont pas comme ceux de la Loire-Inférieure ou du Morbihan : au lieu d'être juchés sur les points les plus élevés du terrain, ils sont plantés dans les landes sur dix avenues immenses qui sont elles-mêmes formées par onze lignes de menhirs. J'emprunte à Malte-Brun les détails qui suivent : « Ces blocs de granit, hauts de cinq à six mètres, et quelquefois seulement de deux mètres, sont absolu-

ment bruts, et on les trouve fichés en terre ou reposant sur le sol. Toute cette masse se divise en deux parties : les menhirs d'Erdeven et ceux de Carnac, et dans ces deux masses on trouve la même orientation et le même nombre de lignes. De nombreuses hypothèses ont été faites pour déterminer le but et l'usage de ce gigantesque amas de plus de quatre mille pierres. Les habitants du pays s'en tiennent à la tradition qui rapporte que saint Corneille, poursuivi par une armée de païens, courut, se sauvant devant eux, jusqu'au bord de la mer : là, ne trouvant pas de bateau, sur le point d'être pris, il métamorphosa en pierres les soldats qui croyaient le saisir. »

Quoi qu'il en soit, la jeune Bretonne qui, encore aujourd'hui, va s'asseoir sur le bord de la fontaine de Barenton, habitée par des fées, pour y jeter quelques épingles afin de savoir si elle se mariera dans le cours de l'année, le jeune *breyzad* qui va, le soir, faire la cour à une de ces Marie qu'a immortalisée Brizeux, et qui se garde bien de revenir chez lui après minuit, de peur de rencontrer les *lavandières de nuit* qui le forceraient à tordre les linceuls des morts jusqu'à ce qu'il mourût d'épuisement, les tisons des feux de Saint-Jean, qui protègent du tonnerre, et sainte Anne d'Auray, la *bonne marraine* des Bretons, sont autant de faits dont

on ne saurait nier la magique vertu et la haute et vénérable antiquité.

Au Canada, nous n'avons pas la fontaine de Barenton, mais les jeunes filles jettent des épingles dans un verre d'eau ; et ceux qui rentrent de nuit durant la semaine sainte ne craignent pas les sinistres lavandières, mais les morts eux-mêmes et les loups-garous dont M. l'abbé Rousselot donne l'histoire, dans sa thèse sur la phonétique du patois de Cellefrouin (Poitou).

Quand les vieux druides disparurent devant la religion des Romains, le poème des vingt mille vers, qui contenait leur sagesse et leur enseignement, s'évanouit avec leur mémoire. On le retrouva bien encore par bribes çà et là dans la mémoire des plus fidèles, mais il était effrité...

Les vieux Celtes réunirent souvent leurs enfants dans la forêt auprès du chêne où, à la Noël, — nouvelle fête religieuse remplaçant le *Guy an né,* — ils leur expliquaient les mystères de l'astronomie et les destinées des hommes ; mais la coutume disparut finalement.

Il faut des prêtres dans une religion : faute de sacrificateurs, le druidisme mourut. Les grands collèges où les druides instruisaient autrefois une nombreuse jeunesse, comme les

autels mégalithiques, furent oubliés devant les prédications nouvelles. Les grands prêtres à la barbe blanche n'entrèrent plus en grande pompe dans la forêt pour y couper le gui sacré avec la serpe d'or, et ils ne consacrèrent plus aux druidesses de l'île de Sein. L'apôtre chrétien fit abolir la cérémonie, mais le culte semble avoir survécu. Le poème sacré des oracles druidiques fut remplacé par la prose tragique et hautement morale du récit de la Passion. La fidèle mémoire du Breton, qui a recueilli avec respect les leçons et les enseignements du recteur et qui adore le Dieu du christianisme, confond bien souvent encore les dieux, les saintes et les druidesses. C'est pourquoi, sur la route de l'église, on l'entend qui chante inconsciemment les refrains des bardes gallois qui disaient les maux que doivent un jour endurer leurs ennemis, ceux qui viennent nier les croyances mystiques de la théologie druidique [1]. Dans les

1. J'entends cette nuit les aigles d'Éli... Ils sont ensanglantés ; ils sont dans les bois... Les aigles de Pengwern appellent au loin ; cette nuit on les voit dans le sang humain.

. . . .

Un jour viendra où les prêtres du Christ seront poursuivis ; on les huera comme des bêtes fauves.

Erer Eli a glevann henoes

. . . .

Erer Pengwern pell galv hed henoes

. . . .

Er goad gwir gweler

(*Myvirian*, p. 109).

Tud Jezus-Krist a walgasor ;
Evel gouzed ho argador.

pardons éblouissants des environs de Rosporden, on chante au matin des cantiques en brézonnec ou bas-breton, et à la veillée, devant l'âtre qui flambe, on déclame les mystères du roi Arthur ou ceux de sainte Tryphine, où les fées et les sorcières ont déployé tant d'adresse et de puissance.

*
* *

Honnête et fidèle, le Breton ne se permettra jamais de faire injustement une méchanceté, ou ce qu'on appelle aujourd'hui une canaillerie à quelqu'un; il est religieux et sobre, insou-

Le carnage qu'on en fera sera tel qu'ils mourront tous par bande sur le Menez-Bré, par bataillons.	M'az marvint holl a Strolladou War menez-Bré, a vagadou
Dans ce temps-là la roue du moulin moulera menu ; le sang des moines lui servira d'eau.	Rod or vilin a valo flour Gand goad ar venec'h eleac'h dour
Ces choses arriveront bien avant la fin du monde ; alors la plus mauvaise terre rapportera le meilleur blé.	Abaz ma veso fin ar bed Falla douar or gwella ed.

Cette dernière strophe et la seconde sont citées par D. Le Pelletier, qui les a copiées sur le manuscrit original; les deux autres appartiennent à la tradition. (Th. de la Villemarque. *Chants populaires de la Bretagne*. V. 1, p. 57.)

ciant et, dans certains districts, trop ami du repos et du silence. Mais son attachement et son dévouement sont au-dessus de toutes louanges. Il aime sa patrie; sa bravoure, son esprit d'indépendance et sa fidélité en font l'homme le plus casanier et le moins aventurier qui se puisse imaginer. Dans les camps ou sur la mer, il est pris d'une grande tristesse; le mal du pays, l'ennui, l'immortel ennui, s'empare souvent de lui; il regrette sa patrie, son village, son foyer. Son extrême sensibilité lui vaut les plus vives et les plus accablantes douleurs morales; est-il loin de la patrie? tout est sombre autour de lui; il n'éprouve plus de plaisir dans le milieu où il se trouve; son esprit a constamment en mémoire les choses qui l'attachent à sa ville natale. Ainsi qu'on l'observe dans nos écoles industrielles de sauvages au Canada, quand vient le printemps, que les feuilles poussent aux arbres et que les oiseaux reviennent gazouiller, avec le retour du chaud soleil, les jeunes élèves commencent à s'assombrir; leur front devient rêveur : alors, pour humer l'air printanier, avec des allures furtives et hypocrites, ils s'approchent peu à peu de la haie, y coupent une tige de noisetier et une branche de chêne, font en cachette une flèche et un arc, tuent à la dérobée un merle ou une grive; et puis, quand la nature les aura irrésis-

tiblement subjugués, ils se sauveront à travers les bois, par bandes de huit ou dix, et ils regagneront, à des centaines de kilomètres, l'ajoupa paternel, qui est situé loin de la civilisation. Ainsi le Breton, rebelle à toute sensation exotique, s'obstinera éternellement à n'aimer que ses landes et ses chemins creux et à ne rêver que de ses toits de chaume, ses pommiers, son blé noir, ses forêts de pins, ses montagnes noires et son sol granitique et nu. « A toutes choses, même à leur intérêt personnel, a dit un historien des villes de France, même au besoin d'acquérir, ils préfèrent les landes incultes et le ciel humide de la Bretagne. S'ils tiennent tant à leurs croyances, à leurs habitudes, à leur langage, à leur costume, c'est qu'ils ne les séparent point de l'image de la terre où ils sont nés. Tout homme qui n'est point Breton, sans excepter le Français, est pour eux un étranger. En un mot, cette vieille nationalité bretonne, pour laquelle ils ont combattu pendant si longtemps, est devenue un instinct moral auquels ils obéissent toujours et souvent même sans en avoir conscience. »

Je me souviens qu'à Paimpol, ayant demandé à une des chanteuses de l'auberge où nous étions arrêtés de qui elle avait appris une certaine ballade qu'elle nous avait chantée, j'eus la réponse suivante :

« J'ai appris cette chanson-là d'un homme qui venait de France et qui était de passage ici. »

Si vous n'êtes pas connu, il est inutile de demander à un Breton de vous chanter un poème ou une romance ; il vous regardera d'un air moqueur et narquois qui vous signifie que ce n'est pas facile de le duper ; il sera correct et poli, parlera peu et vous écoutera. Ce n'est qu'au bout de quelques mois que vous réussirez à lui faire chanter les chansons de son pays, et avant de s'y résigner, le vieux barde, vous regardant bien dans les yeux, vous dira, comme à M. de la Villemarque : « D'abord, quand on veut prendre le bouvreuil, il ne faut pas l'effaroucher ; s'il entend siffler l'homme, il ne siffle plus, il s'envole. Maintenant, je vais vous dire pourquoi il y a des chansons qu'on n'osait pas trop vous chanter : c'est que plusieurs ont une vertu, voyez-vous : le sang bout, la main tremble et les fusils frémissent d'eux-mêmes, rien qu'à les entendre ; plusieurs contiennent des mots et des noms qui ont la propriété de mettre l'écume de la rage à la bouche des ennemis des chrétiens et de faire éclater leurs veines ; quand nous les chantions en marchant contre les Bleus, nous voyions qu'ils les faisaient fringuer comme de jeunes chevaux qui ont bu du vin de feu mêlé à de la poudre à canon ; quand

nous les dansions, la nuit, autour du feu de bivac, dans quelque cour de manoir incendié par les républicains, nous entendions, vous ne croiriez pas? nous entendions nos fusils, nos bâtons et nos fourches de fer, rangés en faisceaux derrière nous, s'agiter d'eux-mêmes et murmurer, comme s'ils eussent été impatientés de rester au repos; quand nous apprenions ces chants à nos enfants, le soir, aux veillées, pour leur donner du cœur, les Bleus avaient vent de la chose, eussent-ils été à vingt lieues, et ils allaient bien vite en informer le district. Le district, qui n'osait pas s'aventurer la nuit dans nos chemins de traverse, envoyait quelqu'un pour écouter ce que nous chantions. Quiconque, alors, eût été dehors, aux aguets, aurait vu l'espion entrer dans la cour à pas de loup et venir coller son oreille au trou de la porte ou aux fentes de la fenêtre. Le lendemain, dès le point du jour, la maison était cernée par les soldats, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants et vieillards, emmenés en ville pour être guillotinés. »

Le Breton pourrait être mis en parallèle avec le sauvage. Tandis que celui-ci fuit la civilisation, l'autre la subit. Sous une écorce dure et sombre, le Breton cache une âme jeune et bonne; le sauvage montre une âme vieille et cruelle sous une enveloppe mince et perméable.

La bravoure du premier est éternelle, grave et majestueuse, celle du second est passionnée, hystérique et variable ; il y a dans l'imagination bretonne autant de poésie et de rêves que de combinaisons astucieuses et de basses convoitises chez le sauvage. Ce qui, chez le Breton, est soumission et fidélité, s'appelle chez le sauvage résignation et amour. Le Breton, qui est religieux, est capable des plus grands dévouements ; le sauvage est capable d'héroïsme et de sacrifice, par éducation. La superbe, les grandes déterminations et les grands moyens découlent chez le Breton de son amitié ou de sa sympathie, mais n'en dépendent pas ; chez le sauvage on trouve, dans les circonstances graves et difficiles, une conduite dirigée par le cynisme et la haine. Les Bretons sont entêtés et ils ont horreur de l'innovation ; mais le peau rouge n'ose pas se croire aussi puissant que le blanc, encore qu'il trouve ridicules les mœurs et la conduite de ce dernier.

Les Bretons qui sont dans les petites villes ou les villages passent leurs dimanches attablés à l'auberge et jouent au *Trois-Sept* ou au *Palet ;* ceux du pays gallo sont, dit-on, peu probes en affaires : ils sont d'ailleurs continuellement en chicane. Quelqu'un qui m'écrivait son sentiment sur les Gallos me disait : « Leurs vertus : je n'en connais pas de remarquables. Leurs

défauts : ivrognes, menteurs, voleurs. » Ils vont à la messe pour se distraire, pour ne pas être signalés à la réprobation publique et pour se battre.

Je n'ai pas passé par cette colonie étrange des Gallos ; je tiens ces quelques renseignements d'un ancien juge de paix du pays. Il paraît, en outre, que ces gens-là sont très courageux et qu'à l'approche de leur mort ils voient sans effroi allumer des cierges et réciter des prières auprès d'eux. Ceci est d'ailleurs le cas pour tous les Bretons. Ils ne se soucient guère d'améliorer leurs conditions ; vu que leurs pères ont vécu ainsi, il n'y a pas de raison de chercher à faire mieux qu'eux.

Il arrive souvent qu'une jeune Gallo consciencieuse ira dans une ville amasser quelques sous pour revenir ensuite, à l'âge de quarante ans, se marier avec un jeune homme ; la race est prolifique, mais peu soigneuse des enfants. Le pays gallo est borné par Pontivy, Redon, Vannes, Montfort et Loudéac.

* * *

Il y a une chose qui, en France, a toujours fait l'admiration des étrangers : c'est ce

qu'on appelait autrefois la police des mœurs.

Quand les Celtes vinrent de l'île de Gwion ou d'Alwion, aujourd'hui Albion, ils apportèrent la religion de l'Hermès musicien, poète, prophète et prêtre ; ce caractère de douceur et de charité que possède le peuple de Bretagne s'est infiltré dans l'esprit gaulois et a fait de la nation française le peuple de la politesse et des bonnes manières. Ce ne sont pas ces belles manières et cette politesse froide des pays du Nord. Il y a une sorte d'esprit de charité, qui est dans le tempérament même du Français, tandis que dans la société d'Amérique ou d'Allemagne on trouve plus d'afféterie et de gentillesse extérieure. L'assistance désintéressée et le dévouement sont plus francs et plus sympathiques en France qu'ailleurs : la générosité, comme la libéralité, tient plus de l'éducation morale que de la culture artificielle. Les missions comme les croisades ont produit des héros et des initiateurs admirés universellement. Le seul grand fait de la christianisation totale de la France prouve combien était naturelle chez les Gaulois l'impulsion du bien. Qu'on se rappelle les combats extraordinaires engagés par les armées françaises pour la liberté des peuples étrangers, et à l'heure qu'il est rien n'est plus éloquent que cette espèce de culte qu'on répand en France pour *le bien de l'humanité*. Tandis

que les races du Nord proclament brutalement que la force prime le droit et que l'Angleterre, de même que les États-Unis, lutte plus que jamais pour la vie, la France prêche la religion de l'humanité et la concorde entre les hommes [1].

On sent que ce caractère apostolique et souverainement chrétien du peuple français souffre d'avoir à vivre à côté d'hommes insatiables et cupides : les nombreuses expositions universelles, qui sont l'arme de propagande la plus convenable à la diversité des goûts et des religions, ne sont entreprises nulle part dans le monde avec plus de ferveur et de persistance qu'en France.

Depuis quelques années, un nouveau parti politique, justement alarmé des dangers d'une politique plus intellectuelle qu'intelligente, s'est formé dans le but de signaler au pays le danger qu'il y a à trop se fier aux bonnes dispositions des sociétés actuelles ; c'était la reconnaissance, hélas ! inévitable, de la vérité du

1. C'est ce que reconnaît M. Schrader dans son Atlas de Géographie moderne : « Dans ce domaine encore (les luttes politiques et la théorie de la société) le rôle de la France a été grand, et le reste du monde lui est redevable. Nul peuple moderne ne s'est comme elle préoccupé de liberté, d'humanité ou de justice. Mais à côté de ces préoccupations élevées, d'autres préoccupations plus immédiates, plus terre à terre, mais plus vitales peut-être, ont été *négligées*. »

proverbe qui dit que *parmi les loups il faut hurler*. Aux progressistes qui prêchent l'union, la paix, et qui réclament la démolition même des frontières internationales, les nationalistes répondent : « Soyons sur nos gardes! Les hommes ne veulent pas nous comprendre. »

En France, quand l'étranger demande un renseignement et qu'aussitôt il voit tout un essaim d'hommes se presser à la recherche de ce qui peut lui faire plaisir, il reste confondu. Au Canada, quand les Canadiens — qui ont hérité de cet esprit de bon voisinage et de charité — voient ridiculiser leurs vertus par des voisins plus pratiques, ils se dégoûtent de la charité et de la générosité envers les autres et ils deviennent rudes et égoïstes, souvent indélicats et sans complaisance. C'est pourquoi les Français ont parfois tellement d'hésitation et de peine à nous reconnaître. Nous subissons une influence fâcheuse. Que de fois n'avons-nous pas vu des Canadiens proclamer ouvertement leur préférence pour l'éducation brutale et arriérée de l'égoïsme et rejeter comme inadaptable aux temps nouveaux et aux peuples d'Amérique l'éducation morale latine. Deux mots d'explication suffiront : la population française du Canada était ruinée, pauvre et presque sans espoir de relèvement, le jour où Louis XV a cédé le Canada à l'Angleterre; elle

devint commerçante, travailleuse et économe. Plus tard, elle s'aperçut que pour réussir il fallait avoir le tempérament de ses maîtres ; elle voulait sa part des richesses naturelles du pays et elle visait à l'égalité avec ses voisins anglais. Elle apprit la langue anglaise, et en acquérant la science du commerce, elle se fit du même coup une conscience nouvelle dénuée de son originalité native. L'habitude de la soumission et de l'infériorité matérielle l'a insensiblement convertie au prestige de l'âme anglo-saxonne. Il ne faut pas oublier que les efforts les plus constants et les mieux combinés de nos maîtres ont été de chercher à nous inoculer une conscience identique à la leur : en un mot, ils ont cherché, et ils y prétendent encore aujourd'hui, l'anglification des Canadiens. Et malheureusement les Canadiens ont cru et croient encore beaucoup trop à la puissance du tempérament et de l'esprit anglais. Plusieurs écrivains et tout le clergé en général recherchent ardemment à ressaisir dans l'éducation et l'instruction cette conscience purement française, qui a répandu dans l'Europe et en Orient cette espèce de culte du Français, qui a aidé puissamment au développement et à l'expansion de la civilisation par l'esprit et par le cœur.

Mais dès les débuts et encore aujourd'hui, le clergé canadien, de concert avec nos chefs na-

turels, nous a constamment insufflé l'espérance. et c'est grâce au clergé si nous avons survécu.

L'étranger, disais-je donc, — l'étranger du Nord ou d'Amérique, — ne peut pas comprendre qu'un homme puisse volontairement s'abaisser au point de servir ses semblables. Qui n'a pas entendu les appréciations d'un Anglais sur la minutie et la délicatesse avec lesquelles les Français procèdent dans tous leurs rapports sociaux? *Stupid! stupid!* disent-ils en se drapant dans une morgue indignée et dédaigneuse. Ils ne conçoivent pas que les hommes puissent se rendre gratuitement de bons offices; même leurs missionnaires ne se tiennent à leur poste que jusqu'au jour où le traitement n'est plus suffisant. Et il est cependant des jingoïstes qui proclament avec assurance que l'Angleterre est à la tête de la civilisation; pour certains d'entre eux, le commerce et l'augmentation des recettes sont la vraie civilisation, l'unique, la lumineuse, et, par conséquent, les esprits les mieux conditionnés pour les opérations financières sont incontestablement les esprits supérieurs [1]. Ils ne se désintéressent cependant pas

1. A conseiller sur ce sujet la lecture d'un livre récent intitulé : *Americanisation of the world, (l'américanisation de l'univers)*, par W. T. Stead. Presses de la « Review of Reviews ». Mowbray house, Norfolk Street, London. W. C.

de la science; au contraire, l'Angleterre a de véritables savants et de profonds penseurs; mais, en Angleterre, les intellectuels n'exercent pas d'influence sur la politique. En France c'est différent.

* * *

On ne saurait se convaincre chez nous que l'Angleterre cherche avant tout le règne de la charité, puisque, encore aujourd'hui, elle use des moyens les plus violents et les plus injustes pour enrayer le développement de notre race dans le Canada. Il est vrai qu'on pourrait me répondre en invoquant la distinction que j'ai faite tout à l'heure entre les divers sentiments nationaux qui sont comme l'atmosphère où vit l'esprit de charité (anthropophagie, impérialisme, nationalisme). En tous cas, pourquoi cherche-t-elle encore, avec une persistance aussi opiniâtre, à nous anglifier et à nous protestantiser? Pourquoi les traités sont-ils journellement foulés aux pieds dans l'intention de nous annihiler, au Manitoba, par exemple, où nous sommes dépouillés depuis treize ans des droits les plus chers, garantis pourtant par les traités?

Il fait peine de lire encore aujourd'hui, dans une supplique adressée au nom de la population française de Manitoba au prince royal, duc de Cornouailles, au cours de sa visite du Canada, ces mots remplis de mélancolique amertume : « La liberté n'est qu'un vain mot si l'on se contente de l'enchâsser dans des adresses richement enluminées ; elle demande, pour être féconde et vraie, de s'épanouir dans les institutions publiques et sociales. La semence en avait été jetée, il y a trente ans, dans ces plaines où l'Église catholique, depuis un siècle, travaille à l'affermissement du règne britannique. On l'en a violemment arrachée par une loi que réprouvent également le texte de la constitution et les dictées de notre conscience. Nous n'avons plus la liberté d'élever nos enfants selon les enseignements de notre église. Car ce n'est plus avoir la liberté que d'être obligés d'en payer la jouissance par un surcroît d'impôts. Voilà nos griefs, voilà le point noir qui va faire tache sur le riant aspect des fêtes dont nous allons être les témoins émerveillés... C'est au nom de la liberté, de la constitution et du droit naturel, que nous réclamons... Nous sommes au début d'un règne. Jadis les rois, montant sur le trône, exerçaient leur clémence à l'égard de leurs ennemis et des criminels. Ces temps sont passés. Mais ne pourrait-on pas les faire revivre pour

nous, qui ne sommes ni des ennemis ni des criminels !... La loyauté du peuple catholique si justement louée par Votre Altesse royale, et déjà scellée de notre sang, se sentirait alors récompensée par cet acte de haute bienveillance. Et de nos âmes monteraient des flots d'affectueuse reconnaissance à l'égard d'Édouard VII et de son illustre fils, le duc d'York et de Cornouailles, à qui nous souhaitons, ainsi qu'à sa très gracieuse épouse, tous les bonheurs [1]. »

On ne réclame ici que le droit d'avoir nos écoles catholiques et françaises, droit qui a été violé en 1890 ; mais il ne faut pas oublier que les Canadiens de Manitoba avaient été dans la même année, par une autre loi, dépouillés du droit — dont ils jouissaient également de par la constitution — de l'usage officiel de leur langue, et que, préférant revendiquer avant tout le droit à leurs écoles, ils avaient fait le sacrifice d'oublier l'autre. Tous les deux sont restés foulés aux pieds.

Nous ne sommes plus citoyens français, il est vrai, mais nous appartenons encore à la famille française, et rien ne serait mieux accueilli chez nous qu'une intervention de la mère-patrie pour demander à l'Angleterre le

1. T. A. Bernier, sénateur, dans le journal *Le Manitoba*, 25 nov. 1901, à Saint-Boniface (Manitoba).

respect des traités qu'elle signa avec la France au moment de la cession du Canada. On y verrait, en feuilletant ces vieux documents, que l'Angleterre s'engageait à nous laisser *notre langue, nos institutions et nos lois*. A quoi servent les traités? Il y a bien longtemps que cet engagement fut pris, et les droits quoi ont été créés en 1763 sont déjà bien vieux, mais ils nous sont d'autant plus précieux que c'était là tout l'héritage que nous laissait la France en nous abandonnant.

Justice, ô prince! Rendez-nous ces droits à la vie de famille que vous nous aviez garantis, et nous tâcherons d'oublier... Soyez humain! et vous n'aurez pas dans l'avenir, comme par le passé, de plus loyaux sujets que les Canadiens. N'y a-t-il pas une loi écrite et conservée dans l'abbaye de Westminster proclamant que le temps n'efface jamais les droits du roi : *Nullum tempus occurrit regi*? Nous réclamons, nous le peuple, nous les humbles serviteurs de Sa Majesté, nous qui avons plus d'une fois versé notre sang pour le royaume d'Angleterre — que dis-je?... nous (que le lecteur me pardonne ce honteux aveu), — nous qui combattions et qui mourrions aveuglément encore hier sous les ordres de Kitchener, nous réclamons l'application de cette loi pour nous comme pour le roi, nous réclamons le droit de dire en fran-

çais : Dieu et mon droit ! Nous l'accorderez-vous, ô prince? Votre entourage murmure contre nous ; n'écoutez pas leurs conseils ! Nous savons bien que le roi ne peut errer, *the king can do no wrong ;* ne laissez donc pas plus longtemps, dans ce siècle où la lumière est si vive, subsister une tache aussi honteuse sur le blason de votre empire, à la vue de l'humanité qui devient charitable et généreuse et qui bientôt, quand vous en aurez donné l'exemple, ne cherchera que la justice et la paix. Donnez-nous au Manitoba, au Nord-Ouest, au Nouveau-Brunswick, dans Ontario, les droits que nous avons et qu'il nous faudra conquérir un jour ou l'autre, parce que ce sont des droits vitaux.

A cette condition-là, nous tâcherons d'oublier la déportation que nous avons soufferte au XVIIIe siècle, nous tâcherons de ne plus penser à ceux que vous avez pendus en 1837, ni aux villages que vous avez rasés pour nous punir de notre étourderie ; nous oublierons s'il est possible qu'un de vos gouverneurs en Acadie a payé, durant des mois entiers, jusqu'à cinq cents francs le scalpe de nos pères traqués dans les bois comme les ours et les chacals de nos savanes [1]. Oui, sire, prêtez une oreille de miséricorde à ceux qui *acclament la venue de Leurs*

1. Cf. Édouard Richard. *Acadia.*

Altesses Royales et qui vous présentent l'hommage *de leur joie, de leur respect et de leur dévouement,* et rendez-les en possession de ce dont on les a injustement dépouillés.

Voilà ce qui se passe dans cette immense et belle colonie de l'Angleterre. A toutes les étapes de la promenade royale en terre canadienne un représentant du peuple canadien se présentait devant Leurs Altesses pour déposer à leurs pieds des fleurs, des hommages et des réclamations.

Nous connaissons trop bien le passé, hélas! pour songer à espérer la justice aujourd'hui... C'en est fini de nos écoles et de notre langue au Manitoba et au Nord-Ouest! Il faudra attendre que la population française soit assez forte pour se les donner; ce qui sera dans quelques années.

* * *

Si les Français qui songent à quitter la France dirigeaient leurs pas vers les fertiles plaines de l'ouest canadien, où le sol ne coûte rien et où le blé pousse si abondamment, combien nous serions heureux de les recevoir et de leur aider à

se créer un domaine sur nos terres ; notre population augmentant, nous reprendrions la suprématie que nous avons perdue en 1763, et l'on retrouverait bien vite dans nos riches et immenses prairies et sur les bords enchanteurs de nos rivières les jours heureux de la patrie.

J'ai vu dans le Manitoba un de ces petits villages tout neufs situés en plein désert, c'est-à-dire dans la prairie nue : c'est le village de Fannystelle, composé en grande partie de jeunes colons venant de France directement. On a élevé sur une haute stèle, en face de l'église paroissiale, le buste de la distinguée fondatrice de cette colonie, Mme Fanny Rives, comtesse d'Albuféra. Le chemin de fer qui, il y a une douzaine d'années, passait dans la prairie inhabitée, s'arrête aujourd'hui à Fannystelle et contribue largement à la prospérité et au développement de ce noyau français très important dans la province de Manitoba. Il y a place pour des milliers de villages semblables au Canada, et quand un riche et généreux Français ira fonder une colonie et occuper du terrain pour l'extension de la civilisation et de la pensée française, il sera reçu à bras ouverts ! Ceux-là qui veulent nous comprendre et qui, ensuite, suivent les mouvements de leur conscience, font œuvre de patriote et d'apôtre en venant chez nous avec prudence et guidés par de bons

conseils, sans compter qu'ils y trouvent toujours des avantages matériels inespérés.

Je crois que si le prince de Monaco vendait sa principauté, il en aurait assez d'argent pour s'acheter un empire au Canada.

Quand on songe que dans un pays qui est grand comme toute l'Europe il n'y a encore que cinq millions d'habitants, on comprend sans peine pourquoi le gouvernement canadien donne gratuitement un terrain de soixante-quatre hectares à tout nouveau colon et à chaque fils de colon.

Combien y a-t-il d'hommes en France qui ne savent comment s'y prendre pour accomplir une action éclatante et bonne avec leur fortune? Il n'y a pas de plus beau champ ouvert à leur zèle et à leur initiative. Et je m'empresse d'ajouter qu'il n'est pas du tout nécessaire de donner de l'argent; il suffit d'en placer... L'argent d'Angleterre afflue en Canada; pourquoi les financiers français ne se porteraient-ils pas dans ces champs féconds et progressifs? Toutes les entreprises françaises que j'ai vues s'installer chez nous y ont fait de superbes affaires; il y aurait encore des milliers de kilomètres de chemin de fer à construire et des milliers de terrains miniers à exploiter, sans compter les inépuisables forêts dont la plus grande, qui est située au nord de Québec, a mille sept cents kilomètres

de longueur sur une largeur de trois cents à six cents kilomètres. Je ne parle pas des centaines d'industries qu'il y aurait encore à établir chez nous, ni des banques françaises qui pourraient aussi bien que celles qui sont montées par les financiers de Londres rapporter une moyenne de neuf ou dix pour cent sur le petit escompte[1].

Je raconte ici les impressions qu'un Canadien a éprouvées en France ; et si parfois les réflexions que je fais sur des considérations extérieures à mon sujet m'entraînent hors de l'itinéraire de mon voyage, c'est que logiquement et sans artifice la considération de l'état social, ou industriel, ou autre, en France m'a souvent suggéré des pensées bonnes à exprimer.

C'est par une croisade pacifique, par une invasion constitutionnelle d'hommes et de capitaux, que la moitié de l'Amérique redeviendra française et autonome. La France n'y perdrait sûrement pas à voir sortir du tombeau le cadavre qu'on a enseveli en 1763 : je veux dire la *Nouvelle France*.

1. A signaler « La Canadienne », association pour favoriser le développement et l'extension des relations entre la France et le Canada (81, boulevard du Montparnasse).

CHAPITRE IX

Morlaix; cuisine française. — Éducation française; préparation à la vie. — Commerce américain. — Impressions d'un américain à Paris. — Conditions différentes. — Collines de Morlaix; kopjes du Transvaal. — Messe. — Voyage à Quimper avec deux Bretonnes; Pardon.

Nous arrivâmes à Morlaix après avoir passé par Lannion, petite ville d'environ sept mille habitants.

Morlaix est une vieille ville de vingt mille habitants, située à onze kilomètres de la mer, au confluent des rivières Jarlo et Keflent: les armes de Morlaix sont : *d'azur au navire équipé d'or avec voiles éployées d'hermine*. Une grande partie de ses rues sont des quais, des escaliers et des venelles; cette ville est resserrée entre les collines qui bordent les deux côtés du port, et cette disposition bizarre et pittoresque donne à la cité un caractère de prudence et de retraite qui suggère le souvenir des luttes d'autrefois. C'est un fait qu'on observe dans tous les pays et chez tous les peuples que les villes s'asseoient en gé-

néral ou dans les plus profonds bassins ou sur les caps les plus élevés. Le voisinage immédiat des commodités naturelles du pays tels que les cours d'eau, la pêche, les forêts, sont des choses que l'homme recherche tout d'abord après l'abri contre les invasions. Quand Champlain fonda Québec, il entrevit sans doute qu'il y aurait là un second Gibraltar dont l'imposante masse de roc, située à l'entrée du fleuve, commanderait tout le pays. Maisonneuve fonda Montréal sur une île, au pied de la montagne également, pour se protéger contre les descentes secrètes des flottilles iroquoises. C'était aussi un excellent port de mer. En France, sauf les châteaux forts et les places fortes, la plupart des villes sont construites dans des vallons.

Au-dessus du port on a construit un énorme pont reliant les deux rives par les crêtes élevées des collines. Ce pont, construit comme un viaduc, est tout en pierre ; il est à quatre-vingt-cinq mètres au-dessus des quais ; il a deux étages, dont le premier pour les piétons et l'autre pour le chemin de fer. Entre ses deux extrémités il y a une distance de deux cent quatre-vingt-cinq mètres. Le clocher de l'église Saint-Melaine paraît insignifiant au-dessous de ce pont gigantesque ; j'ai visité cette vieille église fondée en 1150 ; j'y suis entré avec respect. C'est là qu'au sortir des violentes persécutions des Anglais

un grand nombre d'Acadiens sont venus pleurer la perte de leur patrie et la séparation de leurs frères morts ou noyés. Qui sait? il est peut-être des miens qui sont venus là gémir en reposant leurs membres broyés par les misères inénarrables de la déportation.

On y admire de curieuses sablières et des fonts baptismaux richement sculptés.

Rien n'est agréable à voir comme les versants des collines qui bordent les deux rives du port; des chênes géants, des pointes de granit qui surgissent çà et là au milieu des fourrés épais qui flanquent les collines ainsi que des bastions de place forte; partout dans cet amphithéâtre sont nichées de jolies maisons en bois dont les étages sont superposés comme des blocs distincts dont les rebords, reposant sur de puissantes solives sculptées, surplombent le sol. Ici, comme à Paramé et à Saint-Malo, viennent tous les ans des foules d'étrangers.

Morlaix (*mons relaxus,* en breton *mont roulez*) est un port de marée dans lequel des vaisseaux d'un tonnage de quatre cents tonnes peuvent mouiller sur les deux rives du port en face des magasins de la ville. Il y a à Morlaix des forges, des fonderies, des brasseries et des papeteries. On exporte beaucoup à l'étranger, surtout en Angleterre : ce sont surtout des produits de la ferme, des engrais marins et du poisson. Les

auteurs de la plupart des notices et des monographies de Morlaix avouent ignorer la date de la fondation de cette ville: quelques-uns prétendent qu'un disciple de Joseph d'Arimathie, Drennulus, qui fut le premier évêque de Tréguier, y introduisit dès 72 la foi chrétienne. Cette ville a été le théâtre des sanglantes querelles anglo-françaises; elle s'est distinguée par sa fidélité à la cause de Jeanne de Penthièvre, qui par son mariage porta à la famille de Blois le comté de Penthièvre. L'histoire des longues rivalités entre les ducs et les comtes de Bretagne est connue de tous. Ils gouvernaient suivant les usages rapportés d'outre-mer. L'organisation politique de la Bretagne armoricaine fut identique à celle des Bretons insulaires. Au-dessous du comte ou *regulus* venait le *mactyern* dans lequel on a retrouvé un chef de clan à la manière des temps antiques, une façon de souverain dans une petite peuplade. Ce mactyern est souvent confondu avec le *tyern* (tyrannus) qui était un chef de *plon* ou de bourgade: l'autorité morale du tyern s'est transmise des seigneurs féodaux aux châtelains et aux maîtres de manoirs jusqu'à nos temps modernes. La grande révolution même n'a pas supprimé du premier coup ces *principes plebis*. (V. Grande Encyclopédie.)

En 1522, la ville ayant été mise à sac par les

Anglais qui furent presque immédiatement taillés en pièces près de la fontaine *des Anglais*, ajouta à ses armoiries pour support un lion et le léopard à deux têtes d'Angleterre avec la devise : « S'ils te mordent, mords-les. » C'est à la suite de ce désastre que François Ier fit construire le fort du Taureau dans une petite île à l'entrée de la rade.

*
* *

La table et la bonne chère sont choses très importantes en France. Rien de tel ailleurs. En Amérique on ne connaît pas cet art qu'on appelle gastronomique ; nous avons bien des Gargantua mais peu de Berchoux. Aussi, les parfaits cordons-bleus viennent-ils presque tous de France. On mange à meilleur marché qu'en France, d'abord parce que les éléments principaux d'un repas coûtent moins cher, ensuite parce qu'on met moins d'art dans la confection des mets. N'importe qui, chez nous, peut se vanter d'être bon cuisinier s'il sait faire un bifteck ou un *pudding*. Ici, c'est différend, parce qu'on est gourmet. On ne se contente pas de deux plats ; il en faut au moins dix, et encore

ces dix plats — fût-ce dans la plus petite auberge de province — sont-ils choisis sur un menu de cinquante plats divers. A table, on est comme dans une soirée de société; on parle avec plus de plaisir, on badine, on se délasse; les caractères se polissent; on est plein de gentillesse et de gourmandise délicate.

Nous étions arrivés à Morlaix un samedi soir, et quelqu'un nous ayant recommandé l'auberge située à l'entrée de la venelle au Son, nous nous y rendîmes. C'était l'heure du dîner. On nous fit passer à la grande table d'hôte dans la salle à manger toute murée de glaces et garnie de fleurs. Deux jeunes Bretonnes costumées à la mode de Morlaix faisaient le service des tables.

Il y avait là une dizaine de bons bourgeois de la ville : c'était apparemment un cercle d'amis qui se réunissent comme cela une ou deux fois par jour à l'heure des repas. On nous offrit une série de mets telle que je n'en ai jamais vue; prix fixe : deux francs! Potage, entrées; puis successivement : huîtres, œufs, rosbif, poisson, ragoût, poulet; légumes, melon et fruits, fromages; pâtisseries et finalement pousse-cafés à discrétion. En sortant de table, on est confus de n'avoir à payer que quarante sous pour un festin pareil. Ceci surpassait les dangers courus chez la célèbre mère Poulard aîné de Saint-Michel-au-péril-de-la-Mer.

Il ne faut pas blâmer le Français de ce qu'il soit follement attaché à son pays. C'est un pays charmant; tout l'univers le sait, et l'étranger, parlant des grands noms de la France, mentionnera aussi bien Duval, Maxime, Boulant, que Sarah Bernhardt et Rostand. On dit pourtant bien du mal de la France à l'extérieur. Mais cela s'explique : vue de loin, la France excite la jalousie; c'est un pays chevaleresque; le peuple est cultivé et ses mœurs sont raffinées. Ceux qui l'ont connue de près sont comme les gens qui après avoir escaladé un mont ont découvert une vue nouvelle des environs. Ils en viennent enchantés, fascinés, francisés; ce sont désormais des admirateurs qui opposent leurs goûts et leurs jugements à l'étroitesse des vues de leurs compatriotes; ce n'est pas tant la situation matérielle de la France qui excite la jalousie à l'extérieur, mais sa domination intellectuelle. La situation matérielle de la France, ou plus justement son état commercial et industriel, ne semble pas troubler les étrangers; c'est d'ailleurs un fait admis [1]. A quoi tient cet état?

1. « Par le temps de lutte économique et de surexcitation industrielle que nous traversons, tout pays qui ne met pas en activité toutes ses ressources est destiné à être distancé, c'est-à-dire écrasé. Sans doute, la mise en valeur du sol français et des ressources françaises est une œuvre colossale, pour laquelle bien des conditions seraient nécessaires, entre autres, l'appren-

A l'ensemble des institutions, des mœurs, et du caractère français. Dans le domaine des idées, il se fait en France une lente et naturelle évolution qui est renforcée périodiquement par un soulèvement nerveux; chez nous c'est la conquête continuelle des choses et non l'évolution; la vie et la richesse sont plus chaudement disputées en Amérique qu'elles ne le sont ici. Il n'est pas bon de gâter les enfants : aussi les met-on au travail de bonne heure en Amérique afin de les voir revenir plus tard au foyer paternel manger *leur pain blanc*. Une des préoccupations les plus sincères dans l'œuvre d'éducation au Canada et aux États-Unis consiste à faire manger de la *vache enragée* aux enfants durant leur jeunesse. En France, les parents se tuent pour donner le confort et tout le bonheur possible à leur famille; ils ont eu leur bon temps eux-mêmes durant leur jeunesse

tissage de l'action indépendante et le remplacement de la centralisation par la libre initiative. Au lieu de tout attendre d'un dispensateur suprême, il faudrait apprendre à organiser l'activité nationale, de façon que le travail de chacun profitât à tous et celui de tous à chacun. A cette condition seulement, nous arriverons à faire de la France ce qu'elle doit être. Nous ne devons plus négliger un seul de nos ports pendant que d'autres approfondissent les leurs, laisser chômer un hectare de nos champs pendant que d'autres se mettent en culture, laisser rétrécir en aucun point notre domaine, tandis que celui des autres s'accroît. » (Schrader, *id.*)

également; de là l'extinction de l'ambition et l'affaiblissement des énergies. Chez nous, la dot du mariage ne se donne qu'à mesure que vient la famille, et, jeunes, tous doivent aller travailler.

Ce n'est probablement qu'à l'extérieur que le génie organisateur français pourra entrer en compétition plus rapidement avec les autres puissances, et il n'y aurait dans ce cas que des avantages à gagner en conseillant aux Français d'aller lutter à l'étranger, dans les pays neufs, où l'activité humaine a tant de stimulant et où elle acquiert tant d'ambition. Plus les colons s'étendent dans les régions sauvages, plus les centres de production se développent et se multiplient pour exporter les produits, qui se vendent toujours à des prix très élevés, et quand ces centres de production sont à Londres, ou à Manchester, ou à Chicago, ou à Philadelphie, ce sont les producteurs de Londres, les aciéries de Manchester qui deviennent, comme celles de Pittsburg, aux États-Unis, archi-millionnaires, ce sont les embaumeurs de porcs de Chicago qui nourrissent des millions d'hommes, et les usines de Philadelphie qui construisent des trains et qui fabriquent du matériel de chemin de fer pour tout le Nouveau Monde et même pour une bonne partie du vieux.

On n'est jamais prophète en son pays. La

routine est ennemie de l'innovation, et pour la vaincre dans un vieux pays comme la France, il faut faire des sacrifices considérables, quand il ne faut pas des révolutions. Dans les pays neufs, la routine est inconnue; tous les habitants sont novateurs et entreprenants. J'ai connu des paysans français qui, venus au Canada, attirés par la renommée de la grande culture ou de l'élevage, y sont devenus, les uns maîtres d'école, d'autres mécaniciens, ingénieurs, meuniers, inventeurs, etc., et qui reviennent parfois visiter la France escortés de domestiques.

*
* *

Les affiches de John Deering, le grand fabricant d'instruments agricoles de Chicago, sont répandues jusque dans les plus petits bourgs de France; toutes les grandes maisons étrangères ont une succursale à Paris.

On comprend la nécessité qu'il y a d'aller à l'extérieur, mais on ne se décide jamais; ceux qui prêchent l'expansion coloniale de la France prêchent dans le désert. Il faut cependant rendre hommage aux apôtres dévoués qui,

poussés par une passion patriotique pure et sincère, s'efforcent de toute manière de remédier au mal en invitant ses citoyens à prendre au loin l'offensive [1].

Le menuisier français, l'ébéniste artistique, presque inconnu chez nous, où tous les meubles sont faits à la machine, pourraient lutter avantageusement avec ces manufacturiers; les fromagers, les vignerons même pourraient créer là-bas des industries que nous attendons. Toute industrie est accueillie avec enthousiasme; mille métiers qui végètent ici prospéreraient là-bas. On voit avec consternation ici des villes de seize mille ou vingt mille habitants inactives et endormies. J'ai vu Roanne, Mâcon, des villes de soixante mille habitants : c'est comme un cauchemar, une obsession... on dirait un peuple inexpérimenté. Chez nous, une ville de vingt mille habitants est munie de tramways électriques; elle exporte; elle s'occupe de mines, même si ces mines sont à mille kilomètres. Le droit d'exportation n'appartient pas qu'à Morlaix, Paris, Lyon ou Marseille; le plus humble des industriels a droit d'envoyer son catalogue à l'étranger tout comme font les grands fabricants.

1. A signaler : « Le Comité Dupleix », 26, rue de Grammont.

Quand un Canadien voit que dans diverses catégories de métiers on se sert encore d'instruments vieillis, quand il voit les charrons ou les forgerons des bourgs fabriquer des charrues, des herses, des rouleaux et autres instruments agricoles, il rapporte qu'il a constaté beaucoup plus de retard en France que la renommée ne le fait croire, que le prestige du génie français n'est nulle part si visible qu'on le dit et qu'il n'y a au monde que l'Américain pour faire avancer le progrès et la civilisation. Pourtant le Canadien est ami et admirateur de la France. Que sera donc le discours d'un Américain?

L'absence de maisons à vingt-huit étages et le système des escaliers ou des ascenceurs sans conducteur lui font pousser des exclamations de surprise folle ; et le système d'hôtel, et l'institution des concierges et celle des pourboires [1]. Mille petites servitudes inconnues et intolérables chez nous!... Pourtant l'Américain a beaucoup d'admiration pour les lettres françaises et l'art. Il admirera les églises, les monuments nombreux d'architecture, les musées, les égouts de Paris; puis il demandera à voir le plus grand journal parisien : si on lui apporte le numéro de huit pages du *Matin* ou du *Journal,* il le rejettera de côté avec mépris et il ira

1. J'oubliais les ouvreuses.

chercher l'édition parisienne du *New-York Herald*, pour se venger de l'insulte qu'il ressent d'avoir été trompé sur les choses de France.

« Aoh! chez nous, dira-t-il, nous avons des journaux quotidiens de cinquante-quatre pages. » Et quel sourire d'ironie et de pitié il esquissera en tirant un cigare de sa poche.

Si, par hasard, il a sur lui une boîte d'allumettes françaises à cinq centimes, il dira, en regardant prendre misérablement la fumeuse mouche soufrée de l'allumette : « Ça n'est pas nos allumettes américaines, ça! » Et que ne dira-t-il pas des tramways à vapeur? et des omnibus?

« Aoh! nous n'avons pas de stations de tramways, en Amérique. Il y a une circulation assez rapide de wagons que nous n'avons nullement besoin de prendre des numéros pour monter à la file... Vous êtes en arrière... »

Bref, il s'en retournera, plus fier que jamais d'être Américain (mais cependant, en arrivant de l'autre côté, il posera au Parisien), et si, dans les vilains trains français, il peut dormir un peu, il rêvera que les États-Unis sont à la veille d'imposer leurs lois et leurs volontés au monde entier. Il sera à peine rentré chez lui qu'il se sentira la nostalgie de France; il prendra alors la détermination de retourner faire

un tour à Paris dans six ou sept mois, si les affaires vont bien ; et dans cet espoir, il se remet au travail, accumule des dollars et rembarque au bout de six mois. C'est étonnant, mais il y a une atmosphère dans cette ville de Paris qui vous grise ; l'esprit des gens, leur bon caractère et l'éclat des réjouissances artistiques ou théâtrales vous entraînent malgré vous. Pourtant l'Américain ne fréquente qu'une société cosmopolite, — les portes sont tellement verrouillées en France ; — il tâchera d'acheter une propriété dans la banlieue et peut-être viendra-t-il un jour y installer définitivement ses pénates.

Il y a ainsi environ trente mille Américains habitant continuellement cette ville arriérée et maussade.

*
* *

Il y a un bon nombre de Canadiens qui raisonnent à l'américaine ; oubliant que la France a deux mille ans de vie sociale tandis que les États-Unis n'en ont à proprement parler que deux cents, ils s'avisent de comparer et de juger, avec une conviction aussi ridicule que

légère, les conditions matérielles des deux pays. Ils ne saisissent pas la différence qu'il y a entre une argile qui est pétrie et modelée depuis des siècles et une terre argileuse propre à être travaillée. Celle-ci offre autant d'avantages au génie humain cultivé par l'étude du passé que celle-là présente plus de difficultés au remaniement. L'homme intelligent et audacieux obtient infiniment plus de succès sur une terre vierge et nue que sur un terrain épuisé et morcelé à l'infini.

Enlevez les cinq cents millions d'hommes qu'il y a en Europe, couvrez la terre de forêts et de fleuves et mettez-y un million de colons venant d'un peu partout, avides de fortune et passionnés pour le nouveau... L'hypothèse est invraisemblable ; prenons-en une autre. Supposons qu'un jour ou l'autre une expédition scientifique quelconque découvre dans les mers australes ou au pôle Nord un nouveau continent rempli de richesses naturelles et situé dans un climat aussi agréable que l'est celui d'Amérique. Supposons de plus qu'une population ambitieuse et cultivée prenne possession de ce nouveau continent, le développe et en fasse, dans l'espace de cent ans, une république double de celle des États-Unis ; que les conditions de vie soient tellement favorables et les richesses minières ou autres en telle abon-

dance que le monde nouveau puisse, en établissant des usines munies d'inventions plus perfectionnées et en installant des voies de communication aérostatique et électrique, en utilisant l'air liquéfié et tous les procédés nouveaux fournis par la science d'aujourd'hui et par celle de demain, surpasser rapidement et d'une façon écrasante la marche et le développement matériel des vieux mondes. Les Américains, forcés d'admettre la puissance supérieure de ce monde nouveau, parviendraient-ils à s'expliquer la raison de cette supériorité matérielle? C'est fort douteux ; et dans leur vieillesse décrépite et routinière, ils iraient peut-être même jusqu'à se moquer de l'extravagance des mœurs nouvelles et de l'esprit prétentieux et jingoïste du jeune peuple naissant. Ils réclameraient pour eux la supériorité du génie, des mœurs, de l'art, et ils riposteraient en montrant leurs musées, leurs bibliothèques et leurs œuvres humanitaires. C'est justement ce que fait aujourd'hui, et avec plus de raison peut-être que les autres pays européens, cette France décadente et arriérée.

*
* *

La Bretagne ne produit pas beaucoup de blé ; par contre on y récolte le seigle, l'orge et le sarrazin. Les prairies naturelles de la Bretagne sont les plus belles de France. On y produit beaucoup de pommes et de poires ; les figuiers, les fraisiers, les cerisiers poussent çà et là dans la Basse-Normandie et la Loire-Inférieure.

Le lendemain, j'allai de bonne heure dans les bois dont sont couvertes les collines des environs du port de Morlaix ; j'avais aperçu du houx et je voulais en apporter une tige.

Le châtaignier y pousse en abondance ; on en fait des douves de tonneau et des échalas de vignes : autrefois nos ancêtres s'en faisaient des flèches. L'on y trouve du mûrier sauvage, des chênes dont le fruit est trois ou quatre fois plus long que le gland des chênes d'Amérique, des ormes, des charmes, dont on fait une grande consommation dans le charronnage, des frênes, des hêtres, des saules de haute tige et des pins, dont le murmure bien connu rappelle les grandes forêts noires du Canada. Le soleil était

levé déjà depuis quelques heures ; la chaleur n'avait pas entièrement pénétré l'atmosphère du bois, et je dus aller m'asseoir à la lisière de la forêt pour me réchauffer. Les moucherons et les insectes bourdonnaient avec une gaieté folle ; les gouttes de rosée, qui perlaient comme des cristaux sur la tige des longues graminées et sur la feuille du trèfle, émaillaient avec luxe le tapis de verdure qui s'étendait sur la croupe de la colline : au fond de la vallée, de chaque côté du canal et sur tous les points des flancs rocheux des deux rives, on voyait s'éveiller dans une brume pourpre et bleue la ville pittoresque des Morlaisiens. Le grand viaduc frondait ses étroites arcades hardiment dans la dense vapeur de l'air ; un train qui vint à passer le fit trembler en répandant sur la vallée et au loin dans les coteaux un tintamarre assourdissant.

C'est un spectacle inoubliable que la vue d'une locomotive qui saute ainsi d'une colline à l'autre sur une étroite passerelle qui plonge dans les nues ; et cela à l'heure où la nature matinale a le plus de grâce, de douceur et de poésie, dans un beau et large vallon où, d'heure en heure, une cloche annonce gracieusement aux habitants que le jour s'avance, lumineux et bon. En rêvant du haut de cette colline, j'essayais de me figurer les boucheries horribles

dont cette petite ville avait été autrefois le théâtre. Je me transportai sur un des kopjes du merveilleux petit pays transvaalien, d'où je vis combattre un contre cent les pauvres Boers dépenaillés ; plus loin ce sont des milliers de noirs travaillant comme des damnés à arracher du sol aurifère les jaunes pépites et les rugueux diamants, pour le compte du plus fort. Ici l'on chasse les femmes et les enfants pour vendre à des spéculateurs les chaumières des parias, tandis que là-bas, dans la campagne, règne la rumeur effroyable qui part des camps de concentration... Un chien s'approche de cette misère ; une femme tire un couteau de son sein, le plonge tout entier dans le ventre de l'animal, l'abat, et de son pied fait sortir du sang qu'elle donne à ses enfants...

Demain, les journaux apprendront ces horreurs-là à tout l'univers, et tout cet univers civilisé, triomphateur de la barbarie moyenâgeuse, possesseur de la sainte liberté et fervent apôtre de la fraternité... lira.

*
* *

Les cloches de l'église de Saint-Melaine annoncent l'heure de la messe. Des groupes

d'hommes et de femmes se dirigent vers l'assemblée des fidèles. Tous sont vêtus élégamment. Les femmes portent dans leurs mains des missels richement reliés en cuir et bouclés avec des fermoirs d'or; les enfants accompagnent leurs parents.

Bientôt on entend les accords sourds d'un orgue qui joue des airs liturgiques; l'office commence et l'église se remplit.

Les cérémonies sont tout à fait identiques à celles dont on entoure l'office de la messe dans nos églises du Canada; seulement les annonces du prône ne se font qu'aux messes basses.

*
* *

La messe est finie. Il pleut... Il nous faut prendre le train.

Il n'y a pas de meilleur endroit que la gare pour voir la variété des costumes bretons. Là les paysans de districts différents qui sont venus au marché se trouvent tous mêlés au moment du retour. Ils font l'exposition la plus complète qu'on puisse désirer des costumes et des manières propres à leur bourg respectif. Les

hommes sont généralement tous de mise analogue : veston et gilet noirs avec le chapeau traditionnel. Il y a plus de variété dans les costumes féminins. Les Bretonnes affectionnent particulièrement le bleu, le violet et le jaune : leurs costumes, toujours noirs, sont ornés de broderies, de galons de couleur et de frisons blancs. Les coiffes sont de toutes les formes et de toutes les grandeurs.

Les Cornouaillais portent les cheveux longs et les braies bouffantes.

La simplicité des manières et de l'allure s'harmonise admirablement avec cet espèce de luxe dans les habits.

Dans notre compartiment se trouvaient une grosse dame vêtue à la mode du pays et une jeune fille en costume de ville. Un monsieur lit son journal... Une demi-heure plus tard nous bavardions avec ces deux dames, et le monsieur était descendu. Elles allaient passer la journée à Quimper ; nous de même. Elles se désolaient d'avoir une si mauvaise journée pour aller se promener ; la mère surtout paraissait navrée. Cinq heures à passer ensemble : je me fis donner des renseignements sur le pays. J'interrogeais tour à tour l'une et l'autre sur les coutumes et les usages des Bretons, sur l'époque des récoltes, les pardons, les mariages.

« Un grand *pardon,* me dit la mère, dure

généralement trois jours. Le peuple s'occupe lui-même à parer l'église et à garnir les routes ; on tend des guirlandes et des festons dans la chapelle et on revêt les statues de costumes du pays. Le patron et la patronne de l'église sont mis comme des fiancés. Si c'est un saint on lui met un gros bouquet au bras, et, si la paroisse est sous la tutelle d'une sainte, on orne sa coiffe de petits miroirs. Et quand vient le soir de la veille, chaque paroissien apporte à l'église, selon l'usage des anciens jours, les offrandes qu'il compte faire au patron : ce sont des sacs de blé ou de sarrazin, des écheveaux de lin, des ruches nouvelles, des pommes de terre, des fromages frais, etc., qu'on dispose en avant de l'autel dans le milieu de la nef. Alors commencent devant l'église les danses qui durent toute la nuit, au son des rebecs et des binious. En certains endroits on se sert de tambourins ou de bombardes pour faire danser les jeunes gens ; autrefois c'était dans l'église même qu'on dansait.

« Quelquefois on fait au milieu de la nuit un grand feu d'ajoncs et de branches sèches, autour duquel le peuple tourne en faisant des prières, tandis que les vieillards font un petit mur autour du feu et que les enfants exécutent une espèce de musique à l'aide d'une chaudière remplie de pièces de métal et d'eau. On répand

du cidre sur le feu en sacrifice pour le patron.

« Le lendemain matin, les habitants de tout le pays environnant ferment leurs portes. après avoir pris des vivres pour deux jours, et se dirigent vers le clocher ; peu à peu les groupes se forment et, à un certain endroit du chemin. on s'agenouille pour chanter un cantique. Puis les bannières et les croix de chaque paroisse sont mises en tête de la procession. On assiste à la messe et aux vêpres ; les rangs se forment de nouveau et l'on va dresser des tentes dans les champs ; les ménétriers et les bardes vont d'une tente à l'autre, récitant des chansons et des légendes du patron jusqu'à la nuit. La première journée est entièrement donnée à la religion ; les plaisirs, les danses et les jeux recommencent le lendemain : concours de force et d'adresse, courses, sauts, danses, etc. Le soir on s'assied pour écouter les chansons que viennent chanter les bardes ou les jeunes gens du pays. »

A ce moment, la jeune fille interrompit sa mère pour nous annoncer l'approche de Guimiliau et la vue de son calvaire célèbre ; on l'aperçoit au passage, mais de très loin. Le patron de cette église est un certain Miliau, roi de Cornouailles, mort en 530 ; de là le nom du village. Ce calvaire est entouré de cinq petites arcades, sur chacune desquelles on voit toute la

foule des personnages de la Passion. Il est en bois sculpté et peint.

*
* *

Quimper ! Il est deux heures. La pluie semble redoubler. Comme nous n'avions pas de parapluie, nos compagnes de voyage nous offrirent un abri sous les leurs ; et nous voilà pataugeant dans les rues de Quimper, bras dessus bras dessous avec ces deux Morlaisiennes. — Je crois plutôt qu'elles étaient de Guingamp.

Il fallait songer à déjeuner ; en face de la cathédrale il y a un bon hôtel. Nous dûmes nous informer des prix, les trouver élevés, sortir pour demander conseil à nos amies, discuter et accepter finalement de monter à la table d'hôte et faire bonne figure.

La patronne de l'établissement parut intriguée. La mère s'en aperçut ; elle affermit sa coiffe et vint trôner entre mon camarade et moi, fière d'elle-même, de sa fille, et contente de notre gaieté.

Le soleil vint subitement mettre un peu de gaieté et de vie dans la ville. Le musée et la cathédrale sont à la porte…

Le musée renferme une jolie collection ethnographique bretonne. On y voit là des meubles, des vaisselles, des outils, des ustensiles, des costumes et des scènes même de la vie domestique en Bretagne, représentées avec des groupes en cire.

Quimper est l'ancienne capitale du pays des Cornouailles, « une des régions les plus remarquables de la Bretagne par ses curiosités naturelles, les mœurs et les industries de ses populations ». (Reclus.) La ville est située, ainsi que Morlaix, entre de hautes collines, moins sensibles pourtant qu'à Morlaix ; sa cathédrale, qui est vénérée de toute la France, est un des plus beaux monuments des XIII[e] et XV[e] siècles. Il n'y a à vrai dire que depuis quelques années que cette basilique est complètement achevée. On l'aperçoit de loin dans la campagne, et l'on songe infailliblement, en apercevant ce chevet et ces tours antiques, ces sculptures, ces écussons et ces devises, aux vieilles époques où le roi Grallon, personnage moitié historique, moitié fabuleux, fonda la capitale du royaume de la Cornouaille.

Quelque chose nous frappe lorsqu'on entre dans cette cathédrale ; c'est la déviation de l'axe de la nef : déviation symbolique !... M. Huysmans a donné le sens de ce symbole, au sujet de la cathédrale de Chartres.

On affirme que c'est une des rares cathédrales complètes[1].

On trouve à Quimper des poteries où l'on fabrique d'élégantes vaisselles; mais cette vaisselle coûte excessivement cher.

« Cette petite pipe? Longue comme l'index.

— Deux francs, monsieur! »

1. « Le portail principal s'ouvre en deux tours, dans un massif percé de deux fenêtres flamboyantes. L'ogive de son archivolte offre un triple rang de figures d'anges sculptées avec art. Au-dessus du portail se détachent sur des cartouches des devises héraldiques. L'amortissement du galbe est surmonté d'une statue équestre du roi Grallon, couronne en tête, sceptre en main, manteau royal sur les épaules. Parmi les riches détails du portail sud, à l'entrée de l'évêché, on remarque, sur le tympan, l'image sculptée de M. D., encensée par des anges et, sur des cartouches, des devises appartenant à diverses maisons de Bretagne. » (Joanne.)

CHAPITRE X

Système chevaleresque. — Lorient. — Belle-Isle en-Mer. — Nantes; Pornic. — M. Louis Herbette. — Distractions; séjour de repos. — Dans une ferme. — Un sage. — Noirmoutiers.

Six heures du soir. A la gare.

« Adieu, madame, mademoiselle! Bon voyage!

— Merci! Si jamais vous repassez à Guimgamp, venez nous voir!... »

En voiture pour Rosporden, Quimperlé, Lorient!

Nous sommes dans la vieille Cornouaille où l'esprit poétique et chevaleresque a donné naissance aux fameux romans de la Table ronde. Les savants de l'Angleterre et de l'Allemagne se sont évertués à pénétrer le mystère du cycle d'Arthur; la ferveur qu'ont eue les archéologues et les littérateurs dans la reconstitution des poèmes et des contes héroïques de Merlin, de Owen, de la fée Viviane, des preux chevaliers

Lancelot et Tristan, du vieux conteur Calogrenant, des belles Geneviéves et des tendres Iseults démontrent combien attrayante est l'étude de cet âge d'or de la poésie celtique et gauloise.

Ce fut au temps qu'arbres florissent,
Feuillent bocages, prés verdissent,
Et qu'oisiaux en lor latin
Doucement chantent au matin.

(*Pérédur.* — Chrestien de Troyes.)

L'argument le plus puissant qu'on ait apporté à l'appui de l'hypothèse d'une origine armoricaine ou bretonne du système chevaleresque, est tiré de l'influence du christianisme sur les mœurs et la vie des premiers hommes de la Gaule; les contes purement gallois sont en général caractérisés par une allure barbare et cruelle qu'on ne trouve guère dans les triades ou dans les chansons de geste. L'amour chevaleresque étant le mélange de la valeur et de la religion ne peut pas être venu du pays de Galles encore farouche et païen. De plus, nous avons mille textes qui montrent que les cours de France comme celles d'Angleterre étaient fréquentées par des trouvères bretons; ceux-ci, après une vie délicieuse passée dans les châteaux carlovingiens, retournaient dans leur pays ayant

composé et chanté sur la hrote celtique des lais et des chants rimés, immortels ; et les chroniqueurs n'ont de louanges à adresser qu'au talent et à la verve des bardes bretons qui, fascinés par le succès de leurs prédécesseurs, sortaient de leur pays pour se répandre dans tous les chateaux où on les accueillait si bien.

J'étais quelques jours plus tard dans la petite ville de Pornic située sur la baie de Bourgneuf, dans la Loire-Inférieure quand, par une après-midi, l'on vit arriver en courant un *clown*, portant les cheveux longs et la tête nue ; il était serré à la taille par une ceinture garnie de petites clochettes qui faisaient un bruit de castagnettes et de banjos espagnols ; il annonçait de loin son arrivée en criant par intervalles une formule que je ne pus comprendre. Souple comme un chevreuil, il ne faisait pas un mouvement qui n'indiquât une nature nerveuse et hystérique. Il entra dans la ville par une route venant du nord, tenant d'une main une baguette légère et de l'autre une petite sacoche qu'il présentait à tout le monde pour recueillir les aumônes. Je le pris tout d'abord pour un drôle original ; on me détrompa. C'était un *coureur*. Un *coureur* en Bretagne, c'est une espèce de troubadour muet, sans rebec ni harpe, qui, vêtu à l'antique façon, d'un maillot et d'un mince tricot, fait continuellement la ronde en criant

de place en place l'annonce de son passage. Il est continuellement à la course et il recueille aux portes des magasins et dans les rues les aumônes qu'on veut bien lui faire. Il fait ainsi trente et même soixante kilomètres dans une journée. Il ne s'arrête que pour manger et dormir.

Ces sortes de chevaliers errants ne rappellent-ils pas les temps où les Merlins s'arrêtaient sous la tour des châteaux pour harper une ballade à quelque châtelaine amoureuse? Ces coureurs sont-ils toujours les héritiers les moins frustes des traditions aventurières et chevaleresques d'autrefois? ou faut-il les regarder comme de simples mendiants excentriques? Je l'ignore. Pourtant c'est plutôt dans les grandes villes que les pauvres — et les plus artificieux — recherchent d'ordinaire la charité dont ils ont besoin pour vivre.

*
* *

Nous passâmes rapidement à Rosporden, petit village d'environ mille cinq cents habitants. En 1594, les Espagnols qui étaient fédérés

avec les ligueurs s'emparèrent de cette petite ville et l'occupèrent durant plusieurs années. Elle fut mise à sac et brûlée complètement au moment de l'évacuation : seule l'église fut sauve. Cette église, qui est assise au milieu d'un étang, a un aspect tout particulier. Elle est surmontée d'une jolie flèche en granit toute « sculptée de motifs rayonnants du XIVe siècle. »

J'étais chagriné de quitter la Bretagne pour des contrées plus développées et plus modernes ; j'avais connu de si douces émotions et évoqué de si héroïques souvenirs que je ne me rendais pas compte qu'en sortant de la terre des ménestrels, des Olivier de Clisson, des Beaumanoir, j'entrais dans la valeureuse et fière Vendée.

*
* *

Je n'ai pas gardé un bon souvenir de Lorient. D'abord, j'ai perdu honteusement deux parties de billard avec mon camarade, et aux yeux de tous les clients du café américain de la ville. Ensuite, en dînant, j'avais mis mes feuillets sur la table afin de noter ces mille choses prises au

hasard de la conversation, et qu'on aime à revoir, et le lendemain, comme nous allions lentement vers Quiberon, je m'aperçus que j'avais oublié tous mes feuillets à l'auberge. J'écrivis immédiatement à Lorient, sans résultat. Au moment de la traversée à Port-Louis, je faillis perdre mon camarade. Nous nous cherchions mutuellement sur le port. Dieu sait si j'ai pédalé ce matin-là. Finalement, je le trouvai confortablement installé dans un petit vapeur en partance. Il m'attendait.

Sur les bords de la route qui longe la mer, nous rencontrâmes plusieurs paysans qui tous nous saluaient, modestes et humbles. Ces grandes routes blanches presque désertes valent bien les boulevards de la ville. *Bon voyage, monsieur, et bonne santé,* telle est la formule d'adieu qu'on nous disait partout. Sur notre passage les enfants ôtaient leur chapeau avec une candeur touchante. On se sent humilié et à la gêne devant ces petites âmes candides et encore bonnes.

*
* *

A Plouarnel on ne voulut pas nous donner à déjeuner. A mi-chemin dans la presqu'île de Quiberon, la femme d'un pêcheur eut pitié de nous.

La presqu'île est déserte; on y fait surtout des marais salants. La mer mugissait à notre droite; le vent soufflait très fort. Après les malheurs rencontrés à Lorient, il ne manquait plus qu'un accident réel : ma machine se détraqua. Je dus faire le reste du trajet à pied. Heureusement qu'à Quiberon je trouvai un maréchal consommé, ayant la spécialité des automobiles et des bicyclettes, qui me remit sur pied, c'est-à-dire sur roues.

En entrant dans cette petite ville nous avions rencontré un convoi funèbre. Chose curieuse en France : dans la province ce sont surtout les femmes qui vont aux enterrements. A Paris, ce sont plutôt les hommes. Et partout également on couvre les tombes de fleurs.

Au Canada, il n'y a guère que les Anglais qui répandent des fleurs sur les morts. Les Ca-

nadiens aiment cependant les fleurs, mais durant leur vie surtout.

*
* *

« Tout le monde est à bord? En route pour Belle-Isle-en-Mer ! »

Grâce à la concurrence folle qu'il y a entre deux compagnies de transports; on va à Belle-Isle et on en revient pour cinq sous. On dit qu'en marchandant, les pêcheurs réussissent à avoir leur passage pour quinze centimes.

Nous revînmes au continent par la Loire; quinze heures de traversée du Palais à Nantes.

Au Palais, qui est la ville du port, une nuée de garçons d'hôtel et de chasseurs viennent, comme en Amérique, inviter instamment les voyageurs à se rendre dans leur établissement. Nous n'écoutons personne : notre intention est d'aller directement à Sauzon, afin de voir demain matin la Pointe aux Poulains et le fort de Sarah; et puis c'est là, croyons-nous, qu'on peut voir des Acadiens. Sauzon est une toute petite ville bâtie sur les quais d'une baie minuscule.

Le lendemain matin, plusieurs *misses* étaient

déjà rendues sur les rochers et dans les cavernes granitiques de la pointe sauvage des Poulains...

Deux heures de flânerie sur les sables, dans les algues qui recouvrent les blocs de granit et autour des noires cavernes que la mer a creusées dans la côte de l'île... Il y a dans ces rochers de jolis coquillages dont le capitaine marin m'apprit les noms le lendemain.

Les *coques* sont de grandes coquilles azurées et pourpres; les *flies* sont planes et unies, blanches; les *flions* sont colorées, mais petites; le *leran* a la forme du colimaçon.

La marée montait. Les gros blocs de granit détachés de l'île, accroupis comme le lion de Belfort, recevaient sans sourciller les lames hérissées venant du nord-ouest; dans les cavernes rugueuses une masse énorme d'eau verte, mousseuse, s'engouffrait avec un bruit de cercueil qui tombe dans une fosse. Le granit grommelait sous les coups de l'implacable furie qui toujours ronge, coléreuse et acharnée. Du côté sud de la pointe, quelques voiles ancrées se balançaient gracieusement sur une mer apparemment calme : fermes et silencieuses, elles guettent.

La côte est déserte; seule l'habitation d'un gardien de phare, et de l'autre côté de la gorge, sur le plateau d'une des pointes, apparaît la villa blanche aux volets verts de cette grande Sarah

Bernhardt qui se demande sur quel théâtre elle pourrait bien encore briller.

Le petit village de Bangor n'est pas loin : toutes les maisons qui le composent sont blanchies. Le voyageur qui va s'échouer vers midi chez cette bonne épicière acadienne du coin de la rue que je sais, fait un frugal déjeuner de ragoût de poisson. Elle est Acadienne, la brave mère, mais elle n'a aucun souvenir ni la moindre connaissance de son histoire. Elle m'apprit cependant que dans le village il y a des Acadiens : Daigle, Landry, Leblanc (prononcez L'blanc), Puget, Richard.

A la mairie, le secrétaire général, qui est en même temps instituteur, mit obligeamment à notre disposition un vieux registre dans lequel sont consignées les déclarations faites par les déportés à leur arrivée. Il y a, je crois, de pareils registres au Palais et à Locmariaquer.

Belle-Isle n'est pas aussi développé qu'on pourrait le croire ; les routes sont neuves et les champs encore vacants. Mais la terre n'y est pas très productive ; les Bellilois sont plutôt marins et pêcheurs.

En revenant vers le Palais on rencontre *Jean* et *Jeanne*, deux menhirs qu'on a réussi à conserver ; on rapporte que les paysans en ont abattu plusieurs dont le seul crime était d'encombrer les propriétés. Naïfs ! s'ils s'étaient

imaginé que les Américains n'en ont pas...

Au Palais, le bateau qui, la veille, nous avait emportés, appareillait pour le voyage de Nantes. Le soleil commençait à rougir le port et la ville ; la mer était calme, et le capitaine parut content de nous reprendre *à son bord.*

Dans un petit magasin d'épicerie, de ferblanterie et de nouveautés, on voit sur le comptoir un tronc fait d'un petit seau en fer-blanc et d'un couvercle en papier percé d'une fente avec cette suscription : *Tronc pour la reconstruction de l'église de Palais. Donnez, donnez s'il vous plaît à Saint-Gérand!* Était-ce le tronc de l'État ou celui de l'église?...

Il n'y a pas une commune un peu importante en France dont l'église ou les églises ne soient en réparation ou reconstruction. Il est vrai que c'est le Gouvernement qui paie et que nous sommes à la veille des élections générales...

A cinq heures nous étions — une vingtaine de passagers — en route sur la haute mer. Je me tins près de la barre à côté du capitaine que je chargeais de mille questions ; ils sont braves gens, ces hommes de la mer. A la barre il y avait un rude matelot qui aimait à causer. Très obligeant, il cherchait à l'horizon le moindre prétexte à nous verser sa science maritime. Me voyant prendre des notes sur un bout de papier, ce fut un véritable cours de navigation et de

pêche qu'il me servit : on va de Palais vers le sud en faisant cap sur l'île aux chevaux, de façon à éviter la longue chaussée naturelle qui, comme un banc de Terre-Neuve semble, en s'étendant jusqu'à Hœdic, opposer une barrière dangereuse. L'île *aux chevaux* était autrefois couverte de lapins; aujourd'hui il n'y a plus que des rats. Les Bretons l'appellent l'île de Melven ; elle est complètement déserte... Voici des poissons flottants qui voguent vers la côte : ils sont *crevés ;* ce sont des *brenics* ou *berniques*... Plus loin, c'est un oiseau qui, trop lourd pour s'enlever dans l'eau, vole en courant sur l'eau à la manière des poules d'eau. C'est, nous dit le capitaine, un *rouzic*; il a trop mangé, c'est pourquoi il ne peut plus se lever; le *rouzic* se nourrit de sardines.

En passant à l'île Hœdic on stoppe; et des pêcheurs viennent accoster pour charger leurs paniers de sardines à destination de Nantes. Ces gens-là vivent continuellement sur l'eau; la terre ferme ne les voit qu'à de longs intervalles; ils sont comme l'oiseau dans l'air... Encore l'oiseau doit-il descendre sur terre pour y passer la nuit, tandis que le marin ou le pêcheur se couche à la belle étoile en faisant le quart au moment où les poissons tombent dans ses filets.

*
* *

Nantes : ville des martyrs Donatien et Rogatien. Il est trois heures du matin. Tous les hôtels sont fermés : nous sommes prisonniers... dehors.

« Ah! Dans les prisons de Nantes... » On me l'avait pourtant chanté au Canada. Quand le soleil vint à se lever, tout rose, sur la Loire, nous descendîmes dans une brasserie du port. Les fermiers arrivaient en foule, pour s'installer sur la place du marché où l'on vend des légumes et beaucoup de poisson. Les femmes portent des coiffes blanches de formes variées. Le ton de la conversation est chantant et animé comme celui des métis canadiens.

Nantes est une ville de cent vingt-cinq mille âmes. La cathédrale de Saint-Pierre, qui est une des plus grandes de Bretagne, possède les tombeaux de François Ier et de Marguerite de Foix, sa seconde femme, et celui du général Lamoricière, par Paul Dubois. Le célèbre château des ducs de Bretagne avait été construit sous François II ; il sert aujourd'hui de caserne. Sur la place Louis XVI se dresse la statue du grand

martyr de la monarchie: elle repose sur une colonne de quatre-vingts pieds de haut.

*
* *

La route de Nantes à Pornic est assez accidentée; mon camarade y perdit une pédale.

Nous venions de dépasser le lac de Granlieu, lorsque parut en avant sur la route un épais nuage de poussière; bientôt on distingua des sons musicaux venant d'une longue procession de breaks, de dog-carts et de phaétons. C'était une noce qui venait de s'arrêter subitement sur la route. Les nouveaux époux descendirent de voiture et se dirigèrent vers une barrière donnant sur une ferme de riche apparence. Un petit mouchoir fin et dentelé gisait sur la route près de la voiture; je mets pied à terre, ramasse le petit morceau de soie et cours à la poursuite des mariés pour le leur rendre; je recueillis un bon sourire; et comme j'allais remonter à bicyclette un gros monsieur de la noce me dit du haut de son siège : Vous aviez droit de l'embrasser; ça vous aurait porté bonheur... Il était trop tard! Je regretterai encore longtemps ce fâcheux oubli...

Sur le soir, nous arrivons à Pornic, la ville où Barbe-Bleue a régné par la terreur et le sortilège.

M. Louis Herbette [1], qui nous avait invités à nous reposer chez lui, n'était pas encore arrivé ; mais des ordres étaient venus pour que les portes de sa jolie villa s'ouvrissent à notre arrivée. Les domestiques attendaient leur maître depuis longtemps ; ce fut un peu de satisfaction à leur impatience.

Mme Bareswille, belle-mère du distingué homme d'État, nous fit mander à sa villa de la Noeveillard pour dîner. Le lendemain, l'*oncle* [2] arrivait. Ce fut fête complète durant six jours.

Premier jour.

Mon camarade, matinal, alla à la pêche aux moules. Je relus les lettres qui m'avaient précédé à Pornic. Dans l'après-midi, visite aux boutiques et au port jusqu'à l'arrivée du train ; six heures : l'*oncle* arrive épuisé ; ses deux dernières semaines à Paris ont été employées au classement d'objets d'art et de curiosités, et à

1. Conseiller d'État, commandeur de la Légion d'honneur.

2. Appellation donnée à M. Herbette par les Canadiens pour l'affection particulière et le grand dévouement que ce Monsieur a témoignés à notre race depuis vingt ans.

leur expédition aux jeunes musées et bibliothèques canadiennes qu'il a prises à cœur[1]. Tous les soirs nous dînons en famille chez Mme Bareswille où s'est retiré M. Herbette et ses deux fils, et à dix heures nous rentrons dans notre château en passant par la route qui longe la mer bordée de coquettes villas et dominée à l'entrée du village par la tour et le château du terrible Gilles de Retz, seigneur à la barbe bleue.

Deuxième jour.

Promenade sur la plage. Désormais nous sommes trois... Visite à un casino ; conversation sur les escamoteurs professionnels, les rats de mer...

Troisième jour.

Visite des dolmens du Moulin de la Motte... Au théâtre forain en plein air. Entrée : deux sous ! Pas cher... Pauvres artistes ! Tant de travail pour si peu de succès... On joue du d'En-

1. La première œuvre d'art considérable qui soit entrée au Manitoba est un groupe en marbre, *Saint-Hubert,* donné par Mme la duchesse d'Uzès, à l'archevêque de Saint-Boniface.

nery... Les gens cossus, les bourgeois restent debout, sans payer — naturellement. Ce sont les bonnes et les domestiques qui se paient les premières places...

Quatrième jour.

Dimanche. Charrettes, tape-culs, breaks, cabriolets arrivent de bonne heure pour le marché et la messe. On sent mieux qu'à Paris cet air du dimanche qui repose et qui plaît. Les paysans, comme les *habitants* chez nous, s'arrêtent en groupes autour de l'église sur la place. Ils sont endimanchés : cela se voit. On cause des récoltes et du vin.

J'aurais voulu pouvoir dessiner plusieurs de ces groupes de fermiers et en *croquer* quelques types. La pipe entre les dents, les jeunes gens badinent ensemble et lancent des œillades vers un groupe éloigné, brillant, clair et joyeux : ce sont les jolies filles de la Tocnaie qui, avec leurs blanches coiffes et leurs robes rouge-clair, tapissent les masses informes, noires et voûtées des vieilles femmes, qui ont de larges croupes inégales et dont les bonnets ont été pressés à froid. Pour faire plaisir à M. le maire, un groupe considérable d'hommes restent à causer devant l'église tout le temps de la messe. On vient à l'église, non pas à la messe...

A neuf heures c'est l'office des gens chics, des baigneurs, des touristes et des armateurs de la ville.

A midi, la fanfare pornicaise arrive à la villa de M. Herbette pour jouer une sérénade respectueuse au fondateur de cet ancien corps de musique ; les artistes-photographes braquent leur appareil sur nous... Le chef de musique réclame pour la bannière l'honneur d'être tenue par le Canadien : je saisis cet emblème tout pavoisé de médailles, dresse de mon mieux le petit torse que Nature m'a donné et clic !... c'est fait.

On entre dans la grande salle de réception : la musique exécute la marche du régiment de Sambre-et-Meuse ; puis un morceau qu'au Canada l'on m'avait souvent corné aux oreilles. On verse à boire : M. Herbette leur parle sur un ton bienveillant et paternel et m'invite à faire un *speech*. Je leur parlai naturellement du fondateur de la fanfare et du Canada, puis de la précocité de certains des musiciens. Un jeune *moutard* de la bande avait l'air d'être intéressé : quand je terminai en levant mon verre à la France, il poussa un cri de joie, puis alla se blottir derrière la grosse caisse... C'était fini. *Allons, enfants de la Patrie !...*

Après déjeuner, fête de gymnastique. Tout Pornic et les environs s'y trouvait. Cela res-

semblait tout à fait à un grand pique-nique canadien.

Nous faisons du sport au Canada, à la bonne heure! Mais nous devrions faire de la gymnastique, et les Français devraient faire plus de sport.

Cinquième jour.

Voyage à pied sur la route de la Tocnaie. Nous montons en chemin de fer et allons visiter la ville de Nantes, son château, son musée, ses églises et sa bibliothèque, riche en archives. M. Herbette nous conduit à la préfecture, qui fut jadis sa résidence. Tout le monde semble avoir gardé un souvenir profond de leur ancien préfet.

On s'achète mutuellement de petits cadeaux et l'on rentre pour dîner, les bras chargés. L'oncle me paya un vieux registre de notaire du xve siècle, écrit sur parchemin, et une quantité de médailles anciennes.

Sixième jour.

Voyage à la ferme de Boismain ; on nous offre à boire du cidre ou du lait. Le lait riche et gras est dans de profondes terrines. On parle du passé. Ces femmes sont polies, réservées, franches ; elles ignorent ce qu'est la tromperie.

La candeur de nos ménagères campagnardes se retrouve dans ces figures fortes, arquées, purement françaises.

Les grandes armoires en beau vieux chêne verni sont bondées de linge blanc ; les lits ont des baldaquins, et les murs sont couverts de chromolithographies pieuses, de calendriers et de crucifix... Mobilier bien connu !... Une ferme canadienne, quoi !

Septième jour.

Voyage au Clion, petite commune située à sept kilomètres de Pornic ; conversation avec une vieille veuve d'un ancien ami de M. Herbette. Au retour, dans un bois près d'une ferme, trois jeunes enfants se battaient : une petite fille de huit ans était couchée la face contre terre et pleurait d'avoir été battue par son petit frère. M. Herbette la relève et invite son petit frère à venir se réconcilier ; celui-ci refuse. Il le gronde vertement et donne quatre sous à la petite fille qui s'en va sautant de joie. Peu de chose, en somme, la douleur...

Huitième jour.

Il pleut presque toute la journée ; mon camarade fait du dessin et je m'occupe à bouquiner et à écrire des lettres.

Le soir c'est nous qui recevons : notre hôte vient dîner chez nous ; le dessert traîne jusqu'à minuit. Dans un intime tête-à-tête, l'oncle nous parle de ses jours passés, du temps où l'on faisait la révolution de 1848, de la guerre de 1870. Il n'a jamais été un guerrier célèbre, mais ces mauvais jours l'ont vu cyniquement aller au feu et escalader les barricades. C'est un des pères de la troisième république. Doué de sentiments altruistes, généreux et désintéressés, il aime vraiment ses amis. C'est un bienfaiteur doublé d'un Socrate philosophe et philanthrope. Il écrit au jour le jour des maximes et des pensées aussi justes qu'elles ont été précisément vécues. Il parle des hommes comme de la pire espèce d'êtres que la terre ait portés, et pourtant personne plus que lui ne se dépense et ne se sacrifie pour eux [1].

1. Extrait des *Parcelles de vie* (recueil de pensées), par M. Herbette :

« Pour servir l'humanité, il faut vraiment aimer autre chose qu'elle. Autrement on serait bientôt dégoûté de son service.

« *Le temps qu'il fait.* — Comment s'étonner que ce soit le premier sujet et souvent le sujet unique des conversations ? N'est-ce pas la grande affaire, l'affaire commune à tous, l'influence toujours régnante sur tout ce qui végète et ce qui vit ?

« Plantes nous sommes, d'abord ; animaux ensuite, hommes en dernier comme nous pouvons. Aussi critiquons-nous inva-

Neuvième jour.

Voyage à l'île de Noirmoutiers; j'y fus seul avec mon camarade. Le vaisseau glissait doucement en produisant dans ses chaudières un faible bruit de palpitation; la mer était calme, le ciel blanc, garni d'un brasier ardent dans le fond. Les pieuvres et les méduses, blanches

riablement le temps notre maître, bien qu'il vaille mieux sans doute le prendre comme il est.

« Si, comme l'on s'amuse toujours à le supposer, les bêtes prenaient la parole, le premier usage qu'elles en feraient serait de parler, comme nous, de la pluie et du beau temps. C'est même ce que nous découvririons sûrement dans leur manière de s'exprimer si nous savions la saisir et la traduire. »

« *But.* — Point supposé fixe, qu'on aime à choisir lointain, inaccessible même, pour s'y appuyer les yeux et y attacher sa pensée, pour tendre ainsi ses muscles et ses facultés, pour traverser la vie sans faiblir et la mort sans s'en apercevoir.

« Tu as atteint ton but, malheureux ? Hâte-toi d'en prendre un autre plus éloigné, car tu vas tomber.

« En compagnie d'un homme qui souffre : « N'y pensez pas », lui dit-on. Cela signifie : « Ne m'y faites pas penser. » Que ne l'aide-t-on plutôt à s'épancher? Il s'apaiserait ensuite, ne serait-ce que par la fatigue. Mais il faudrait s'intéresser sérieusement à lui. Et même inconsciemment, en sympathisant avec lui, n'est-ce pas à soi qu'on rapporte tout? »

« C'est par les points où l'on a souffert qu'on devient sensible à la souffrance d'autrui. Vérité que ne devraient pas oublier éducateurs et gouvernants, orateurs, poètes, philanthropes et tous ceux qui veulent émouvoir le public. »

comme des porcelaines, frôlaient la coque de notre navire. Une société de paysans et de baigneurs était à bord.

En arrière du pavillon de la poupe, un monsieur en casquette, vêtu d'une culotte et les mollets dans des guêtres, une grosse pipe en bois de rose entre les dents, tenant un crayon d'une main et de l'autre un calepin, assis d'ailleurs sur son pliant portatif, regardait fuir l'estacade...

Mon camarade, qui s'y connaît, jette délicatement un coup d'œil sur le dessin que faisait ce compagnon de voyage. Celui-ci lève la tête, sourit... et serre ses pièces. C'en était un : un beau ! *Piccadilly*.

A Noirmoutiers, la jeune Bretonne de l'auberge nous a soutenu qu'elle n'était pas bretonne ; que l'île de Noirmoutiers était agréable à habiter et qu'elle ne la quitterait jamais pour New-York. Je lui demandai finalement quelle était sa patrie. Elle fit mine de pester tout d'abord ; puis, voyant que nous étions sincères, dit : *Je suis noirmoutrine, Monsieur !*

Mlle Gauthier est une des huit mille habitants que renferme le pays de Noirmoutiers.

Dixième jour.

Longue promenade sur le bord de la mer

jusqu'à Bourgneuf, avec arrêt au château de la Pétardière, qui, par la mort de son propriétaire, l'abbé Pétard, était mis en vente quinze jours après.

L'abbé Pétard mourut à l'âge de quatre-vingts ans passés : il avait fait et publié plusieurs vers dans sa vie, notamment un long poème satirique dirigé contre l'évêque de Nantes. Du reste, il laissa un pieux souvenir dans la mémoire des gens du pays.

Le matin de ce jour-là nous étions, mon camarade et moi, allés à bicyclette faire une course à la pointe Saint-Gildas. Cette pointe est presque déserte, comme la pointe aux Poulains dans Belle-Isle-en-Mer. L'océan y est toujours courroucé ; le vent mugit continuellement sur cette bande de terrain schisteux. La vue de la mer à cet endroit inspire la tristesse et la rêverie.

Onzième jour.

Dernier jour de mollesse et de caprices : veille du départ pour Paris, pour le devoir.

La température avait des douceurs d'amoureuse : la mer était douce et brillante comme les déserts du Far-West au mois d'avril, quand la neige fond.

Nous connaissions plusieurs personnes :

cette dernière après-midi fut employée à faire des visites. Mais quelle tristesse dans nos salutations ! Nous avions été accueillis avec bonté, choyés et fêtés comme deux enfants… La pensée du départ nous pesait. Nous étions faits à cette vie. On avait oublié que je suis étranger et on me disait naturellement *au revoir* au lieu d'*adieu*.

Douzième jour.

Pluie ; chemin de fer : Nantes !

CHAPITRE XI

Retour. — La Loire. — Coutumes du peuple. — Angers; chez une libraire. — Tours. — La routine; tempérament français. — Esprit de critique. — Grilles et verrous.

A Nantes, le temps était beau. Nous partîmes à bicyclette, et le soir nous couchâmes aux Rosiers, après avoir longé les bords de la Loire. Si quelqu'un veut avoir une idée de ce qu'est la province de Québec, avec son Saint-Laurent, qu'il se figure les bords de la Loire, avec les villages et les hameaux qui l'ornent.

Aux Rosiers, on a élevé un monument à Jeanne de Laval, et au nombre des conseillers municipaux dont les noms figurent sur le piédestal de ce monument, on reconnaît des noms bien canadiens : Jessié de la Motte, Vallette, Allard, Lemoine, Gaucher, Touron, Chabot.

Le paysan de la Loire est plus prospère que celui de Bretagne; il se loge mieux aussi. On voit les hommes s'en aller dès le petit jour au

travail ; les uns vont au marché, les autres au champ. Puis les citadins, eux, rouvrent leur porte avant sept heures en criant *bonjour* aux voisins.

Quelques femmes se rendent à la messe régulièrement tous les matins. L'église est à deux pas. On croirait, en y entrant, tomber dans une chapelle de missionnaire : c'était la première fois que je voyais des bancs dans une église en France. Au Canada, toutes les églises sont remplies de bancs luxueux et bien vernis, numérotés et loués aux familles de la paroisse.

On a conservé, ainsi que chez nous, l'habitude de faire des annonces et de donner des avis publics à l'issue de la messe : « Un tel défend de passer sur sa propriété, sous peine de cent sous d'amende par tête. » Un autre fait savoir qu'il a trouvé dans son champ un mouton brun et invite le propriétaire de l'animal à venir le réclamer. Puis on vend encore quelquefois un cochon, de la filasse, du beurre pour le curé ou pour faire dire des prières : tout comme à Québec l'on vend de grandes feuilles jaunes de tabac canadien ou des petits gorets.

* *
*

Angers :

Le grand château, qui, aujourd'hui, sert de poudrière, avait été construit par Louis IX : c'est peut-être le monument le plus vaste que nous ait laissé le moyen âge. Par son étendue, il occupe tout un quartier de la ville.

Les Andecaves, qui avaient fondé cette ville, ont laissé des ruines d'aqueducs, de bains, de théâtres et d'édifices considérables. Ils en furent chassés au ve siècle par une horde de pirates saxons, qui incendièrent la ville et la rasèrent complètement.

La bibliothèque de la ville contient beaucoup de manuscrits.

Il y a à Angers une chétive boutique où une vieille dame et son chat habitent tristement : c'est une librairie. Jamais la lumière du soleil ne pénètre dans cet antre. L'humidité, la moisissure et des générations de poussière se trouvent installées sur toutes les étagères, dans tous les coins et dans l'unique passage de vingt centimètres de largeur, où peuvent se tenir les clients. Du reste, il ne vient guère qu'une mar-

chande de viande, qui, de la porte, offre une bouchée de bœuf, que la vieille n'achète qu'au rabais, après une longue discussion.

Cette pauvre vieille garde de la sainte librairie, toute ratatinée, courbée et sourde, n'a pas moins de soixante-quinze ans ; elle nous parle beaucoup plus de son défunt mari et des exploiteurs que de ses livres.

Nous tirons avec précaution un bouquin dans l'amas immonde, poussiéreux et puant, et nous essayons de l'ouvrir... La vieille pousse un cri :

« Non ! non ! n'y touchez pas ! ça n'est pas intéressant ; ça n'est pas grand'chose !

— Voici des gravures ! lui dis-je. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Oh ! rien du tout ! Donnez-moi ça ! Tiens, je ne savais pas que ceci me restait... »

Et elle s'en va fourrer tout ce rouleau de gravures derrière une pile de livres.

Restez-y une heure, la bonne femme jacasse toujours. Finalement, elle a confiance en vous ; alors elle vous convie à un régal : tirant un à un de dessous le comptoir les six ou sept volumes de l'Écriture sainte in-folio, avec gravures de Poussin, elle en dépouille un des papiers crasseux qui l'enveloppent et, entr'ouvant le précieux recueil, elle nous fait admirer à la course et comme à la dérobée trois ou quatre des superbes gravures de ce chef-d'œuvre ; elle le

referme vite, en racontant que son mari n'avait jamais voulu le vendre moins de 8.000 francs.

« Ah! les canailles! dit-elle tout d'un coup d'une voix de vieille indignée, ils ont voulu m'enjôler pour 4.000 francs, mais jamais! jamais je ne le vendrai pour ce prix-là. »

Mon camarade lui propose de le vendre pour elle au prix demandé :

« Non! ah! je voudrais bien vous y voir! » crie-t-elle.

Intraitable....

Je découvre dans un carton lié avec deux torchons une centaine de petits portraits en gravure; croyant la collection intéressante, je demande à la vieille si elle veut me les vendre.

« Combien m'en donnez-vous? dit-elle.

— Cent sous.

— Mon Dieu! Est-il possible? Je serai exploitée toute ma vie; non! jamais! Ça vaut au moins vingt francs. »

Bredouille.

*
* *

La ville de Tours est située sur la rive gauche de la Loire; c'est l'orgueil de la Touraine et du

bassin de la Loire. L'église de Saint-Julien a hérité de deux vieilles tours d'une ancienne abbaye de Saint-Martin. Saint Martin est le patron des Tourangeaux. On conserve encore aujourd'hui, dans le quartier Saint-Martin, de vieilles maisons du XIIe siècle.

Mon camarade était fatigué; nous nous promenions à pied, en rasant la chaussée de la rue qui conduit au pont. Lui s'arrêtait souvent devant les boutiques et les librairies; pourtant il m'avait juré qu'il n'achèterait plus rien... Il n'achetait rien... Nous ne songions pas à aller bouquiner nulle part; nous nous ennuyions soudainement... Notre programme semblait être épuisé; et puis, Tours, c'était un peu Paris. Nous consultons notre carte : en voyant la distance qui nous séparait encore du terme, nous fûmes découragés. . . . .

. . . .

Le soir, nous étions à Paris.

*
* *

L'éducation française inculque aux esprits une espèce de foi routinière et modeste qui est ennuyeuse comme une petite pluie fine. Il faut

des bourrasques de vent pour en changer la direction, mais la régularité est constante. Les monarchistes conspuent la République, vivent dans leurs terres, aspirent à la monarchie... Les républicains ne voient que la République, ne rêvent que des libertés qu'elle leur a données, et c'est tout... Les socialistes font de la besogne, s'agitent, prêchent la propagande. En résumé : *monarchie, défense républicaine, révolution sociale*. Voilà les trois drapeaux ; trois idées ; rien pour la patrie !...

Les divisions politiques en France sont basées sur des théories sociales diverses, sur des questions d'idéal social ou moral ; aux États-Unis et au Canada, en Angleterre également, les divisions du Parlement reposent plutôt sur des divergences de vues des grandes questions d'économie politique : cependant là où l'élément français prédomine, comme dans Québec, l'esprit de division naît de questions d'ordre purement subjectif. C'est caractéristique de la race, c'est un fait résultant de l'éducation en quelque sorte théorique et mystique de l'esprit français. Les Anglais, avec une égale proportion de lettrés, ont moins d'idéalisme ; cela tient à l'éducation, qui est, avant tout, matérialiste et pratique. Leur idéalisme reste dans les livres.

Il y a peut-être trop d'instruction en France.

je veux dire d'instruction systématique, scolaire et théorique ; c'est ce qui détache des intérêts matériels. Ne serait-ce à la poursuite de la dialectique que les races cultivées d'autrefois ont succombé? S'il y avait moins d'instruction, partant moins de préoccupation de systèmes et de théories, peut-être y aurait-il plus d'initiatives purement matérielles et plus géniales. Dans la lutte matérielle des peuples il faut une foi forte en quelque chose ; l'incertitude que laisse l'instruction engendre l'hésitation et, par suite, l'inaptitude.

L'instruction et le développement de la connaissance ont tellement persuadé la génération actuelle de son rapprochement de l'absolu et du subjectif abstrait et éternel, qu'on a interverti, dans l'esthétique et le goût, l'ordre primitif des relations des choses à l'âme. La passion pour l'immatériel et la possession d'une essence nouvelle de la pensée et de la vie ont tellement bouleversé les consciences qu'on en est en esthétique à admirer le matériel le plus grossier ; un poète chante-t-il la force, la vibration, le mugissement de la vie animale, qu'aussitôt ses strophes sont qualifiées de profonde psychologie ; un romancier expose-t-il les raffinements d'une volupté sensuelle comme naissant de certains états d'âme, qu'on félicite l'auteur d'avoir créé une tournure nouvelle dans l'ana-

lyse de la foi en la matière ou même en la vie spirituelle; pour faire saisir l'âme ou l'idée d'une chose ordinaire en soi, le sculpteur et le peintre font un monstre de leur sujet. Le goût qui se porte à apprécier les éléments intimes, ou plutôt les divers aspects des créatures, se spécialise en se faisant une éducation nouvelle, subversive des théories les plus anciennes. Le laid comme le régulier est beau; le sale comme le propre excite l'admiration; la maladie comme la santé de l'âme provoquent l'amour, — j'entends la maladie qui conduit au crime ou à la débauche; — les tueurs de rois ou de reines sont des héros, des martyrs, etc.

Les travaux de Rops sont caractéristiques de ce goût nouveau.

*
* *

Il y a au Canada un grand nombre de Canadiens absolument illettrés qui sont devenus millionnaires, les uns dans la boucherie, d'autres dans les boissons, d'autres par leur esprit d'invention, et enfin d'autres par la grande spéculation. Qui ne connaît les débuts des Rockfeller, des Édison, des Schwab, des Van-

derbilt et de mille autres milliardaires qui ont commencé par être vendeurs de journaux, cochers d'omnibus ou balayeurs de bureaux ?

Un représentant du Transvaal disait tout récemment dans un salon que les Boers, ignorant absolument l'art de la guerre, voient mieux dans le *veld* à l'œil nu qu'avec des lunettes d'approche. Et ce n'est pas exagéré.

*
* *

En France, dans certaines classes de la société, et surtout chez les intellectuels, on n'a nul souci des choses matérielles ; jamais l'on ne verra une génération se rendre compte et encore moins se faire gloire d'être plus aristocratique qu'une génération précédente ou qu'une classe voisine. Mais on ne se fera pas scrupule de se proclamer supérieur en talent ou en jugement : c'est la vanité des anges, c'est l'esprit de critique poussé à un tel excès que la tournure d'esprit de ses voisins vue de trop près choque et répugne. Cet esprit entraîne la vanité ; on est porté à croire que par cet esprit de critique la vie de la pensée, comme l'évolution des idées, se trouve précipitée... Dans ce cas il serait

à craindre que la vie de l'homme s'en ressentît.

Aussi bien est-ce un fait dont on a parfaitement conscience. Sir John Lubbock disait avec raison : « N'accueillez pas en critique tout ce que vous entendrez. Suspendez votre jugement, essayez de pénétrer les sentiments de ceux qui vous parlent. Si vous vous montrez bienveillant et plein de sympathie, on vous demandera souvent conseil et vous aurez souvent la satisfaction de sentir que vous avez aidé ou consolé ceux qui ont un chagrin ou un souci. » Et ailleurs : « Neuf hommes sur dix préféreraient qu'on dise du mal d'eux, qu'on leur en fasse même, plutôt que d'être ridiculisés [1]. »

*
* *

Autre considération.

Il y a trop de lourdes portières et de grilles en France ; cela rend la vie nerveuse et sporadique. Tout est rapproché et cependant dans un menaçant antagonisme : le chaud et le froid, la paix et la guerre, le bonheur et la mort

1. Sir John Lubbock : *L'emploi de la vie*, traduction par Émile Hovelaque. (Félix Alcan, Paris, 1897), p. 22.

subite, le cœur et la raison, les principes et la pratique, la vertu et le plaisir, etc... L'enfant dans sa jeunesse est gardé sous les verrous, la jeune fille est cloîtrée ; à vingt ans, si elle est mariée, tout lui est permis par les parents et par la société. Quant au jeune homme, s'il est bachelier, tout lui est non seulement permis, mais suggéré en quelque sorte comme à un animal à qui on rend la liberté.

En France, la société comme les individus est durant certaines périodes dans la plus complète sécurité ; puis un beau jòur la voilà en proie à une révolution. Il en est de même des personnes.

A la moindre occasion on parle de *manifester*. Manifester est un mot qui veut dire « se surchauffer avec ses idées politiques ; puis tapager, crier et chanter ses principes. »

On a barricadé l'Élysée et le Louvre et les églises par crainte des révolutions ; on emmure les jeunes personnes et on verrouille partout les portes par crainte des attaques à la vertu.

C'est une alternative continuelle de paix et de trouble, d'appréhension et de surprise. Règne de terreur et de folle licence à la fois...

Chez nous c'est plus tempéré. Une jeune fille de bonne famille peut très bien aller au bal toute seule, et ses parents dorment en toute sûreté, assurés que leur fille se fera escorter au

retour par celui en qui elle a le plus de confiance et qui a pour elle le plus grand respect.

*
* *

Règne de terreur, disais-je, mais il y a dans l'âme française, par contre, un profond sentiment de l'honnêteté. Cette honnêteté, cette horreur de la dissimulation — sauf en des matières non tout à fait matérielles, comme l'amour — comporte un sentiment de délicatesse dans l'affection et les relations ordinaires des hommes, qui fait le principal charme de la société française. Ainsi, tous les matins, les parents font grande distribution de baisers aux enfants ; le soir également, et souvent dans le jour. Si deux amis se rencontrent vingt fois dans une journée, ils se donneront vingt fois la main en se demandant *comment ça va*.

Chez nous, des amis se voyant tous les jours ne se donnent la main qu'au 1er janvier ; et après l'âge de sept ans les enfants n'embrassent plus leurs parents qu'une fois l'an. Sur ce point le conseil de Sir John Lubbock pourrait nous être utile. « Ne soyez pas trop renfermé. N'ayez pas peur de témoigner vos sentiments. Il ne

faut pas seulement être affectueux, il faut aussi donner des preuves visibles de son affection. Soyez tendre, d'un cœur toujours chaud, attentif et affectueux. La sympathie rend de plus grands services que la charité; l'affection vaut plus que l'argent, et une bonne parole fait plus de plaisir qu'un cadeau. »

*
* *

Malgré tout ce que j'ai dit sur les institutions et les mœurs des Américains ou des Anglais, comparées à celles de l'Europe et de la France en particulier, et en dépit de leur supériorité par certains côtés, je crois qu'un homme du XVIIe siècle, libre de tout préjugé, qui passerait par Chicago, New-York et Montréal, croirait encore passer des ténèbres à la lumière en entrant dans le pays de France au XXe siècle.

Et les Canadiens sont un peu du XVIIe siècle.

TABLE

TABLE

Achevé d'imprimer

le vingt-sept février mil neuf cent trois

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-5. — 3916.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-3916.

